BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIV
C
53
NAPOLI

DE

# L'INCREDULITÉ,

*Où l'on examine*

Les Motifs & les Raisons génerales
qui portent les INCREDULES
à rejetter

## LA RELIGION CHRÉTIENNE.

*Avec deux Lettres*

*Où l'on en prouve directement la Verité.*

Par JEAN LE CLERC.

A AMSTERDAM,

Chez HENRI WETSTEIN, 1696.

# AVERTISSEMENT.

*IL y a déja quelques années, que j'avois deſſein de travailler ſur la matiére, ſur laquelle je publie à préſent ce petit Ouvrage; & ſi mes occupations avoient dépendu de mon choix, je l'aurois fait, il y a long temps. Mais aiant été obligé de m'occuper à d'autres choſes, j'ai differé, malgré moi, juſqu'à préſent, à écrire ſur ce ſujet. Enfin après avoir achevé mon Ouvrage Latin ſur le Pentateuque, j'ai trouvé heureuſement aſſez de temps, pour m'y appliquer. Je puis dire que je n'ai jamais penſé à ces ſortes de matiéres, qu'avec une extrême ſatisfaction; parce que de quelque côté que j'aie tourné la Religion Chré-*

*tienne, elle m'a toûjours paru fondée ſur des preuves inébranlables; comme il m'a ſemblé que ſa doctrine eſt parfaitement conforme à la droite Raiſon, &, pour tout dire en un mot, digne du Créateur du Ciel & de la Terre. Aurai-je jamais rien compoſé, avec autant d'ardeur & de plaiſir, que cet Ouvrage; où je croi avoir montré ſi évidemment, que les Incredules agiſſent contre le bon ſens, en refuſant de croire à l'Evangile; que je me perſuade que, s'ils font réflexion ſur les mêmes choſes que moi, il n'eſt pas poſſible qu'ils ne ſe rendent à la Verité. Le Public jugera ſi je me trompe, ou non. S'il reçoit cet Ouvrage en François, comme il en a reçu pluſieurs du même genre, je pour-*

*pourrai le mettre en Latin, & appuier, dans des Notes, tout ce que j'ai dit, par des autoritez des anciens Apologistes du Christianisme, & même des plus sages d'entre les Paiens: comme l'Incomparable* H. Grotius *l'a fait, sur ses livres de la Verité de la Religion Chrétienne. Je n'ai garde d'égaler mon Ouvrage au sien, & je ne me flatte pas aussi d'un semblable succès, par rapport au jugement du Public. Mais si l'on n'avoit égard qu'à l'intention de ceux qui écrivent; je croi pouvoir dire qu'il n'y a personne au monde qui l'ait meilleure que moi, & qui soit plus convaincu de la bonté de la Cause, que j'ai entrepris de défendre.*

JEAN LE-CLERC.

# INDICE
## DES
# CHAPITRES.


AVANT-PROPOS.

*Dessein de l'Auteur dans cet Ouvrage.* p. 1

I. PARTIE.

Des Motifs d'Incredulité qui naissent de la Disposition interieure des Incredules.

CHAP. I. *Qu'il est injuste & déraisonnable de rejetter la Religion Chrétienne, parce qu'elle est contraire a la Disposition dans laquelle on se trouve.* p. 9

CHAP. II. *Que l'Orgueil peut être cause que l'on ne se rend pas aux preuves de la Verité de la Religion Chrétienne.* p. 30

CHAP. III. *Que ce qui empêche les Incredules de se rendre aux preuves de la Religion Chrétienne consiste peut-être, en partie, en de simples préjugez, qui peuvent être faux.* p. 51

CHAP. IV. *Que bien des Incredules ne le sont, que parce qu'ils ne savent pas raisonner.* p. 70.

CHAP. V. *Que la Negligence ou l'on vit, à l'égard de la Verité, est souvent cause de l'Incredulité.* p. 84

CHAP. VI. *Que la Paresse peut entretenir bien des*

*des gens dans l'Ignorance, dans les Doutes, & dans l'Incredulité.* p. 103
CONCLUSION *de la Premiére Partie.* p. 120

## II. PARTIE.

Des Motifs d'Incredulité, qui naiſſent des ſujets, que l'on donne aux Incredules, de douter de la Religion Chrétienne, ou de la rejetter entierement.

CHAP. I. *Que l'on ne doit pas douter de la verité de la Religion Chrétienne, parce qu'il y a des gens qui la reçoivent bien plus par Credulité, que par Raiſon.* p. 123
CHAP. II. *Que les mauvaiſes mœurs ou l'ignorance de ceux, qui témoignent quelquefois le plus de zele pour la Religion, ne doivent pas la rendre ſuſpecte aux Incredules.* p. 146
CHAP. III. *Que les Incredules ont tort de rejetter la Religion Chrétienne, parce qu'il ſemble que ce n'eſt que l'interêt, qui eſt cauſe de la dévotion de beaucoup de gens.* p. 161
CHAP. IV. *Que les diviſions, qui ſont entre les Chrétiens, ne doivent pas empêcher que l'on ne croie que la Religion Chretienne eſt veritable.* p. 186
CHAP. V. *Que c'eſt en vain que les Incredules objectent, que le Chriſtianiſme étant auſſi peu*

*peu connu par les hommes, & auſſi mal obſervé qu'il l'eſt ; il n'eſt pas d'auſſi grande utilité à tout le genre humain, que le devroit être une Religion révelée du ciel en faveur de tous les hommes.* p. 203

CHAP. VI. *Que les Incredules ne peuvent pas conclurre que la Religion Chrétienne eſt fauſſe, de ce que les Théologiens qu'ils connoiſſent, répondent mal à leurs difficultez, ou ſoûtiennent des Dogmes faux, comme véritables & comme la doctrine de Jeſus-Chriſt.* p. 226

CHAP. VII. *Que les difficultez, que l'on peut rencontrer dans la Religion Chretienne, ne doivent pas faire douter de ſa Verité.* p. 267

CONCLUSION *de la Seconde Partie.* p. 315

## De la Verité de la Religion Chrétienne.

LETTRE I. *Où l'on prouve la Sincerité des Apôtres, dans le témoignage, qu'ils ont rendu à la Reſurrection de Jeſus-Chriſt.* p. 325

LETTRE II. *Où l'on fait voir ce que c'eſt qu'un Miracle, & où l'on montre que l'on doit conclurre, de ceux de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, qu'ils ont été veritablement envoiez de Dieu.* p. 355

AVANT-

# DE L'INCREDULITÉ.

## AVANT-PROPOS

*Deſſein de l'Auteur, dans cet Ouvrage.*

JE ne ſai ſi, pendant les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, les Chrétiens avoient fait autant de Livres de la Verité de leur Religion, qu'ils en ont compoſé depuis deux-cens ans. Mais il eſt certain qu'il nous en reſte moins de tous les ſiecles précedens, que nous n'en avons de ces deux derniers. Les Docteurs de l'Egliſe Primitive, & ceux qui les ont ſuivis, pendant que le Paganiſme étoit encore conſiderable dans le monde, s'attachoient plus à réfuter la Religion des Païens, qu'à établir la verité de celle de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres. Ils jugeoient que s'ils pouvoient convaincre les Païens de la fauſſeté de leurs opinions, il ſeroit aiſé après cela de les amener au Chriſtianiſme. C'eſt ce qu'il ne me ſeroit pas difficile de faire voir, ſi cela étoit néceſſaire pour mon deſſein.

Au contraire le Paganiſme étant détruit

en Europe, & la ſeule Religion Chrétienne y étant devenue la Religion regnante ; on a laiſſé le Paganiſme, pour attaquer la Religion des Juifs & celle des Mahometans, qui y ſubſiſtent encore. Mais comme outre ces deux eſpeces d'Incredules, il y en a d'une troiſiéme ſorte, qui conviennent de la fauſſeté des ſentimens des Rabbins & des Mahometans; mais qui doutent de la Verité de la Religion Chrétienne, ou qui jugent même qu'elle n'eſt pas veritable, ſans établir aucune autre Religion; il a fallu ſe ſervir d'une nouvelle méthode, en faveur de ces derniers, pour tâcher de les ramener. Pour cela, on s'eſt appliqué à prouver directement la Verité de la Religion Chrétienne, ſans s'attacher à réfuter les autres; & l'on peut dire, à l'honneur du ſiecle paſſé & de celui-ci, qu'on n'avoit jamais ſi bien réüſſi ſur cette matiere. Auparavant on n'avoit pas mal réfuté les Païens, les Juifs & les Mahometans; mais il s'en falloit beaucoup, qu'on eût auſſi bien prouvé la Verité de la Religion Chrétienne.

Il me ſemble néanmoins qu'il y a encore une choſe, à laquelle la plûpart de ceux qui ont écrit ſur ce ſujet ne ſe ſont point arrêtez, ou qu'ils ont traitée aſſez légerement. Ce ſont les motifs ſecrets & les raiſons gé-

né-

nérales, que les Incredules ont de ne pas croire que le Chriſtianiſme eſt de révelation divine. La diſpoſition interieure, où ils ſe trouvent, les détermine ſi fortement à rejetter toutes les raiſons qu'on leur dit, ſans qu'ils s'apperçoivent eux-mêmes des motifs, par leſquels ils le font; que ſi on ne leur fait ſentir que cette diſpoſition eſt déraiſonnable, il eſt inutile de leur parler. C'eſt comme ſi l'on plaidoit une bonne cauſe devant des Juges prévenus, ſans tâcher de les guerir d'une prévention qui feroit qu'ils regarderoient comme fauſſe une choſe, ſur laquelle toutes les raiſons que l'on apporteroit ſeroient appuyées. Il eſt certain que ceux qui plaideroient cette cauſe, quelque bonne qu'elle fût, s'expoſeroient à être condamnez. C'eſt néanmoins ce qu'une bonne partie des défenſeurs de la Religion Chrétienne ont fait. Ils en ont très-bien prouvé la Verité, mais leurs preuves paroiſſent foibles aux Incredules, dans la diſpoſition où ils ſont, & qu'ils ne connoiſſent pas eux-mêmes. Il faut donc rechercher ce qu'il peut y avoir de déraiſonnable dans cette diſpoſition, & le leur mettre ſi fortement devant les yeux, qu'ils s'apperçoivent de l'illuſion qu'elle fait aux lumieres de leur eſprit.

C'eſt ce que l'Auteur de la Religion

Chrétienne nous apprend, lors qu'il dit,
* Jean III, 20. * *que celui qui fait de mauvaiſes actions hait la lumiere, & qu'il n'y veut pas venir, de peur qu'on ne reconnoiſſe ſes œuvres;* ce qui ſignifie que les Incredules ne ſauroient regarder, comme veritable, ce qui eſt oppoſé aux maximes, par leſquelles ils ſe conduiſent depuis long-temps, & aux habitudes qu'ils ont formées depuis pluſieurs années. Au contraire, il dit *que celui qui fait la verité* (ou, le bien) *vient à la lumiere, afin que ſes œuvres paroiſſent;* c'eſt à dire, que ceux qui ſont diſpoſez à vivre comme l'Evangile le preſcrit, ſe perſuadent aiſément qu'il eſt veritable. Il dit encore ailleurs, dans le même ſens,
* Jean VII, 17. * *que ſi quelcun vouloit faire la volonté de celui qui l'avoit envoié, il connoîtroit, touchant ſa doctrine, ſi elle étoit de Dieu, ou s'il parloit de lui-même.*

Outre la diſpoſition, où ſont ceux qui ne croient pas à l'Evangile, & qui les trompe, ſans qu'ils le ſachent; il y a encore quelques raiſons générales, & tirées du dehors, qui les jettent dans l'erreur. Il faut néceſſairement réfuter ces raiſons, parce qu'elles leur ſervent de préjugez, ſur leſquels ils décident de la verité & de la fauſſeté de tout ce qu'on leur dit. Pendant qu'ils les jugent bonnes, toutes les preuves imaginables ne font aucune impreſſion ſur eux;

parce

parce qu'ils ne manquent jamais de leur oppoſer ces raiſons, qu'ils ne peuvent juger ſolides, & embraſſer en même temps la Religion Chrétienne.

Par exemple, il y a beaucoup de gens, qui remarquant pluſieurs fauſſetez parmi les doctrines qu'on leur propoſe, comme celles de Jeſus-Chriſt, jugent par ces fauſſetez de tout le reſte, & rejettent également le bon & le mauvais. On leur débite mille faux miracles, auſquels on joint ceux de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres; & convaincus de la fauſſeté des miracles modernes, ils n'ajoûtent pas plus de foi à ceux, ſur leſquels la Religion Chrétienne eſt fondée.

Pendant qu'ils demeurent dans la penſée, que ces miracles ne ſont pas plus certains, les uns que les autres; toutes les conſéquences, que l'on tire de ceux de Jeſus-Chriſt, leur paroiſſent appuiées ſur un fondement ruineux, & toute la Religion Chrétienne leur ſemble prête à tomber. Il faut donc tâcher de faire voir aux Incredules, que les raiſons, tirées du dehors, ſur leſquelles ils ſe fondent pour rejetter l'Evangile, n'ont aucune ſolidité; & après cela, on peut eſperer que les preuves de ſa Verité feront quelque effet ſur leur eſprit.

C'eſt ce que je me propoſe de faire, dans

cet Ouvrage, où après avoir examiné la diſpoſition interieure des Incredules, & avoir montré qu'elle n'eſt pas raiſonnable; je ferai voir la foibleſſe des raiſons tirées du dehors, par leſquelles ils jugent de la Religion Chrétienne.

Avant que de commencer, il faut encore que j'avertiſſe le Lecteur, que les Incredules, que j'attaque, ne ſont ni les Païens, ni les Juifs, ni les Mahometans; mais ceux qui faiſant extérieurement profeſſion de la Religion Chrétienne diſſimulent leurs penſées en public, & avoüent en particulier à leurs amis, qu'ils ne la croient pas veritable, lors qu'ils jugent le pouvoir faire ſans danger. Ce n'eſt pas que les Païens, les Juifs & les Mahometans ne commettent ſouvent les mêmes fautes, que les Incredules, dont je parle; mais comme il eſt inutile de s'adreſſer à des gens, qui ne liſent jamais les livres des Chrétiens, & qui ſont presque incapables de raiſonnement; je ne prétends travailler qu'en faveur des Incredules, qui ſe trouvent parmi les Chrétiens, & entre les mains de qui cet Ouvrage pourra tomber, ou pour ceux qui pourroient ſe laiſſer ſéduire par leurs raiſons.

Outre cette eſpece d'Incredules, qui rejettent généralement tout ce que l'on dit être révelé, il y a une autre ſorte de gens, dont

dont le nombre eſt infiniment plus grand, qui ne ſont Incredules qu'à demi; & ausquels on pourra appliquer bien des choſes, que l'on trouvera dans cet Ouvrage. Ce ſont des gens, qui diſent en géneral que l'Evangile eſt veritable; mais qui n'y veulent trouver que ce qui n'eſt pas tout à fait incompatible, avec leurs habitudes. Pour le reſte, ils ne ſauroient ſe perſuader, que ce ſoient des doctrines Evangeliques; ce qui eſt à peu près la même choſe, que s'ils rejettoient la moitié de l'Evangile, ou plûtôt que s'ils le rejettoient tout entier; puis que Jeſus-Chriſt ne ſouffre point que l'on ait le cœur partagé, entre lui & le monde.

En prouvant contre ceux qui rejettent toute la Religion Chrétienne, que la diſpoſition, où l'on ſe trouve, ne peut pas être une regle du Faux & du Vrai; on montre contre ces Incredules à demi, qu'ils ſe trompent groſſiérement eux-mêmes, en ne prenant de l'Evangile que ce qui les accommode.

Au reſte je ne prétends pas, dans ce petit Ouvrage, avoir épuiſé la matiére que j'y traite. On peut propoſer une infinité de cas, & diverſifiez en mille maniéres differentes ſur ces ſortes de choſes, qu'il n'eſt pas poſſible d'examiner tous. Il peut même y avoir des maximes génerales, qui ne

me ſont pas venuës dans l'eſprit, & que l'on ne pourra pas rapporter à celles dont je parle; qu'il auroit été bon néanmoins d'examiner, dans le deſſein que je me ſuis propoſé. Mais c'eſt ce que d'autres pourront faire, s'ils le trouvent à propos; ou que je ferai peut-être moi-même quelque jour, ſi j'augmente cet Ouvrage.

J'ai mis exprès au titre que j'examinois ici les *raiſons génerales* des Incredules, afin que l'on ne cherche pas dans ce Livre des réponſes à quantité d'objections particulieres, que les Incredules ont accoûtumé de faire. Il les faut chercher dans les Syſtemes de Théologie, ou dans les Commentateurs de l'Ecriture Sainte. Mais je puis dire que ces objections particulieres ſont peu à craindre, lors que l'on n'a plus de difficultez génerales dans l'eſprit; parce que les mêmes principes qui ſervent à répondre aux unes, peuvent ſervir à ſoudre les autres, ou au moins à empêcher qu'elles ne produiſent de mauvais effet, ſi on ne les peut pas ſoudre, comme on le verra par la ſeconde partie de cet Ouvrage.

PRE-

# Premiere Partie.

## Des Motifs d'Incredulité, qui naiſſent de la diſpoſition interieure des Incredules.

### Chapitre Premier.

*Qu'il eſt injuſte & déraiſonnable de rejetter la Religion Chrétienne, parce qu'elle eſt contraire à la diſpoſition dans laquelle on ſe trouve.*

SI les hommes étoient de pures Intelligences, uniquement appliquées à la recherche du Vrai & du Faux, & diſpoſées à regler leur conduite ſur les Veritez, qu'elles auroient découvertes, ſans que cela leur fît aucune peine; pour les retirer de leurs erreurs, & pour réformer leur conduite, il ne faudroit que les convaincre des Veritez qu'ils ignoreroient, en leur en propoſant les preuves, & leur montrer que leur vie n'y eſt pas conforme. Mais les jugemens que les hommes font, de la plûpart des choſes, dépendent autant des habitudes qu'ils ont I.

contractées, & dont ils n'arrêtent pas facilement les mouvemens; que des lumiéres de leur eſprit, & de leurs raiſonnemens. Ceux qui ſont accoûtumez, par exemple, à vivre ſans rien faire, & ſans penſer à rien d'utile, & qui peuvent continuer à paſſer le temps de la ſorte, ſans craindre la pauvreté, écoutent les raiſons qu'on leur dit, pour les porter au travail ou à la lecture, comme des diſcours de gens chagrins & qui ne ſavent ce que c'eſt que la vie. Les plus fortes preuves qu'on leur peut apporter, pour les convaincre que chacun eſt obligé d'être en quelque ſorte utile à la Societé, leur paroiſſent ſans fondement, quoi que d'autres les jugent démonſtratives. D'ou vient cela? C'eſt que l'habitude qu'ils ont formée, de paſſer leur vie dans l'oiſiveté, les empêche de faire attention à ce qu'on leur dit; en attachant leur eſprit à des idées toutes contraires, & dont le ſouvenir leur cauſe de la joie. Ils penſent à la molle indolence, & à l'agreable pareſſe, dans leſquelles ils ont conſumé pluſieurs années ſans chagrin; & ces penſées rempliſſent ſi fort leur eſprit, que rien d'oppoſé n'y ſauroit entrer.

On en peut dire autant de toutes les bonnes, ou mauvaiſes habitudes, quand elles ont duré long-temps; comme tous ceux,

ceux, qui ſont capables de reflêchir le moins du monde, en conviendront. Il n'y a perſonne, qui n'ait appris, ou pû apprendre cette verité, par mille experiences.

II. Peut-être que quelcun qui n'aura pas aſſez fait de réflexion, ſur le cœur humain, dira que ſi une habitude eſt mauvaiſe, il n'y a qu'à la changer, & à en contracter une bonne. Cela eſt fort aiſé à dire, mais il n'y a rien de plus difficile à faire. Quand on eſt accoûtumé à une certaine maniére de penſer & de vivre, il faut avoüer que l'on y prend plaiſir; c'eſt là la ſuite néceſſaire de toutes les habitudes. Or dès qu'une choſe eſt accompagnée de plaiſir, on ne peut s'empêcher de l'aimer; & pendant qu'on l'aime, on ne ſauroit l'abandonner, ſans une extrême violence & qu'après de grands combats.

Comme les habitudes que l'on a ont été formées peu à peu, lors qu'il s'agit d'en contracter d'autres, il faut auſſi beaucoup de temps. On a beſoin de temps, pour effacer une ancienne habitude; il en faut encore, pour en former une nouvelle. Autrement, s'il ne s'agiſſoit que d'écouter, pendant autant de temps qu'il en faudroit à de pures Intelligences, pour ſe détromper de quelque choſe; on iroit, dans un quart d'heure, d'une extremité à l'autre.

tre. „ Ce qui fait qu'il faut du temps pour „ devenir vertueux, c'eſt que nous y ap- „ portons de la repugnance. Si nous étions „ diſpoſez à croire ce que l'on nous dit, „ nous aurions bien-tôt apris à vivre d'une „ maniere également honête & heureuſe.

*Quintil. Inſt. Or. Lib. XII. c. 6.

* *Longam facit operam quod repugnamus. Brevis eſt inſtitutio vitæ honeſtæ, beataque, ſi credas.*

III. S'il ſe rencontroit donc que l'on eût des habitudes, toutes contraires à celles que la Religion Chrétienne demande des hommes; il eſt certain que d'abord ces habitudes diſpoſeroient ceux qui les auroient a regarder comme faux ce qu'elle nous apprend, & à refuſer de ſe ſoumettre à ſes Loix. Je ne dis pas encore, ſi les diſpoſitions contraires à l'Evangile ſont bonnes, ou mauvaiſes; mais je demande que l'on m'accorde ce que je viens de dire. Il me ſemble qu'on ne ſauroit le refuſer, ſans nier ce que j'ai poſé d'abord, de l'influence que nos habitudes ont ſur nôtre Raiſon, & enſuite de la peine qu'il y a à les vaincre. Or ce ſont des veritez ſi connues à tout le monde, qu'il eſt impoſſible d'en diſconvenir.

IV. Cela étant, voici le portrait d'un homme qui rejette la Religion Chrétienne, parce qu'elle ſe trouve contraire à la diſpoſition

ſition où il eſt, de quelque maniére qu'il y ſoit entré. C'eſt un homme, qui ſe dit à ſoi même: tout ce que cette Religion enſeigne eſt faux, parce qu'il eſt contraire à l'état où je me trouve. Je ſuis trop honête homme, pour mériter que l'on me regarde comme un homme perdu; & ceſt ce qu'il faudroit faire, ſi la Religion Chrétienne étoit veritable. Elle eſt donc fauſſe, & je ne la croirai jamais.

Il eſt abſurde, dira-t-on, de ſuppoſer que la diſpoſition, où l'on eſt, eſt bonne, ſans en avoir d'autre preuve, ſi ce n'eſt qu'il eſt fâcheux de croire le contraire, & de ſe condamner ſoi même. Perſonne ne raiſonne de la ſorte, ſi ce n'eſt quelque inſenſé. J'en tombe d'accord, mais il y a beaucoup plus d'inſenſez de cette ſorte, que l'on ne s'imagine. Ceux qui croient que leurs ſentimens ſont les ſeuls veritables, c'eſt-à-dire, à peu près tout le genre humain, quel jugement font-ils de ceux qui les rejettent ſans exámen? Ne jugent-ils pas que ceux qui en uſent ainſi, ſe trouvant bien de l'état où ils ſont, décident par là du Vrai & du Faux?

Il eſt vrai néanmoins que ce raiſonnement ne ſe fait pas d'une maniere diſtincte, en s'arrêtant ſur chaque propoſition, & en conſiderant de ſang froid la liaiſon qu'el-

qu'elles peuvent avoir entre elles. On ne fait pas formellement ce Paralogiſme : *Je ſuis honête homme : Ce qui eſt contraire aux idées & à la conduite d'un honnête homme eſt faux : Donc la Religion Chrétienne, qui eſt contraire à mes idées & à ma conduite, eſt fauſſe.* Mais il eſt certain que l'eſprit ſuppoſant les deux premieres propoſitions, ſans y faire de réflexion expreſſe, en tire la concluſion que l'on vient de lire. On paſſe ſi promptement ſur les principes, qu'on ne s'apperçoit pas d'où l'on tire cette conſéquence ; on ſent ſeulement, que l'on en eſt fortement perſuadé.

Imaginons-nous que nous ſavons le langage des *Cannibales*, & que nous leur allons prêcher cette maxime reçuë de preſque toutes les autres nations, *que c'eſt une choſe horrible que d'engraiſſer des hommes, pour les manger.* Croirons-nous qu'ils en tombent d'accord à l'inſtant, qu'ils conçoivent de l'horreur pour la maniere dont ils auront vécu, & qu'ils ſe conduiſent deſormais comme nous ? Il eſt certain qu'ils réſiſteront auſſi long-temps à la Verité, que nous leur prêcherons, que tous les autres peuples réſiſtent aux ſentimens, qui ſont oppoſez aux leurs. Cependant quelle raiſon peuvent-ils avoir de ſuivre cette horrible maniere de vivre ?

Point

Point d'autre, que celle que je viens de dire. Il en eſt de même de tous ceux, que leurs paſſions empêchent de renoncer à leurs erreurs; car enfin l'atrocité du crime, ni la groſſiereté de l'erreur ne fait aucun changement dans la conduite.

V. Si l'on étoit aſſuré que la diſpoſition, dans laquelle on ſeroit, eſt bonne, & conforme à la Raiſon; c'eſt-à-dire, ſi l'on avoit des preuves claires & évidentes que l'on eſt tel que l'on doit être, & que l'on ne peut pas changer en mieux; on auroit droit de conclurre, de ce qu'un dogme ſeroit oppoſé à l'état où l'on eſt, qu'il ſeroit faux. Par exemple, ſâchant, comme nous le ſavons, que ſe manger les uns les autres eſt une action horrible; ſi quelcun nous venoit propoſer d'aller manger un homme, nous aurions droit de ſuivre tous les mouvemens que l'horreur, que nous avons pour cette action, nous inſpireroit. Mais avant que de ſuivre les mouvemens, que la coûtume fait naître en nous, il faut être parfaitement aſſurez, par des raiſons claires & indubitables, que cette coûtume eſt bien fondée.

Ainſi ſi les Incredules, qui rejettent la Religion Chrétienne, parce qu'elle eſt contraire à leurs paſſions, ont des raiſons claires de croire que ces paſſions ſont légi-

ti-

times, nous ne ſaurions leur reprocher leur Incredulité. Mais ſi au contraire on pouvoit faire voir clairement que ces paſſions ſont condamnables, & oppoſées aux lumieres de la ſeule Raiſon; il eſt certain qu'ils devroient reconnoître qu'ils auroient tort, & que nous aurions droit de nous plaindre de leur opiniâtreté.

Je ne voi pas que l'on me puiſſe conteſter ces maximes, puis qu'elles ſont fondées ſur les plus ſimples lumiéres du ſens commun. On me dira peut-être même que ſans tant de préambules, je n'avois qu'à venir droit au fait, & à montrer que les Incredules refuſent de croire à l'Evangile, par des préventions mal fondées. Mais j'avois beſoin que l'on fît une forte réflexion ſur des principes, deſquels je dois tirer les conſéquences, qui ſuivent.

VI. Comme ceux qui raiſonnent, ſur leur diſpoſition préſente, le font ſans s'en appercevoir; je poſe en fait que la plus grande partie des Incredules commettent la même faute, & je leur demande qu'ils rentrent en eux-mêmes, pour y chercher tous les principes, ſur lesquels ils ſe ſont déterminez à croire que la Religion Chrétienne eſt fauſſe.

Sa Morale ſe trouvant oppoſée à tous les Vices, que la Raiſon condamne, il n'eſt

n'eſt pas poſſible de la rejetter, que l'on ne ſe trouve engagé dans quelques uns de ces vices; car enfin pourquoi regarderoit-on comme faux ce qui eſt parfaitement conforme à la Raiſon; ſi ce n'eſt parce que l'on eſt dans une diſpoſition oppoſée à cette même Raiſon? Quoi qu'on ne s'en apperçoive pas toûjours, il ne s'enſuit nullement que cela n'eſt point, & c'eſt une choſe, qui mérite bien que l'on y faſſe quelque attention.

La Morale de l'Evangile ſe réduit, ſelon l'expreſſion * d'un des Apôtres de Jeſus-Chriſt, *à vivre dans la temperance, dans la juſtice, & dans la pieté.* La *temperance* comprend toutes les vertus, qui nous regardent nous mêmes; la *juſtice* celles qui concernent le prochain; & la *pieté* celles qui regardent la Divinité. Nôtre propre bien demande que nous vivions dans la temperance, comme les Philoſophes Païens l'ont fait voir; & elle conſiſte dans un deſir moderé des honneurs, des richeſſes & des plaiſirs. Nous ne devons rechercher les honneurs, que par des voies légitimes, non comme un moien de vivre dans l'éclat, mais pour être plus utiles à la Societé, dans laquelle nous ſommes. C'eſt ce qui ne peut être, ſi nous ne ſommes capables de nous bien aquiter des Em-

* Tit. II. 11.

plois que nous recherchons, & de bien uſer des honneurs, auſquels nous voudrions être élevez. Pour les richeſſes, l'Evangile nous défend de les ſouhaiter, comme un bien; mais ſi, ſans bleſſer aucune des vertus Chrétiennes, nous devenons riches, il nous ordonne, non de nous priver du néceſſaire, mais de faire part du ſuperflu à ceux qui en ont beſoin. A l'égard des plaiſirs, on ne peut prendre que ceux qui ne ſont contraires à aucun des devoirs que l'Evangile nous recommende, & dans une meſure qui ne nous engage à violer aucune de ſes Loix. Ainſi l'Evangile veut que nous ſacrifiyons tous nos plaiſirs à ce qu'il nous ordonne, & que nous nous réſolvions à ſouffrir toutes ſortes de maux, plûtôt que de négliger un de ſes commendemens. Ce ſont là à peu pres les principaux devoirs qui nous regardent nous mêmes, car je n'ai pas deſſein de faire ici un Abregé complet de la Morale Chrétienne. Cela n'eſt pas néceſſaire à mon ſujet; il ſuffit que j'en rappelle ici les principales idées.

La Juſtice que l'Evangile nous recommende, comprend deux choſes. L'une eſt de rendre à chacun ce qui lui eſt dû, & c'eſt ce que les Païens mêmes appelloient *Juſtice*. L'autre, de faire en faveur de nôtre pro-

prochain tout ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, ſi nous étions dans le même état où il ſe trouve ; par exemple, que nous lui pardonnions, lors qu'il nous a fait quelque tort, plûtôt que de nous en vanger ; & que nous l'aidions, en tout ce que nous pouvons, & qui n'a rien de contraire aux autres Loix de l'Evangile. Les Loix civiles nous peuvent contraindre, au moins en partie, de rendre à chacun ce qui lui eſt dû, & elles ſont établies pour cela ; mais rien, que l'envie de vivre conformément à la Morale Chrétienne, ne nous peut engager au reſte. Les Païens même avoient reconnu que, pour être gens de bien, il faut faire beaucoup plus que ce à quoi l'on eſt obligé par les Loix civiles. „ *Que c'eſt une petite vertu, dit un Philo- „ ſophe, que de n'être homme de bien que „ ſelon les Loix ! Que la regle des devoirs, „ auſquels nous ſommes obligez, s'étend „ plus loin que celle du Droit ! combien „ de choſes la pieté, l'humanité, la juſti- „ ce, la fidelité ne demandent-elles pas, „ qui ne ſont point exprimées dans les „ Loix publiques ? *Quàm anguſta innocentia eſt ad legem bonum eſſe ! quantò latiùs patet officiorum, quàm juris regula ! quàm multa pietas, humanitas, liberalitas, juſtitia, fides exigunt, quæ omnia extra publicas tabulas ſunt ?*

* Seneque de Ira Lib. II. c. 28.

Comme il ſeroit impoſſible d'obſerver ces devoirs, en toutes ſortes d'occaſions, & ſur tout lors que pour les obſerver il faut s'expoſer à perdre ſa réputation, ſes biens, ou même ſa vie; s'il n'y avoit rien à eſperer ni dans cette vie, ni après la mort, pour ceux qui auroient vécu conformément à la Morale de l'Evangile; Dieu a promis qu'il protegeroit ici-bas les gens de bien, autant que cela leur ſeroit néceſſaire, & qu'il les rendroit éternellement heureux après la mort. Croire ces promeſſes, & avoir pour la Divinité les ſentimens que ſes bien-faits doivent nous inſpirer, eſt ce que l'Evangile nomme *Pieté*.

Voilà un Abregé de la Morale de Jeſus-Chriſt, que l'on ne ſauroit rejetter, ſi l'on y prend bien garde, que parce qu'on n'eſt pas diſpoſé à vivre conformément à cette Morale, comme je le vai faire voir par quelques exemples.

VII. Lors que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres commencerent à prêcher l'Evangile, très-peu de gens de qualité, ou qui prétendiſſent à des Emplois conſiderables, l'embraſſerent, * comme ils nous l'apprennent eux-mêmes. Aujourdhui ceux qui doutent de la verité de la Religion Chrétienne, ou qui ſont même déterminez à

* Matth. XI, 25. 1 Cor. I, 26. & ſuiv.

la

la croire fauſſe, ſont le plus ſouvent des perſonnes du même ordre. Tous ceux qui connoiſſent un peu le monde ſavent que l'Incredulité & les doutes ſe trouvent plus rarement parmi les gens du commun, & qui n'aſpirent à rien de relevé, que parmi les perſonnes de qualité, ou qui prétendent aux grands Emplois, ou qui s'en jugent dignes.

Si l'on en recherche la raiſon, dans les perſonnes mêmes dont il s'agit, on ne trouvera pas que les Ambitieux raiſonnent mieux que les autres, & voient des défauts dans le Chriſtianiſme, qui ſont inconnus au reſte du monde. Au contraire, ceux qui ne cherchent qu'à s'avancer dans les Charges, n'ont communément preſque aucune étude de l'Evangile; & comme ils n'en connoiſſent point les beautez, ils ne ſeroient pas plus capables, que les autres, d'en découvrir le foible, s'il y en avoit un. Toute la ſcience, qu'ils poſſedent mieux que les autres, eſt l'art de ſe conduire dans le monde, de ſorte qu'ils puiſſent arriver à leurs fins.

La veritable raiſon pourquoi ils doutent, ou qui les jette dans l'Incredulité, n'eſt autre choſe que leur paſſion dominante, c'eſt-à-dire, l'Ambition, qui eſt trop oppoſée à la Morale de l'Evangile,

pour demeurer dans un cœur bien perſuadé de ſa verité, & pénetré de ſes maximes. Suppoſons un homme plein d'envie de poſſeder une Charge conſiderable, ſans avoir des talens pour l'exercer comme il faut; ou, ſi vous voulez, qu'il les ait, mais qu'il ne ſouhaite cette Charge, que pour le faſte & pour l'éclat, qui y eſt attaché, & nullement pour être utile à ſa patrie; qu'il emploie toutes ſortes de fourberies, pour y parvenir; & qu'il ſoit prêt à faire tout ce qui peut ſervir à la lui faire obtenir, avec ſûreté. Cette paſſion, qui l'occupe entierement, & qui remplit ſon cœur du plaiſir, qui accompagne toutes les paſſions ausquelles on s'abandonne, fait qu'il regarde ſa propre conduite, comme la conduite du monde la plus raiſonnable & la plus légitime. Si un homme, dans cette diſpoſition, entend parler de l'Evangile, pour la premiere fois, & qu'on lui diſe ce que Jeſus-Chriſt nous apprend de l'Ambition, ſera-t-on ſurpris, s'il le rejette, & en faudra-t-il chercher la raiſon fort loin?

Cependant il ſeroit aiſé de faire voir que ce que l'Evangile nous apprend de l'Ambition eſt conforme aux lumiéres les plus certaines du bon ſens, & que quantité de Philoſophes Païens l'ont enſeigné.

Ainſi

Ainſi ſi l'état, où ſe trouve un Ambitieux, le détermine à ne pas croire à l'Evangile, il faut qu'il avouë en même temps qu'il foule aux pieds les lumiéres les plus claires de la Raiſon.

VIII. Il eſt viſible que l'on peut faire le même raiſonnement d'un avare, d'un voluptueux, d'un homme injuſte, d'un vindicatif & de tous les autres, qui ſe trouvent engagez dans des habitudes oppoſées à l'Evangile. Un certain Portugais, nommé * *Uriel Acoſta*, qui s'étoit fait Juif, & qui tomba dans le Saduceïſme, ne pouvoit digerer le précepte de l'Evangile *d'aimer ſes ennemis*; parce qu'étant naturellement vindicatif, comme il paroit par le diſcours de ſa vie, & aiant été maltraité par les Juifs d'Amſterdam, il ne pouvoit ſe réſoudre à leur pardonner. Il jugeoit que ce commendement étant impoſſible à pratiquer, il étoit inutile de le donner aux hommes, & il ne pouvoit croire que Dieu l'eût revelé.

* L'Hiſtoire en a été imprimée à Tergou en 1687.

Il eſt vrai que ſans miracle il n'eſt pas poſſible qu'un homme extrémement vindicatif, & nourri dans cette paſſion, pendant pluſieurs années, vienne tout d'un coup à pardonner, & à ſouffrir patiemment des injures. Dans cette diſpoſition,

il ne manque jamais de rejetter tout l'Evangile, à cauſe de ce ſeul commendement; ou au moins de refuſer de ſe ſoumettre à cet article, ſi les autres ne ſe trouvent pas trop oppoſez à ſes inclinations. Mais ſi dans des intervalles, où la paſſion de la vengeance eſt comme ſuſpendue, il vient à conſiderer les funeſtes effets de cette paſſion, qui engageroit les hommes, s'ils la ſuivoient toûjours, dans des guerres éternelles, & dans des querelles qui n'auroient de fin, que par la mort de l'un ou de l'autre de ceux qui ſe haïſſent; il comprendra que cette paſſion eſt très-dangereuſe, & qu'il vaudroit mieux que l'un ou l'autre pardonnât à ſon ennemi, ou plûtôt qu'ils ſe pardonnaſſent réciproquement, pour mettre fin aux injures qu'ils ſe ſont faites tour à tour. Il ſouhaitera peut-être que ſes ennemis entrent auſſi dans cette conſideration, qu'ils ſe dépouillent de cet eſprit de vengeance, prêt à en faire autant de ſon côté. Plus cette penſée lui reviendra dans l'eſprit, plus elle lui paroitra raiſonnable, & conforme aux veritables interêts de tout le genre humain. Peu à peu le deſir de voir ſes ennemis défaits d'un ſi grand défaut s'augmentera; il s'en défera lui même inſenſiblement, pour leur donner ex-

exemple. Enfin au lieu de ſouhaiter de ſe venger de ſes ennemis, au lieu de faire des imprécations contre eux ; il ſouhaitera fortement qu'ils deviennent plus gens de bien, & il le demandera à Dieu par ſes priéres. Il y contribuera même autant qu'il le pourra, de ſon côté ; & après avoir demandé à Dieu que ſes ennemis deviennent vertueux, comme il le demande pour lui même, il leur ſouhaitera encore ce que Dieu a accoûtumé de donner par deſſus, de la maniére dont il le ſouhaite pour ſa propre perſonne. Et voila ce que c'eſt qu'*aimer ſes ennemis*, car on ne les ſauroit aimer plus que ſoi même, & l'Evangile ne demande rien de plus.

On m'avouëra que ces penſées ſont très-raiſonnables, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que tout le genre humain eût de ſemblables idées. Comme ceux qui ſeroient dans cette diſpoſition comprendroient très-facilement, comment il eſt poſſible d'aimer ſes ennemis ; ils n'auroient garde de douter de la verité de la Religion Chrétienne, à cauſe de ce commendement.

IX. Tout ce qu'on me pourroit dire là-deſſus, c'eſt que ceux qui rejettent la Religion de Jeſus-Chriſt ne la rejettent pas à cauſe de ſa Morale, qu'on ne peut nier être très-belle, & ſoûtenuë par les plus pu-

deux grands Miniſtres d'Etat, dont les actions ne nous laiſſent pas croire que la foi en Dieu fût une de leurs plus grandes vertus, d'avoir crû tous deux les prédictions des Aſtrologues; & l'un d'eux, de s'être perſuadé qu'un homme, qui vomiſſoit diverſes liqueurs, le faiſoit par le moien de la Magie. * „ Le Cardinal de Richelieu, „ dit un Hiſtorien, conſultoit outre l'A- „ ſtrologie, toute ſorte de divinations, juſ- „ qu'à des femmelettes, dont la ſcience „ conſiſte en des vapeurs de Mere, qui leur „ font prédire par haſard quelque évene- „ ment fortuit. Il étoit ſi credule, qu'il „ attribuoit à l'operation du Démon l'art „ de jetter par la bouche toutes ſortes de li- „ queurs, après avoir bû de l'eau, comme „ le faiſoit un Charlatan Italien. Mazarin „ n'étant pas encore Cardinal, aiant éclatté „ de rire à un diſcours ſi ſimple, penſa per- „ dre ſa faveur par là; & le Cardinal irrité „ de cet éclat de rire, par lequel il jugea „ que Mazarin ſe moquoit de lui, lui dit „ ironiquement qu'il n'étoit pas Monſieur „ Mazarin, qui avoit une profonde étude „ & une exacte connoiſſance de tout. Ma- „ zarin replica tout ſoumis, qu'en donnant „ cinquante piſtoles, que le Charlatan de- „ mandoit pour enſeigner ſon ſecret, on „ verroit ſi l'operation du Démon s'en mê- „ loit.

* Vittorio Siri Mem. Rec. T. VIII. p. 669.

„ loit. Mazarin regardoit toutes les divina-
„ tions, comme des ſottiſes ; excepté l'A-
„ ſtrologie, dont il étoit fort entêté, quoi
„ qu'il feignît le contraire. Lors que Ma-
„ dame Mancini ſa ſœur mourut, & en-
„ ſuite la Ducheſſe de Mercœur ſa Niece,
„ aiant vû par là accomplie la prédiction
„ qu'un Aſtrologue en avoit faite à Rome
„ par écrit, longtemps auparavant, il en
„ devint extraordinairement triſte & mé-
„ lancholique ; non par tendreſſe pour ſes
„ parens, mais parce que ce même Aſtro-
„ logue avoit fixé le temps de ſa mort à un
„ terme, qui s'approchoit. Il en perdit l'ap-
„ petit, & demeura pluſieurs nuits ſans
„ dormir.

On ſait auſſi que l'Empereur *Julien*, qui n'avoit pû ajoûter de foi aux Prophetics de l'Ancien, & du Nouveau Teſtament, * étoit exceſſivement addonné aux augures, & aux préſages que l'on tiroit des entrailles des victimes, & les Païens mêmes l'en ont repris.

* Voiez Ammien Marcellin Lib. xxv. c. 5.

Je poſe en fait que ces ſortes de choſes ſont auſſi difficiles à croire, ſi on les conſidere en elles mêmes, que les myſteres & les miracles de la Religion Chrétienne. Mais les Incredules y ajoûtent foi, pendant qu'ils refuſent de croire à l'Evangile ; parce que ces ſortes d'opinions, n'ont aucun rap-

rapport avec la conduite de la vie, & ne ſont nullement incompatibles, comme la Morale Chrétienne, avec leurs mauvaiſes habitudes.

D'ailleurs ſi les Incredules veulent bien s'examiner, & comparer leur conduite avec celle, que l'Evangile preſcrit; j'avouë que je ſuis bien trompé, s'ils la trouvent à l'épreuve de la ſéverité de ſes commendemens. Julien, de qui je viens de parler, avoit pluſieurs bonnes qualitez, auſquelles il n'auroit été nullement obligé de renoncer s'il fût demeuré Chrétien; & en avoit de très-mauvaiſes, dont il ſe ſeroit défait, s'il eût voulu ſuivre la Morale de l'Evangile. Au moins, il eſt certain qu'il n'auroit pas fait de grandes injuſtices, qu'il fit aux Chrétiens, * comme il paroît par pluſieurs de ſes Lettres.

* Voiez la XLII. & XLIII.

Je conclus de tout cela que, quoi qu'on puiſſe dire, la diſpoſition où l'on eſt contribue infiniment à faire recevoir, ou à faire rejetter le Chriſtianiſme; & que les Incredules doivent s'examiner eux mêmes là deſſus, pour voir ſi ce dont nous les accuſons n'eſt point veritable.

CHA-

## Chapitre Second.

*Que l'Orgueuil peut être cause, que l'on ne se rend pas aux preuves de la Verité de la Religion Chrétienne.*

I. L'Orgueuil est incompatible avec une forte & vive persuasion, que le Christianisme est veritable; non seulement parce que l'Evangile le condamne, comme toutes les autres passions contraires au bien du genre humain; mais encore parce que ceux qui en sont pleins se sentent disposez, par un effet particulier de ce vice, à rejetter, sans examen, les preuves que l'on apporte de la verité de l'Evangile. C'est ce que je m'en vai montrer, après avoir décrit *l'Orgueuil*, & *l'Humilité*, qui lui est opposée, de peur qu'on ne comprenne pas assez bien ce que je dois en dire.

L'Orgueuil n'est autre chose qu'une disposition d'esprit, qui fait que l'on s'imagine que l'on a des lumiéres, des talens, ou des vertus, que l'on n'a point; & que l'on mérite par consequent une estime, ou des honneurs, que l'on ne mérite pas. Les Orgueuilleux ne peuvent souffrir, sans chagrin, qu'on leur conteste l'un, ou l'autre;

tre; ſur tout, ſi on ne le refuſe pas à d'autres perſonnes. Ils ont non ſeulement une haute idée d'eux mêmes, mais encore mépriſent les autres; dans leſquels ils s'imaginent facilement que les mêmes bonnes qualitez ne ſe trouvent point, ni quoi que ce ſoit qui ſoit digne de l'eſtime qu'ils prétendent que l'on ait pour eux mêmes. La trop bonne opinion, que l'on a de ſoi, eſt toûjours accompagnée du mépris des autres, & l'un & l'autre éclattent également au dehors. Ceux qui ſe ſont laiſſé aveugler par cette paſſion croient non ſeulement qu'il n'y a de bonnes qualitez, que dans leur ſeule perſonne, & dans ceux qui leur applaudiſſent; mais ils déteſtent encore tout ce qui leur paroit vulgaire, & croiroient s'abaiſſer, s'ils avoient des penſées, qui leur fuſſent communes avec beaucoup de gens.

Tels étoient, par exemple, les anciens Stoïciens, qui s'imaginoient avoir des lumiéres infiniment plus grandes que tout le reſte du genre humain, & être au deſſus de toutes les foibleſſes, que l'on remarque dans les autres hommes. Auſſi regardoient-ils de haut en bas, & comme avec pitié (ſi leurs principes leur eûſſent permis d'en avoir) tous ceux qui n'étoient pas entêtez de leurs dogmes. Ils ſe mettoient peu en peine des ſentimens des autres, qu'ils con-

ſi-

ſideroient comme de pures réveries, & ne parloient qu'en termes étranges des choſes les plus communes. * La douleur n'étoit pas un mal, le plaiſir n'étoit pas un bien, les vertus étoient toutes égales, il n'y avoit point de difference entre les vices, il n'y avoit que leur ſeul Sage qui eût le ſens commun, tous les autres hommes étoient fous. Ils débitoient mille paradoxes de cette nature, ſeulement pour ſe diſtinguer du Vulgaire, qui a des idées oppoſées à celles-là.

* Voiez les Paradoxes de Ciceron.

Au contraire l'*Humilité*, qui eſt la même vertu que les Païens nommoient *Modeſtie*, conſiſte à n'avoir de ſoi, que des ſentimens proportionnez à ſes bonnes qualitez, & à ne prétendre qu'aux honneurs qui nous ſont dûs. Cette vertu va même plus loin, & ceux que l'on peut nommer veritablement *humbles* ſouffrent, ſans chagrin, qu'on les abaiſſe beaucoup au deſſous de ce qu'ils méritent. Comme ceux, dans qui cette vertu ſe trouve, ne s'eſtiment pas plus eux mêmes qu'ils ne doivent; ils n'ont garde d'avoir du mépris pour les autres, & leur rendent, avec plaiſir, toute la juſtice qu'ils peuvent raiſonnablement ſouhaitter. Ils ne ſont point fâchez de voir que des gens, qui leur ſont inferieurs à divers égards, ſoient élevez au deſſus d'eux, & beaucoup

coup plus conſiderez, qu'ils ne le méritent.

On peut remarquer cette vertu dans les anciens Chrétiens, qui connoiſſant parfaitement les erreurs du Paganiſme, & les défauts de la Philoſophie Païenne, ne rejettoient pas néanmoins tout ce qu'elle enſeignoit, pour ſe diſtinguer des Philoſophes Païens. Au contraire ils approuvoient avec joie ce qu'elle avoit de bon, & étoient ravis de trouver de la conformité, entre les idées des Sages admirez par la multitude, & les dogmes de l'Evangile. Ils avouoient même, avec beaucoup de ſincerité, que les Auteurs Païens ſurpaſſoient en éloquence les premiers, qui avoient écrit de la Religion Chrétienne. *Clement* d'Alexandrie, dans ſes *Stromates*, & *Euſebe*, dans ſa *Préparation Evangelique*, en peuvent fournir mille preuves; auſſi bien que pluſieurs autres Auteurs Eccleſiaſtiques, qu'il n'eſt pas néceſſaire de citer.

Ainſi ceux qui rejettent des ſentimens géneralement reçûs, ou au moins reçûs par un grand nombre de perſonnes, doivent prendre garde que l'amour de la ſingularité, plûtôt qu'une connoiſſance certaine que les autres ſe trompent, ne les faſſe écarter du chemin battu. Il eſt vrai que la multitude de ceux qui embraſſent un certain ſentiment, n'eſt pas une marque de

II.

ſa verité ; mais auſſi l'on ne ſauroit dire qu'une choſe ne peut être vraie, parce que beaucoup de gens la croient.

Il eſt néanmoins certain, que pour ſe tirer de la foule, ſouvent on rejette ce qu'elle croit veritable ; ſans en avoir d'autre raiſon, ſi ce n'eſt que c'eſt un ſentiment vulgaire. Un eſprit vain ne peut ſouffrir qu'on l'égale en cela à une infinité de perſonnes, dont les lumiéres ſont inferieures aux ſiennes, comme il le croit, & dont l'inclination baſſe ne reſpire rien que de commun.

Je ſuis perſuadé que bien des Incredules ne le ſont, que parce qu'au moins les dogmes fondamentaux du Chriſtianiſme ſont extrémement vulgaires. Il eſt beau, comme ils s'imaginent, d'être desabuſé des opinions communes, & de regarder les autres comme des gens qui ſe repaiſſent de chimeres. On ſe voit, dans cette idée, que l'on a de ſoi même, comme infiniment élevé au deſſus de la multitude credule, & entrainée par la coûtume, plûtôt que conduite par la raiſon. „ Il n'y a rien „de ſi doux, dit un Poëte Epicurien ; „que de demeurer dans le temple élevé „de la Sageſſe, où l'on jouït d'une per„petuelle ſérenité, & d'où l'on regarde „de haut en bas les autres hommes errans,

&

„ & disperſez dans leurs differentes manié-
„ res de vivre.

* *Nil dulcius eſt benè quàm munita tenere* * Lucrece
*Edita doctrinâ Sapientum templa ſerena ;* Liv. II.
*Deſpicere unde queas alios, paſſimque videre*
*Errare, atque viam palantes quærere vitæ.*

Mais dans le fonds, comme je l'ai déja dit, on s'expoſe autant à ſe tromper, en mépriſant ce que le Vulgaire eſtime, ſeulement à cauſe de cela ; qu'en embraſſant aveuglément tout ce que la multitude autoriſe. Son approbation, ni ſa haine ne ſont proprement des marques ni du Vrai, ni du Faux. Si l'on a vû des chimeres preſque généralement reçuës ; on a vû autant de ridicules penſées, autoriſées par un petit nombre de gens, qui s'imaginoient être plus éclairez, que les autres. Ainſi dès que l'on ſe ſent du penchant à s'éloigner des ſentimens vulgaires, on doit s'empêcher de ſe laiſſer ſurprendre à l'agreable penſée que l'on a, quand on croit être exempt d'une erreur, où l'on voit les autres engagez. Ce peut être une illuſion d'un Orgueuil ſecret, auſſi bien que l'effet d'une lumiére peu commune.

III. Il eſt d'autant plus dangereux de tomber, par Vanité, dans quelque penſée ſinguliére ; que dès que l'on eſt une fois déterminé par ce principe, il eſt très-difficile

de changer de ſentiment. La même paſſion, par laquelle on y eſt entré, y confirme inſenſiblement, par le plaiſir qu'elle cauſe à ceux qui s'en laiſſent aveugler; en les repréſentant à eux mêmes, ainſi que je l'ai dit, comme des perſonnes fort élevées au deſſus du Vulgaire. Outre cela les gens vains s'imaginant avoir plus de lumiéres que les autres, croient facilement qu'ils ne ſe trompent jamais, & que tout le reſte des hommes n'a pas la pénétration néceſſaire, pour découvrir la verité.

C'eſt ce qui fait que lors que quelcun, dont ils n'ont pas ſi bonne opinion, que d'eux mêmes, leur propoſe des ſentimens oppoſez aux leurs, ils ne veulent pas ſeulement l'écouter, bien loin d'examiner avec ſoin ce qu'il leur dit. La premiére penſée, qui ſe préſente alors à leur eſprit, ou, ſi l'on veut, le ſentiment qui ſe réveille dans leur cœur; c'eſt que ſi cet homme diſoit la verité, il s'enſuivroit qu'un homme qu'ils mépriſent, & qu'ils ont raiſon, comme ils le croient, de mépriſer, auroit eu plus de pénétration & auroit jugé plus ſainement qu'eux. Or c'eſt ce qu'ils ne ſauroient ſe perſuader, parce qu'il faudroit entierement changer les idées agréables qu'ils ont euës juſqu'a-

lors

lors d'eux mêmes, & des autres. Il faudroit qu'ils commençaſſent à leur donner dans leur eſprit, un rang plus conſiderable, à certain égard, qu'à eux mêmes, & à ſe mettre au deſſous de ceux, à qui ils s'étoient toûjours crû infiniment ſuperieurs.

Conſiderons cette verité, dans quelques exemples, afin de la rendre plus ſenſible. Prenons un Docteur Juif, &, ſi vous vouiez, de race ſacerdotale. Suppoſons qu'il ait étudié avec beaucoup d'application les Loix de Moïſe, & les Traditions qui étoient recuës parmi les Juifs, du temps des Apôtres. Ajoûtons à cela qu'il ait réüſſi dans cette étude, ſelon l'idée que l'on en avoit alors; qu'il ſe ſoit aquis beaucoup de réputation par là, parmi les plus conſiderables de la nation Judaïque, & qu'il ait été élevé aux plus grands honneurs, auſquels il pût parvenir. Un homme, dans cette ſituation, pouvoit très-facilement avoir bonne opinion de lui même & de ſes lumiéres, & par conſequent mépriſer ceux qui ſe trouvoient deſtituez de ce qui lui avoit aquis cette haute eſtime & les honneurs auſquels il étoit parvenu.

Suppoſons préſentement qu'un homme d'entre le peuple, qui ne ſeroit pas de ra-

ce ſacerdotale, qui n'auroit aucune étude de la Loi, & qui enfin ne ſeroit nullement eſtimé dans le monde, allât voir cet illuſtre Sacrificateur, & ſe mît à lui dire des choſes toutes oppoſées à ſes idées; à lui ſoûtenir, par exemple, que la plûpart des Traditions qu'il auroit appriſes, ſeroient oppoſées au veritable ſens de la Loi, & que l'on peut être agréable à Dieu, ſans obſerver aucune des céremonies Moſaïques. Que répondroit à cela le Sacrificateur? Quel jugement feroit-il de celui, qui lui parleroit de la ſorte? Il n'eſt pas difficile de le deviner. Il ne feroit paroître pour cet homme, que de l'indignation & du mépris, ou tout au plus un peu de pitié. Cependant il eſt certain que ce ſeroit le Sacrificateur lui même, qui mériteroit que l'on eût pour lui de ſemblables ſentimens; quelque bonne opinion qu'il en eût.

Pour voir l'effet de l'Orgueuil, dans un autre jour, repréſentons nous un Philoſophe Epicurien, qui ait de l'eſprit, & qui ſe ſoit aquis parmi les Grecs beaucoup d'eſtime par ſes diſcours & par ſes Ecrits; tel, par exemple, qu'étoit *Lucien*, ou tel autre qu'il vous plaira. Cet homme eſt accoûtumé, depuis long-temps, à mépriſer la Religion Païenne, en quoi

ſans

ſans doute il n'a pas tort; mais il y joint encore toutes les autres Religions, ſans les avoir examinées. Il regarde la Religion en géneral, comme une pure ſuperſtition, ou comme une adreſſe des Politiques pour tromper les ſimples. Il a cent fois déclamé, parmi ſes amis, contre l'entêtement du genre humain à cet égard; & il n'a pas manqué d'être applaudi, par des gens qui étoient dans la même diſpoſition, que lui. Les railleries que lui & ſes amis ont fait de la Religion ont été, depuis long-temps, le plus agréable aſſaiſonnement de leurs converſations, & de leurs débauches.

Envoions auſſi à ce Philoſophe une perſonne du Vulgaire, qui entreprenne de lui faire voir que ſon Epicureïſme eſt la choſe du monde la plus abſurde, & de lui inſpirer de la crainte pour une Divinité, dont la Providence conduit tout l'Univers. Je ne demande pas encore, que l'on m'accorde que ceci ſoit veritable en ſoi; mais ſeulement qu'on le ſuppoſe, pour un moment. Que dira l'Epicurien? Il prendra un ton de railleur, & ſe moquera de tout ce que cet autre homme lui dira, ſans rien examiner. En effet quelle apparence qu'un bel eſprit reçoive des leçons d'un homme qui paroit n'en avoir point,

& qui eſt entêté des ſentimens de la multitude ?

Ces exemples ſont des ſiecles paſſez, & pour en ſentir toute la force il faut, pour ainſi dire, oublier le nôtre & nous repréſenter vivans dans un temps, auquel nous n'exiſtions pas encore. Mais ceux qui ont quelque connoiſſance de l'antiquité & du temps préſent, & qui ont comparé les paſſions des gens d'aujourdhui avec celles des temps paſſez, ſavent que le Théatre du monde n'a preſque changé que de décoration & que le cœur de l'homme eſt fait aujourdhui, comme il l'étoit autrefois.

Les hommes ſont orgueuilleux, comme ils l'ont toûjours été ; & l'on doit tomber d'accord que cette paſſion peut faire le même effet aujourdhui, qu'elle auroit fait, il y a ſeize cents ans, dans un Sacrificateur Juif, ou dans un Philoſophe Epicurien. Nous voions tous les jours qu'un homme bien entêté d'une opinion, la défend par vanité, contre les lumiéres les plus claires de la Raiſon. Un Profeſſeur, par exemple, qui a enſeigné long-temps dans une Univerſité l'ancienne Philoſophie, ou l'ancienne Médecine, rejette non ſeulement, comme abſurdes, les conjectures les plus ingenieuſes & les plus apparentes des Moder-

dernes ; mais encore des démonſtrations mêmes, qui nous font toucher au doit les erreurs des Anciens. La raiſon de cela eſt qu'il ſeroit obligé de convenir qu'il auroit enſeigné longues années de pures chimeres, s'il avoüoit que ce que diſent les Modernes eſt vrai; & qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à s'abbaiſſer ſi fort au deſſous des autres, qui ont découvert des veritez qu'il ne ſait pas.

Ceux qui doutent de la Religion Chrétienne, ou qui la rejettent, doivent rentrer en eux mêmes, & ſe demander pourquoi ils ne ſe rendent pas à ſes raiſons; & peut-être qu'ils trouveront que le plaiſir imaginaire, qu'ils ſe font d'être au deſſus du commun, & la peine qu'ils auroient à ſe rabaiſſer au rang de ceux qu'ils mépriſent, ſont les veritables cauſes, qui les retiennent dans leurs doutes, ou dans leur incredulité; ou au moins que cette diſpoſition y contribue beaucoup.

Comme on ne peut pas nier que l'Orgueuil ne ſoit un défaut, & que la Modeſtie ne ſoit une vertu ; il faut que l'on tombe d'accord que ceux qui agiſſent par un principe d'Orgueuil, ſe mettent au moins en danger d'être trompez; & qu'ainſi il ne doit jamais entrer dans la recherche de la verité.

IV. Il n'y a perſonne, qui ne m'accorde ce que je viens de dire; mais on me pourroit demander à quoi l'on peut connoître que l'on juge par un principe de Vanité, & comment on peut ſe garder des illuſions de l'Orgueuil. Car enfin ceux qui rejettent les ſentimens vulgaires ne tombent pas d'accord, qu'ils le faſſent par Vanité. Je répons à cela, qu'outre le ſentiment interieur, que l'on a de ſoi même, deux choſes peuvent nous faire connoître, s'il entre dans nos jugemens quelque motif d'Orgueuil.

La premiere c'eſt que quand on juge de la ſorte, on n'examine jamais, avec ſoin, la matiére dont il s'agit. On ſe contente d'une revuë fort génerale & fort ſuperficielle, après quoi on juge déciſivement, ſans vouloir jamais plus recommencer cet examen. C'eſt en vain que ceux, que l'on condamne demandent qu'on les écoute, avec un peu plus de patience, ou même que l'on faſſe une reviſion exacte de leurs raiſons, on ne veut plus en entendre parler. Ils ſont condamnez ſans appel, & ils n'en peuvent plus revenir. Ainſi un jugement porté une fois, ſans examen, ſert de principe pour les autres, & l'on continue de condamner, ce que l'on n'a jamais bien examiné, ſans vouloir rien écouter.

Si

Si l'on doute de ce que je dis, ceux à qui l'Orgueuil a fait décider témerairement contre la verité, qu'ils n'entendoient pas, n'ont qu'à eſſaier de dire exactement, les raiſons de ceux qu'ils ont condamnez. S'ils avoient jugé, après un mûr examen, qui demande une longue & exacte diſcuſſion de tout ce que l'on apporte, pour défendre ce qu'ils ont condamné; ils l'auroient ſi bien compris, qu'ils ne l'auroient jamais oublié. Ils pourroient le redire, & montrer le foible de chaque raiſon, qu'on leur auroit produite: comme l'on voit que le Rapporteur d'un Procès, qui en a lû toutes les pieces, & qui les a examinées avec ſoin, en fait ſans peine tout le détail; ſur tout lors qu'il s'agit d'une choſe de conſéquence, & qui avoit excité ſon attention.

Or je poſe en fait, que ceux, qui rejettent la verité de la Religion Chrétienne, ne ſauroient rapporter diſtinctement les raiſons de ceux qui la défendent, ni marquer ce qu'ils trouvent à redire dans chacune. C'eſt ſur quoi ils peuvent s'examiner, & ſans quoi, il faut qu'ils avoüent qu'ils ont porté un jugement témeraire; & qu'ils ne peuvent, ſans injuſtice, refuſer un nouvel examen à une choſe de ſi grande importance.

Tout

Tout ce qu'on a vû de livres, & tout ce qu'on peut avoir ouï de diſcours ſur cette matiére, ne renferme que quelques difficultez détachées, & qui ne reſſemblent nullement au réſultat d'un examen exact & méthodique. Les difficultez ne ſont pas plus ſuffiſantes, pour informer ceux qui voudroient juger ſolidement d'une ſi grande affaire; que les objections de l'une des parties ne ſuffiſent, pour informer des Juges équitables.

Ainſi l'on a ſujet de croire que ceux, qui ſe déclarent contre la Religion Chrétienne, après s'être déterminez par Vanité contre les ſentimens communs, continuent à les rejetter par le même principe. J'avouë qu'ils peuvent avoir d'autres motifs, & qu'ils en ont effectivement. Il eſt fort rare que dans un jugement, que l'on fait d'une matiére auſſi étenduë que l'eſt la Religion Chrétienne, avec toutes ſes conſéquences, il n'entre divers motifs. Mais je ſoûtiens, que celui, que j'ai marqué, ſe trouve entre les autres. Je ne dirai pas ici que les autres motifs, quels qu'ils puiſſent être, ne ſont pas meilleurs que celui-là. Je le prouverai dans la ſuite de cet Ouvrage, & il me ſuffit, en cet endroit, d'avoir fait ſentir que la Vanité s'en mêle.

Une

V.

Une autre choſe, à quoi l'on peut connoître que l'Orgueuil a eu une grande influence ſur un jugement, que l'on a porté touchant quelque ſujet; c'eſt que lors qu'après avoir embraſſé une opinion, que l'on ne ſauroit démontrer, on prétend que cette opinion ſerve de regle infaillible, pour juger du Vrai & du Faux, ſans qu'il ſoit permis de l'examiner. Les Géometres ont leurs *Axiomes*, leurs *Définitions*, & leurs *Suppoſitions*, qu'ils ne démontrent point, à cauſe de leur extrême clarté, & de leur ſimplicité, qui les mettent hors d'atteinte de toute ſorte de doute. Ils ont donc raiſon de les ſuppoſer, ſans les prouver; mais il eſt abſurde de ſuppoſer des choſes très-obſcures, & très-incertaines, pour ne pas dire fauſſes, & de ſe ſervir de ces ſuppoſitions, comme de principes. Vouloir que l'on approuve cette méthode, & traiter de haut en bas ceux qui la rejettent, eſt une marque ſi ſenſible que l'on agit, en cette rencontre, par Vanité, que je ne ſai ſi l'on en peut donner de plus forte preuve.

Les Juifs, par exemple, lors que l'Evangile commença à paroître dans le monde, croioient être ſi fort en droit de ſuppoſer comme inconteſtable la durée éternelle de toute la Loi de Moïſe, & la néceſſité de l'obſerver, pour être agréable à Dieu,

Dieu, que c'étoit s'attirer leur haine que de leur en demander ſeulement des preuves. Les Philoſophes Grecs, dans ce temps-là, croioient être auſſi ſi éclairez, & regardoient leurs opinions, comme ſi bien établies; que tout ce qui les choquoit le moins du monde paſſoit pour faux, dans leur eſprit. Cependant l'on peut dire que les principes particuliers des Juifs & des Philoſophes Payens, par rapport au Chriſtianiſme, n'étoient pas ſeulement vrai-ſemblables; comme on le montreroit, ſi ceux à qui l'on a affaire en doutoient. Ainſi les Juifs *aveugles conducteurs d'autres aveugles*, & les Grecs entêtez de mille chimeres, jugeoient par Vanité que l'Evangile étoit faux.

Ceux qui aiant été élevez dans le milieu du Chriſtianiſme, ſont tombez dans la même penſée, doivent prendre garde de ne pas commettre la même faute; à moins qu'ils ne veuillent ſe tromper eux mêmes, de gayeté de cœur. Qu'ils examinent donc, ſi dans le jugement qu'ils font de la Religion Chrétienne, ils ne ſuppoſent rien que de clair & d'inconteſtable. Ils reprochent aux Chrétiens qu'ils font des ſuppoſitions, ſans preuve; qu'ils ne faſſent donc pas eux memes ce qu'ils reprochent aux autres.

Pour

Pour moi, je ſuis perſuadé que s'ils ſont càpables de remonter juſqu'aux principes de leurs raiſonnemens, & de les réduire à certaines propoſitions, ils s'appercevront qu'ils bâtiſſent ſur les ſuppoſitions les plus obſcures & les plus incomprehenſibles, qui ſe ſoient jamais faites. Suppoſer, par exemple, *qu'il n'y a qu'une Subſtance dans le monde, compoſée d'étendue & de penſée, & qui ſe modifie elle même, comme nous voions que l'eſt l'Univers; ſans qu'il y ait aucune Intelligence ſupreme, diſtincte de l'Univers même, qui s'en mêle;* ſuppoſer, dis-je, une ſi étrange propoſition, ſans la démontrer, c'eſt aſſurément s'imaginer que l'air déciſif, avec lequel on dit des choſes auſſi obſcures, leur tient lieu de clarté, ou de démonſtration. Quand je dis *démontrer*, je l'entends d'une maniere géometrique, & qui ne laiſſe aucun doute, ni aucune difficulté dans l'eſprit de ceux qui entendent les termes de la Démonſtration. Autrement, il ne faut pas parler de démontrer, à moins qu'on ne veuille tromper les ſimples, par ce mot. Que l'on liſe & reliſe les * Ecrits de ceux qui ont avancé la propoſition, que j'ai rapportée, & qui ſe fondent là-deſſus, pour nier la verité de la Religion Chrétienne; & l'on verra qu'il n'y a rien, dans toute la Religion, qui égale

* La premiere partie de l'Ethique de Spinoſa.

gale l'obſcurité de ce principe. Cependant il y a des gens, qui le débitent comme une verité inconteſtable, & par laquelle ils jugent de ce que les Chrétiens diſent de Dieu, de la Création du Monde, & de la Providence. Si ces gens-là s'examinoient avec ſoin, je ſuis bien trompé, s'ils ne découvroient qu'une des grandes raiſons, qui les détermine à regarder ce principe, comme clair, eſt le pur entêtement, où ils ſont, de ſoûtenir un ſentiment éloigné des idées vulgaires, & d'admettre plûtôt les choſes du monde les plus abſurdes, que de rentrer dans la foule, de laquelle ils ont tâché de ſe diſtinguer par là. Comme la Credulité & la Superſtition attachent, pour ainſi dire, aux objects qu'elles embraſſent une fauſſe lumiere, qui leur tient lieu d'évidence: de même la Vanité fait d'une choſe, qu'on n'entend point, un principe géometrique.

VI. Il y a d'autres perſonnes, à qui cet air déciſif & dogmatique déplait ſi fort, qu'elles condamnent également ceux qui s'attachent aux opinions vulgaires, & ceux qui en s'éloignant de ce qui eſt communément reçû, tâchent d'établir de nouveaux principes. Ils croient qu'y aiant des difficultez, & des difficultez inſurmontables par tout; il n'y a rien de plus ſûr, que

que de ne rien aſſurer, & de rejetter tout ſans rien établir. Je n'entreprendrai pas ici de réfuter ce principe, je dirai ſeulement que quoi que cette conduite ſemble bien differente de celle dont nous venons de parler, il y a grande apparence qu'elle naît d'une ſemblable diſpoſition d'eſprit. Il n'eſt guere moins agreable à l'Orgueuil humain de ſe conſidérer comme à couvert des erreurs populaires, en doutant de tout; qu'en établiſſant des principes contraires à ceux qui ſont communément reçus. On regarde les autres hommes, comme le jouët de leurs opinions, & comme la proie, pour ainſi dire, de mille chimeres; pendant qu'à l'abri du doute, l'on croit être hors du danger de l'erreur.

Peut-être néanmoins qu'on pourroit dire que la pure impoſſibilité, où l'on eſt de trouver la Verité, ce qui eſt une choſe très-mortifiante, & nullement l'Orgueuil, eſt la cauſe du doute où l'on demeure. Je ne dirai pas, que ceux qui ſont dans cet état n'en paroiſſent gueres mortifiez; je n'entreprendrai pas non plus de faire voir l'abſurdité du Pyrrhoniſme; je remarquerai ſeulement que perſonne n'en demeure dans un ſimple doute, ſur la Religion. Ceux qui diſent qu'ils ont des dou-

tes, ne ſe contentent pas de regarder les autres comme pouvant ſe tromper dans le fonds, mais comme ſe trompant effectivement. Ils ne ſe conſiderent pas eux mêmes comme des gens qui pourroient bien être dans l'erreur, mais comme aiant trouvé la veritable méthode de ne ſe tromper point; & c'eſt ce qui peut être un effet de la Vanité humaine, auſſi bien que les déciſions les plus hardies. Qu'ils y prennent donc garde de près, & puis qu'il eſt certain que douter, auſſi bien que décider, par Vanité, eſt s'expoſer à l'erreur; qu'ils ſe défacent de cette paſſion trompeuſe, ou qu'ils en ſuſpendent au moins l'influence, pendant qu'ils jugent de la Religion.

On n'exige pas cela d'eux, en vertu des principes de la Religion, dont ils doutent, ou qu'ils rejettent; mais en conſéquence de cette maxime du ſens commun, *qu'une paſſion, telle qu'eſt l'Orgueil, ne peut de rien ſervir à la découverte de la Verité.*

CHA-

## Chapitre Troisiéme.

*Que ce qui empêche les Incredules de ſe rendre aux preuves de la Religion Chrétienne conſiſte peut-être, en partie, en de ſimples préjugez, qui peuvent être faux.*

SI j'écrivois contre les Payens, les Juifs, ou les Mahometans, & que je diſſe que leurs préjugez les tiennent attachez aux Religions dont ils font profeſſion, tout le monde diroit que j'aurois raiſon; ceux qui ne croient pas la Religion Chrétienne veritable, auſſi bien que ceux qui la croient; mais comme j'écris contre des gens qui ont été élevez dans le Chriſtianiſme, & qui n'en ſont pas néanmoins perſuadez, on me pourra demander ce que j'entens ici par *préjugez*, lorſque je dis qu'ils ſont peut-être cauſe que les Incredules ne s'y rendent pas. Ils ont été élevez, comme je viens de le dire, dans la Religion Chrétienne, de ſorte qu'il ſemble que leurs préjugez devroient être en faveur de cette Religion. Mais il y a de deux ſortes de préjugez; les uns ſont un effet de l'inſtruction, tels que ſont ceux des Juifs, des Payens & des Mahometans I.

contre la Religion Chrétienne. Il y en a d'autres, qui naiſſent de la dépravation particuliere, qui ſe trouve dans l'eſprit, ou dans le cœur de certaines gens, & dont il eſt aſſez difficile de rendre raiſon.

Ces gens-là ſe défont ſouvent facilement des préjugez de leur enfanee; mais après s'être formez aſſez légerement d'autres idées, ſans les examiner comme ils le devoient, elles leur ſervent enſuite de préjugez pour tout le reſte de leur vie; & c'eſt de ces *préjugez*, dont je veux parler en cette occaſion. Je ne dirai pas comment ils ſe forment, parce qu'ils doivent leur naiſſance à une complication de motifs ſi divers, & à des circonſtances ſi differentes, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de les bien diſtinguer. Il ſuffit que ce ſoient de veritables préjugez; c'eſt-à-dire, des jugemens témeraires, qui tiennent en ſuite lieu de principe.

Par exemple, ſuppoſons qu'un homme né en quelque lieu de la Chrétienté, où l'on mêle des erreurs groſſieres parmi la doctrine de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres (& il n'y en a que trop) vienne à reconnoître ces erreurs, par la lecture des livres des Théologiens d'un Parti contraire. Le voila défait des préjugez de ſon enfance, car on lui avoit toûjours dit que les ſentimens

mens du lieu, où il étoit né, étoient veritables. Il ſe peut faire qu'étant capable de reconnoître ces erreurs, il ſe trouve néanmoins incapable de remonter juſqu'à la ſource, & d'examiner la Religion Chrétienne en elle méme, telle qu'elle eſt dans les Ecrits des Apôtres. Alors il en demeure là, & s'imagine non ſeulement que la Religion de ſon païs eſt fauſſe ; mais il juge qu'il en eſt de même de toutes les Religions, ſans en excepter celle des premiers diſciples de Jeſus-Chriſt. Cette penſée lui peut demeurer long-temps dans l'eſprit, ſans qu'il trouve perſonne à qui il puiſſe s'ouvrir là-deſſus, ou qui ſoit capable de le deſabuſer ; & enfin elle y peut prendre de ſi profondes racines, qu'il n'eſt pas facile en ſuite de l'en arracher. Dans cet état, cet homme, ſi c'eſt un eſprit un peu ſpéculatif, pourra ſe former d'autres principes ; ſur leſquels il raiſonnera toute ſa vie, quoi qu'ils ſoient très-faux.

Ce ſont là les préjugez, dont je dis qu'il faut ſe garder, & qui peuvent contribuer à faire rejetter la Religion Chrétienne. Tous ceux qui les ont ne ſont pas également capables de les bien exprimer ; outre qu'ils n'oſent pas toûjours s'en ouvrir aſſez à ceux à qui ils en parlent ; de ſorte qu'il eſt fort difficile de les exa-

miner d'une maniere, qui leur puiſſe être fructueuſe.

II. On peut néanmoins dire en général de toutes ſortes de jugemens, que l'on forme d'une choſe, en conſéquence de quelques principes, qui ne ſont pas aſſurez; que ſi l'on rencontre ainſi la Verité, c'eſt par pur hazard, & que par conſéquent on ne s'y doit point fier. Si l'on doit obſerver cette regle, dans la recherche de toutes ſortes de veritez; on y doit prendre garde ſur tout lors qu'il s'agit d'une verité de grande importance, telle qu'eſt la Religion. C'eſt là une regle fondée ſur le ſens commun, & dont perſonne ne peut diſconvenir. Faiſons en application à un préjugé fort commun, parmi ceux qui doutent de la verité de la Religion Chrétienne, ou qui la rejettent. Ils ne peuvent croire les miracles, ſur leſquels elle eſt fondée, parce qu'ils n'en ont jamais vû de ſemblables; ni parlé à des perſonnes dignes de foi, qui aſſuraſſent qu'ils en avoient vû. Ils ne peuvent s'imaginer non plus que cette Terre, ſur laquelle nous ſommes, ait eu un commencement, ni qu'il y ait eu un temps, auquel il n'y avoit point d'animaux, ni de plantes. La raiſon de cela eſt, qu'ils ont toûjours remarqué à peu près la même choſe, & qu'ils

qu'ils n'ont parlé à perſonne, qui ait vû ce commencement.

Je ſoûtiens premierement que c'eſt là un ſimple préjugé, qui ſe réduit à cette maxime générale: *On ne peut pas croire ce dont on n'a point vû d'exemples, ou dont on n'a pas de témoins oculaires & dignes de foi, de qui l'on puiſſe s'en informer.* Si l'on en recherche les fondemens, on trouvera que ce n'eſt rien moins qu'un *Axiome* géometrique. Ce qui a jetté ces gens là dans cette créance, c'eſt que dans pluſieurs rencontres, ils ont reconnu des fauſſetez, par ce principe. Par exemple, d'anciens Philoſophes ont réfuté les menſonges des Poëtes, comme ce qu'ils diſoient des *Centaures*, des *Geans*, de la *Chimere*, & d'autres choſes ſemblables, par cette même maxime: * *ce qui a été eſt, & ſera à l'avenir.* Je tombe d'accord qu'elle peut ſervir, lors que ceux qui aſſurent des choſes inouïës, ne ſont pas d'ailleurs dignes de foi, comme les Poëtes, qui faiſoient profeſſion d'inventer une grande partie de ce qu'ils diſoient. Mais je nie qu'elle puiſſe s'étendre généralement à tout, ni qu'elle puiſſe paſſer pour une maxime évidente par elle même.

* Palephate de Reb. Incred. dans la préface.

Lors qu'une choſe poſſible ſe trouve atteſtée par des gens, en qui l'on ne voit

aucune apparence de mauvaiſe foi & de tromperie, cette maxime n'eſt plus d'aucun uſage; encore que l'on n'ait rien vû de ſemblable, & que l'on n'en ait jamais ouï parler à d'autres. Ceux qui découvrirent l'Amerique les premiers, & qui parlerent des plantes & des animaux que l'on y trouve, & qui ſont inconnus à nôtre Continent, étoient dignes de foi, & en devoient être crûs, quoi qu'on n'eut jamais ouï parler de rien de ſemblable; quand même perſonne ne ſeroit allé en Amerique après eux, & que l'on auroit lû leur voiage quelques ſiecles après leur mort. Il eſt viſible que ceux qui auroient traité de fables leurs rélations, ſur ce principe, ſeroient tombez eux mêmes dans une erreur très-grande, comme la ſuite du temps l'a fait voir. Il en eſt de même de ceux, qui aſſurerent les premiers, qu'ils avoient été chez nos Antipodes. Ce qu'ils témoignoient n'étoit pas moins vrai, parce qu'il étoit inouï juſqu'a lors; & ſi l'art de la navigation fût venu à déchoir ſi fort depuis eux, qu'on n'eût plus oſé entreprendre le même voiage, ceux qui liroient aujourdhui leurs Ecrits, n'auroient pas de raiſon ſuffiſante de s'inſcrire en faux contre ce qu'ils diſent.

Il eſt viſible, par ces exemples, que cette

cette maxime ne ſauroit paſſer pour un Axiome géometrique, qui ne ſouffre aucune exception ; & que par conſequent on ne peut rien en conclurre, purement & ſimplement, ſans y joindre d'autres preuves. Si on la conſidere en elle même, on n'en conviendra pas moins, puis qu'il n'y a perſonne qui ſoit aſſez fou, pour établir ſes connoiſſances préſentes, comme la regle du Vrai, & du Faux, en toutes ſortes de matiéres. Qui peut ſe flatter, ſans extravagance, d'avoir des connoiſſances ſi étenduës de tout ce qui eſt poſſible, qu'il puiſſe aſſurer que ce qui n'eſt pas renfermé dans ſes connoiſſances eſt entierement faux ? Il n'eſt pas beſoin de réfuter plus au long une ſi étrange penſée.

Cependant les Incredules la ſuppoſent, ſans s'en appercevoir, comme un principe géometrique, & en concluent que ce qu'on dit, par exemple, de la création du monde & des miracles, n'eſt pas veritable. Qu'ils s'examinent là deſſus ſérieuſement, & ils s'appercevront qu'ils tirent d'un préjugé ſi peu raiſonnable des conſéquences, qu'ils croient être claires comme le jour. La bonne opinion que l'on a de ſoi même & de ſes lumiéres, jointe avec l'experience, qui confirme cette maxime, en quelques occaſions,

ſont qu'ils s'aveuglent en cette rencontre, ſans y prendre garde.

III. Je rapporterai encore un exemple d'un préjugé, qui n'eſt pas mieux fondé, que le précedent, & ſur lequel roule néanmoins une grande partie des raiſonnemens des Incredules. Des gens qui ont aſſez d'eſprit, pour ſe défaire des ſentimens de leur enfance, dans leſquels leur éducation les avoit fait entrer, ſans ſavoir pourquoi; n'ont pas toûjours aſſez de pénetration & de juſteſſe d'eſprit, pour ſubſtituer à ces ſentimens quelque choſe de meilleur. Ils ne peuvent néanmoins s'empécher de chercher d'autres principes; car on ne ſauroit demeurer abſolument ſans cela, comme il ſeroit aiſé de le faire voir, ſi c'en étoit ici le lieu.

Comme ils ſont mal ſatisfaits de ce qu'on leur avoit apris de la Divinité, & de la Religion, il s'en forment eux mêmes de nouvelles idées, qui ne valent pas mieux que les précedentes; mais qui leur plaiſent davantage, parce que ce ſont des fruits de leur méditation, qui ne manquent jamais d'être agréables à l'eſprit, qui en eſt le pere. On s'imagine, par exemple, que s'il y avoit un Dieu, qui eût créé les hommes, qui leur voulût du bien & qui, dans cette vuë, ſe fît connoître à eux, il

il le devroit avoir fait de cette maniére. Premiérement, il devroit s'être fait connoître à tout le genre humain, pour le rendre également heureux, puis qu'on ſuppoſe qu'il en eſt le pere commun. Secondement, cette révélation devroit avoir commencé dès la création des premiers hommes, & continué par toute la terre, à meſure que le genre humain s'y eſt répandu; puis qu'elle n'eſt pas moins néceſſaire à ceux qui naiſſent aujourdhui, qu'à ceux des ſiecles paſſez. Troiſiémement, elle devroit avoir été au commencement ſi claire, & propoſée avec des circonſtances ſi convaincantes, que perſonne ne pût douter ni du ſens, ni de la verité de la révelation; & les preuves en devroient encore ſubſiſter, afin que chacun les pût examiner, ſans s'en remettre au rapport d'autrui; autrement elle eſt preſque inutile, comme l'experience le fait voir, ſuppoſé qu'il y en ait eu une. En quatriéme lieu cette Loi devroit être proportionnée à l'état, où eſt le genre humain, afin qu'elle fût obſervée; ou le Createur des hommes devroit réformer leur nature, afin qu'elle ne s'oppoſât pas à l'obſervation de ſes Loix; ſans quoi elles ne ſervent preſque de rien, & ſont indignes d'une Sageſſe qui connoit l'état de ceux à qui elle

les

les donne, ou d'un Etre bien-faiſant, qui les leur propoſe, pour les rendre heureux.

Voila des principes, qui paroiſſent d'abord ſpécieux, parce qu'ils ſemblent fondez ſur la haute idée que nous devons avoir de la Divinité; & comme les Incredules croient voir tout le contraire, dans ce que les Chrétiens diſent de la Révelation; ils en concluent que les Chrétiens ſont dans l'erreur, & ils s'imaginent le leur pouvoir d'autant mieux prouver, que c'eſt en ſuppoſant ce qu'ils diſent de la Divinité.

IV. Mais je m'en vais faire voir que cette maniére de raiſonner eſt fondée ſur un préjugé, qui eſt manifeſtement faux. Car voici par quels degrez il faudroit parvenir aux propoſitions, que l'on vient de lire. I. En raiſonnant, nous pouvons connoître exactement quelle devroit être la conduite de Dieu envers les hommes; s'il y en avoit un, tel qu'on le décrit. II. Nous nous en formons effectivement une idée exacte & complete, qui eſt renfermée dans les propoſitions, que l'on vient de lire. III. Ainſi ſi la conduite du Créateur, que l'on ſuppoſe, n'y eſt pas conforme, il n'y en a point, & tout ce qu'on en dit eſt faux. IV. Nous voions, par l'hiſtoire des ſiecles paſ-

paſſez, & par la connoiſſance que nous avons de l'état préſent du genre humain, que tout le contraire eſt arrivé juſqu'à préſent. V. Donc &c.

Ce ſont là les propoſitions, que celles que j'ai rapportées auparavant ſuppoſent, comme ceux, qui ont quelque idée de la bonne maniére de raiſonner en conviendront. Or la premiére de ces propoſitions eſt très-aſſurément fauſſe. Car il eſt certain que la Révelation n'eſt pas aſſez claire, ſur les deſſeins de Dieu à l'égard du genre humain en géneral, pour pouvoir nous former une idée exacte & complete de ſa conduite envers les hommes. Auſſi eſt-ce une choſe, qu'il ne nous importe pas de ſavoir; chacun ne devant être inſtruit que de ce qu'il eſt obligé de croire & de faire, pour être agreable à Dieu; ſans ſe mettre en peine des regles, que ſa Providence ſuit à l'égard du genre humain en géneral, ni des deſſeins cachez, qu'elle peut avoir. Pour être bon ſujet d'un Prince, il n'eſt nullement beſoin de pénetrer tous les ſecrets de ſa Politique & de ſes deſſeins; il ſuffit de ſavoir ce que les Loix de l'Etat demandent que l'on faſſe. C'eſt ce que Moïſe enſeignoit aux Iſraëlites, lors qu'il leur diſoit, que * *les choſes cachées étoient pour* Deuter. XXIX, 29.

*pour Dieu, & les révelées pour eux & pour leurs enfans.*

La premiere propoſition étant fauſſe, la ſeconde, qui en eſt une conſéquence, eſt auſſi inſoûtenable; & perſonne ne peut dire, ſans une préſomtion extravagante, qu'il ait une parfaite idée de la maniére dont Dieu devroit gouverner le monde, pour agir conformément aux vertus qu'on lui attribuë. Car enfin quoi que l'on ait quelque idée de ces vertus, il ne s'enſuit nullement qu'on les conçoive dans toute leur étenduë, ou que l'on puiſſe ſavoir exactement quelle eſt la conduite qui leur eſt la plus conforme. On ſait, par exemple, que Dieu eſt très-ſage, c'eſt-à-dire, que cette ſouveraine Intelligence n'agit point, ſans ſe propoſer de certaines fins dignes d'elle, & qu'elle va à ſes fins par les voies qu'elle juge les plus propres, & qui le ſont en effet. Mais on ne connoit, pour cela, ni toutes les fins qu'il s'eſt propoſées, ni les voies par leſquelles il veut y parvenir, au moins d'une maniére exacte. Perſonne ne s'eſt jamais vanté de le pouvoir recueuillir ou de la révelation, ou des évenemens. Nous ſavons, par l'hiſtoire, que certains Princes ont gouverné leurs peuples, avec beaucoup de ſageſſe; mais qui pourroit ſe vanter de reconnoître,

par

par leurs Ecrits & par leur conduite, le détail de tous leurs desseins, & la maniére dont ils ont essaié de parvenir à leurs fins? Il faut donc avouër que nous pouvons savoir quelque chose des vertus de Dieu, sans pénetrer tous les secrets de sa conduite; & le sens commun nous apprend au moins, que nous n'en devons pas juger témerairement.

Cela étant, la troisiéme proposition ne peut être regardée que comme la pensée la plus préfomtueuse & la plus téméraire, que l'on puisse avoir. Il seroit absurde de raisonner ainsi d'un Roi, & de prononcer hardiment qu'il se conduiroit mal; parce qu'il ne suivroit pas l'idée, que nous nous serions formée de la maniére dont il devroit se conduire; sans que nous eussions une connoissance exacte de l'état de ses affaires, ni de ses desseins. Il est infiniment plus absurde de juger d'une Intelligence, que l'on suppose infiniment élevée au dessus de la nôtre; car il faut se ressouvenir que les Incredules raisonnent, en cette rencontre, sur les principes de la Révélation.

On ne peut pas même, pour venir à la quatriéme proposition, juger exactement de la conduite de Dieu envers le genre humain, pendant les siecles passez, par

les

les hiſtoires que nous en avons. Il nous en eſt trop peu reſté pour cela, & quand même nous aurions encore toutes les hiſtoires, qui ſe ſont jamais écrites; il s'en faudroit beaucoup, que nous n'euſſions tout ce qui ſeroit néceſſaire, pour former un ſemblable jugement. Les hiſtoires les plus exactes omettent néceſſairement une infinité de choſes, & ſe contentent de rapporter les évenemens les plus conſiderables, qui regardent les Etats; plûtôt que les opinions des peuples, & les lumiéres qu'ils pouvoient avoir reçuës du ciel.

Il faut donc avouër que, ſans une témerité extravagante, on ne peut pas s'ériger en juge de la Providence divine; ou conclurre qu'il n'y a point de Dieu de ce qu'il ne gouverne pas le genre humain de la maniére, dont on juge qu'il le devroit conduire. Cette réponce pourroit ſuffire, pour faire voir la fauſſeté des préjugez que les Incredules ſe forment contre la Révelation, & contre la Providence, & que j'ai rapportez dans l'Article III.

V. Néanmoins, pour achever de montrer le danger qu'il y a à ſe laiſſer ſurprendre par des préjugez de cette nature; je les examinerai en eux mêmes, quoique j'aie déja renverſé leurs principes. Je pourrois dire d'abord, ſur la premiére propoſition, que

que Dieu s'étoit aſſez fait connoître à tout le genre humain, en révelant ſa volonté aux premiers Patriarches, de qui il eſt deſcendu, comme à Noë & à ſes Fils; & il y a grande apparence que la créance génerale qu'il y a une Divinité, & qu'il faut la ſervir, en tire ſon origine, plûtôt que des raiſonnemens des Peuples. Je pourrois ajoûter, que Dieu aiant créé les hommes libres, & ſe contentant de leur propoſer des Loix, ils ont abuſé de leur liberté, en violant ſes commendemens; de ſorte qu'ils ſe ſont rendus indignes, que Dieu continuât de ſe faire connoître à eux, comme il l'auroit peut-être fait, ſi les hommes avoient mieux uſé des graces dont il les avoit comblez.

Mais je me contenterai de dire, qu'il a été dans la diſpoſition de Dieu, ſans bleſſer en aucune maniére ſa bonté, de faire plus de graces à de certains peuples qu'à d'autres. Il n'y a rien de ſi libre que les effets d'une Bénéficence, qui ne ſont pas dûs; & perſonne ne peut ſe plaindre de n'avoir pas reçû ce qu'un bienfaicteur de cette ſorte peut avoir donné à d'autres. Il doit au contraire le bénir de ce qu'il lui a donné ce qu'il a, & qui ne lui étoit pas dû, non plus que ce qu'il n'a pas. Comme il y a une très-grande diverſité dans les Créatu-

res de différentes eſpeces, les unes aiant plus, ou moins de proprietez que les autres; & qu'on ne s'aviſe point de dire que Dieu auroit dû faire tout également parfait, ſans mettre aucune difference entre ſes ouvrages : pourquoi ne ſe peut-il pas faire que Dieu ait voulu, que dans une même eſpece d'Etres il y ait auſſi quelque varieté? Comme l'on voit que la diſpoſition des corps des hommes varie en une infinité de choſes, que les eſprits ne ſont pas moins differens, & qu'on ne trouve point étrange que l'on diſe que Dieu les a partagez diverſement : pourquoi eſt-on ſurpris que Dieu ait donné plus ou moins de lumiéres aux differens peuples, qui compoſent le genre humain? La plus grande difficulté, que l'on trouve dans cette matiére, vient, ſi je ne me trompe, de ce que l'on confond, ſans y prendre garde, la Juſtice de Dieu avec ſa Bénéficence; & de ce que l'on ſuppoſe, ſans raiſon, que Dieu exige autant de vertu de tous les hommes, & qu'il les jugera par la même Loi. Dans cette idée, il paroit contraire aux vertus de Dieu qu'il demande autant des *Cafres de l'Afrique*, ou des *Sauvages de l'Amerique*, que des peuples les plus éclairez; & l'on commence à trouver mauvais que Dieu ait diſpenſé ſi di-

diverſement ſes biens, puis qu'il vouloit juger tous les hommes ſur un même pied.

Mais au lieu que la Béneficence de Dieu eſt, ſelon la Révelation, parfaitement libre, de ſorte qu'aucune nation ne ſe peut plaindre, * de ce que Dieu lui en a préferé une autre; ſa Juſtice obſerve les mêmes Regles, qu'il a preſcrites à la Juſtice des hommes. Il donne à qui il lui plait, & en telle quantité qu'il veut; mais il juge, ſelon ce qu'il a donné. * *Il ne redemande pas ce qu'il n'a point donné, & il ne moiſſonne point ce qu'il n'a point ſemé.* * *Ceux qui auront peché ſans Loi, periront ſans Loi; & ceux qui auront peché ſous la Loi, ſeront jugez par la Loi.*

* Voiez Rom IX, 10. & ſuiv. XI, 33.

* Matth. XII, 21.

* Rom. II, 12.

A l'égard de la ſeconde propoſition, touchant la durée de la Révelation, la difficulté s'évanouït, par ce que je viens de dire. Dieu aura égard, *autant que de raiſon*, s'il eſt permis de parler ainſi, à toutes les circonſtances, dans leſquelles ſe trouvent les divers peuples, ſur qui il a répandu ſi diverſement ſes bienfaits. La Révelation ne nous apprend nulle part le contraire; & ſi quelques Théologiens Chrétiens ont ajoûté à la doctrine des Apôtres, c'eſt à eux à défendre leurs ſentimens, & non à ceux qui ne défendent que la Religion Chrétienne. L'on ne peut

imputer, ſans injuſtice, à ſes fondateurs tout ce qu'on a bâti depuis ſur les fondemens qu'ils avoient jettez; comme on le fera voir avec plus d'étenduë, dans la ſeconde partie de cet Ouvrage.

La troiſiéme propoſition touchant l'évidence des preuves de la Révelation, leur ſubſiſtence perpetuelle, & la clarté des paroles qui la renferment, ſuppoſe que le deſſein de Dieu a dû être d'enſeigner mathématiquement ſa volonté aux hommes, ce qui eſt une ſuppoſition contraire à l'état où ſe trouve le genre humain; état de liberté, & dans lequel on lui propoſe des Loix, & non des démonſtrations. Suppoſé que Dieu ait voulu qu'il y eût des recompenſes & des peines, il n'a dû porter les hommes à la vertu, ni les détourner du vice, que par des Loix, dont le ſens ne peut pas être plus clair, & dont l'on ne démontre jamais mathématiquement la juſtice & l'autorité. Si tout le genre humain étoit convaincu de la verité de la Révelation, & du ſens qu'elle doit avoir, par des preuves de Mathématique, qui que ce ſoit n'y pourroit réſiſter. Il n'y auroit par conſequent aucunes peines pour les coupables, parce que perſonne ne le ſeroit; il n'y auroit non plus aucune recompence, car quelle re-

com-

compencé peut attendre un homme, qui ſe rend à une démonſtration de Mathématique?

On demandera peut-être pourquoi Dieu a voulu conduire les hommes de la ſorte, plûtôt que mathématiquement, comme le voudroient quelques Incredules? Mais ce n'eſt pas à moi à rendre raiſon de la Béneficence de Dieu, qu'il diverſifie comme il lui plait, pour des raiſons que nous ne ſavons pas; il ſuffit que je faſſe voir qu'on ne ſauroit l'accuſer d'Injuſtice, & c'eſt ce que je me perſuade de pouvoir démontrer parfaitement.

Enfin les Loix divines ſont proportionnées à la nature de l'homme, quoi qu'en puiſſent dire ceux qui ne les ont pas étudiées, comme il faut. C'eſt une verité indubitable, de l'aveu de tous les Théologiens Chrétiens, que Dieu ne condamne perſonne, ſimplement pour avoir violé ſes Loix; mais pour n'avoir pas voulu revenir de ſes mauvaiſes habitudes, & cela par ſa faute. Je ne m'étendrai pas davantage là-deſſus, de peur de m'éloigner trop du ſujet que j'ai entrepris de traiter, dans ce Chapitre.

VI. Ce que je conclus de tout ce que j'ai dit, c'eſt que les Incredules prennent ſouvent des préjugez mal fondez, pour des

principes clairs, ſur leſquels ils jugent témerairement de toute la Religion Chrétienne. J'en ai apporté des exemples ſenſibles, & j'en aurois pû ajoûter pluſieurs autres; mais ceux que j'ai réfutez ſuffiſent, pour engager un homme raiſonnable à ſe tenir ſur ſes gardes, ſur cette ſorte de jugemens précipitez. C'eſt tout ce que je demande, en cet endroit, & que l'homme du monde le plus Incredule ne me peut réfuſer, ſans vouloir paſſer pour extravagant. Or je ſuis perſuadé que ſi les Incredules prenoient la peine de remonter juſqu'aux premieres propoſitions, ſur leſquelles ils s'appuient, ils s'appercevroient qu'une très-grande partie ne peut nullement paſſer pour des Axiomes, & reconnoîtroient bientôt le peu de ſolidité de leurs autres principes.

---

## Chapitre Quatrie'me.

*Que bien des Incredules ne le ſont, que parce qu'ils ne ſavent pas raiſonner.*

I. DAns les Chapitres précedens, j'ai bien ſuppoſé que les Incredules raiſonnoient mal, & qu'ils ſe laiſſoient ſéduire, ſans s'en appercevoir, par leurs paſſions, ou par leurs préjugez; mais j'ai ſup-

ſuppoſé en même temps, qu'on pouvoit les ramener par le raiſonnement, en leur montrant qu'ils ne ſuivoient pas les regles du bon ſens. Mais il y a plus d'une eſpece d'Incredules; & quelques uns d'entre eux, dont j'ai entrepris de parler dans ce Chapitre, ne le ſont que parce qu'ils ne ſavent pas raiſonner, comme je m'en vais le faire voir.

Mais auparavant il faut remarquer que la Religion Chrétienne conſiſtant en dogmes & en faits, pour prouver la verité des uns & des autres, il faut faire d'aſſez longs raiſonnemens, & emploier des preuves qui ont de la liaiſon les unes avec les autres. Ainſi pour ſentir toute la force des raiſons, que l'on apporte pour prouver la divinité de la Religion Chrétienne; il faut être capable non ſeulement de comprendre chaque propoſition, ou chaque raiſonnement à part; mais encore d'entrer dans la diſcuſſion de tout ce que l'on dit, en examinant la liaiſon des raiſonnemens, & les rapports qu'un grand nombre d'idées ont les unes avec les autres. Or il y a bien des gens, qui ont très-bonne opinion d'eux mêmes, & qui ne ſont néanmoins pas capables d'entrer dans ce détail, & d'enviſager diſtinctement un ſi grand amas d'idées ſi compoſées.

On me dira ſans doute, d'abord, que ſi cela eſt, je pers mon temps de les attaquer en raiſonnant; puiſque je ſuppoſe qu'ils ne ſont pas capables de connoitre la ſolidité d'un raiſonnement. Mais deux choſes m'obligent d'en uſer ainſi, dont la premiére & la principale eſt, que ce que j'ai à dire ſur ce ſujet, peut ſervir à empêcher que ceux qui ſont perſuadez de la verité de la Religion Chrétienne ne ſe laiſſent ſéduire, par l'exemple de cette eſpece d'Incredules. Une infinité de gens, qui croient que la Religion Chrétienne eſt veritable, ne connoiſſent pas ſi parfaitement les preuves du Chriſtianiſme, & ne ſont pas ſi confirmez dans leur créance; qu'ils ne puiſſent être tentez par l'exemple de cette eſpece d'Incredules, qui ne raiſonnent guere. Il y en a de toutes ſortes de qualitez; & l'air fier, avec lequel ils rejettent la Révelation, n'eſt ſouvent pas moins dangereux, que les ſophiſmes les plus ſpécieux.

En ſecond lieu, il ſe peut faire que ceux qui n'ont pas d'idée de la veritable maniére de raiſonner, ſoient encore en état de revenir de leur ignorance, & de travailler à former leur eſprit. Il eſt utile, pour cette ſorte de gens, de leur faire ſentir, que ce n'eſt que pour ne ſavoir pas bien conduire

duire leurs penſées qu'ils ſont Incredules. Mais j'avouë que ceux qui ont vieilli dans cette ſorte d'ignorance, & à qui l'âge n'a ſervi qu'à augmenter leur préſomption, ſont preſque incurables, de quelque maniére qu'on s'y prenne; ſur tout ſi quelque deſordre dans les mœurs ſe trouve joint à ce défaut de jugement, ce qui ne manque preſque jamais d'arriver. Auſſi ce n'eſt pas pour cette ſorte de gens, que l'on écrit: comme ce n'eſt pas pour les maladies incurables, que l'on fait des livres de Médecine.

II. Pour ſe convaincre qu'il y a des gens, qui faute de ſavoir raiſonner, refuſent de croire à l'Evangile, il ne faut que faire quelque reflexion ſur l'état auquel nous voions aujourdhui les Infideles, & ſur ce que nous connoiſſons de pluſieurs Incredules, qui vivent parmi les Chrétiens.

Ceux qui entreprennent de convertir les Indiens, & les autres Idolatres de l'Aſie, de l'Amerique, & de l'Afrique, après avoir pris beaucoup de peine, pour apprendre leur langage, en rencontrent une autre infiniment plus grande, lors qu'il s'agit de les perſuader, par raiſon, de la fauſſeté de leurs Religions, & de la verité de celle de Jeſus-Chriſt. Les Miſſionnaires ont beau faire tous les efforts

imaginables, pour ſe rendre intelligibles à ces peuples groſſiers, & pour leur faire ſentir l'abſurdité de leur Idolatrie, & des opinions ſur leſquelles elle eſt fondée. Quoique ce ſoit une choſe palpable, il n'y en a que très-peu, à qui on la puiſſe faire comprendre; & il y en a encore moins, qui conçoivent les raiſons, ſur leſquelles le Chriſtianiſme eſt fondé.

Il n'eſt pas néceſſaire que je parle ici des moiens, dont les Miſſionnaires ſe ſont aviſez, pour les convertir autrement que par la raiſon. Cela ne fait rien à mon deſſein. Je remarquerai ſeulement, que la difficulté que ces peuples Idolatres font de croire à l'Evangile, ne vient nullement d'une Incredulité, qui leur ſoit plus naturelle qu'aux peuples de l'Europe. Ce ſont au contraire les gens du monde les plus credules, & qui reçoivent de bonne foi un grand nombre de choſes incroiables, dont leur Théologie eſt compoſée. Leur Incredulité, à l'égard de l'Evangile, vient de ce qu'ils ne raiſonnent preſque point, excepté dans ce qui regarde les choſes de la vie; & qu'il n'entre preſque rien dans leur eſprit que par l'éducation, ou par l'experience. Ce ne ſont pas des gens qui méditent, & qui ſoient capables de faire attention à des idées abſtraites,

tes, ni de les comparer les unes avec les autres, pour en tirer quelque conſéquence. Ainſi faute de trouver dans ces peuples un peu plus de raiſonnement, on eſt extrémement embarraſſé, pour les porter à changer d'opinion.

III. On ne peut pas dire tout à fait la même choſe des Mahometans, puis que l'on ſait que leurs Docteurs écrivent quelque fois avec aſſez de ſubtilité, & de bon ſens contre quelques uns des dogmes, que les Miſſionnaires leur voudroient perſuader. On ne peut pas non plus les traiter d'Incredules, comme des gens qui rejetteroient la Religion Chrétienne, par un eſprit de Pyrrhoniſme; car ils ne ſont rien moins que Pyrrhoniens, puis qu'ils croient de tout leur cœur à l'Alcoran. Cependant quoi qu'ils aient quelquefois, comme je viens de le dire, aſſez d'eſprit, pour faire des objections contre les dogmes qu'on leur prêche; ils n'en ont pas aſſez, pour examiner les principes de leur propre Religion, & voir ſur quoi leur créance eſt fondée. Ils ne comprennent pas même ce qu'on leur dit là-deſſus, ni les raiſons que l'on apporte, pour prouver la verité du Chriſtianiſme. Auſſi ſi les Miſſionnaires en convertiſſent quelques uns, ce n'eſt nullement, par les raiſons

qu'ils

qu'ils leur diſent ; mais en gagnant, par d'autres voies, leur eſtime & leur amitié.

Les Juifs ſont à peu près dans le même cas, comme on le peut voir par les Livres qu'ils ont écris, pour établir leurs ſentimens, ou pour refuter ceux des Chrétiens. On peut reconnoître la même choſe, en s'entretenant avec eux, ſur ces matiéres. Mais il y a cette difference entre eux, & les Mahometans, que ces derniers ajoûtent foi à un livre plein d'impertinences & de fauſſetez ; au lieu que les Juifs fondent leur créance ſur les livres de l'Ancien Teſtament, qui contiennent une veritable Révelation. Cependant ils ne ſavent guere mieux raiſonner que les Mahometans, & c'eſt là l'un des plus grands obſtacles qu'il y ait à leur converſion. Pendant qu'ils ſe ſatisfont de la ſimple autorité de quelques Rabbins, qui n'eſt fondée ſur rien ; ils demeurent inébranlables aux raiſons les plus fortes, que les Chrétiens leur puiſſent oppoſer ; parce qu'ils ſont acoûtumez dès leur enfance à croire ce que les Rabbins leur diſent, & qu'ils n'apprennent nullement à raiſonner juſte.

Autrement ſi les Juifs étoient en état de ſuivre un raiſonnement, & de diſtinguer une bonne conſéquence d'une mauvaiſe,

vaiſe, il ſeroit très-facile de les convaincre de la verité de la Religion Chrétienne. Il n'y auroit, comme quelques * Docteurs Chrétiens l'ont fait depuis peu, qu'à les engager à prouver la verité de la miſſion divine de Moïſe, comme il la faudroit prouver à un Païen, qu'ils voudroient attirer au Judaïſme. S'ils apportent des preuves ſur ce ſujet, qui aient quelque ſolidité; il eſt aiſé de faire voir que ces mêmes raiſons ſont incomparablement plus fortes, en faveur de la miſſion divine de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, qu'en faveur de celle de Moïſe; comme on l'a montré dans le livre, dont on a mis le titre à la marge.

* Voiez un livre intitulé *Phil. à Limborch amica collatio cum Judæo.*

Ainſi pour convaincre, par la raiſon, les Juifs & les autres Infideles, il faudroit auparavant leur enſeigner l'art de penſer avec ordre, & les accoûtumer ſur d'autres ſujets à raiſonner juſte; afin qu'ils fuſſent en état de comprendre la force des preuves, ſur lesquelles l'Evangile eſt fondé. Or c'eſt ce que tous les Miſſionnaires du monde ne ſauroient faire, ſur tout à l'égard de ceux d'entre les Infideles, qui ſont avancez en âge.

IV.

On auroit tort de croire que ce n'eſt que parmi les Infideles, qu'il ſe trouve des gens incapables de connoître la bonté d'un

d'un raiſonnement, & qui rejettent à cauſe de cela la Religion Chrétienne. Il y a des Incredules, dans le milieu du Chriſtianiſme, qui ne le ſont pas ſeulement, à cauſe de quelque penchant contraire à l'Evangile & dans lequel ils ſe trouvent; mais encore par ſtupidité & pour ne comprendre pas les raiſons, ſur leſquelles la Religion Chrétienne eſt appuiée.

Il y a des gens qui ont été occupez dès leur enfance à un mêtier, ou à un négoce attachant, ſans qu'on ait eu aucun ſoin de leur former l'eſprit, ni même de les inſtruire de la Religion; & qui d'ailleurs s'étant trouvez d'un naturel peu propre à concevoir des choſes relevées, & néanmoins fier & preſomptueux, ſont venus à un âge mûr, ſans s'inſtruire davantage, & ſans ſe corriger de leur orgueuil. Ces gens-là ſont rarement bien perſuadez de la verité de la Religion Chrétienne; ils la rejettent mêmes ſouvent toute entiere, ou au moins en partie; non ſeulement parce qu'ils en ignorent les preuves, mais encore parce qu'ils ne les comprennent point, lors qu'ils les entendent dire par ceux qui les ſavent. Ces eſprits groſſiers & aveugles s'imaginent qu'il n'y a rien de veritable, que ce que les ſens leur font ap-

appercevoir, ou qu'ils ont reconnu par leur propre experience être poſſible, ou enfin qui ſe trouve conforme à leurs paſſions. Ainſi ni les dogmes ſpéculatifs de la Religion, ni ſa pratique, ni l'hiſtoire de ceux qui l'ont fondée, n'étant du reſſort de leurs connoiſſances; ils refuſent de les croire, plûtôt par bêtiſe & par brutalité, que trompez par quelque raiſonnement captieux. S'ils ne la rejettent pas toute entiere, il eſt certain au moins qu'ils n'en prennent que ce qui les accommode; ce qui eſt une preuve ſenſible qu'ils n'en ſont point perſuadez par raiſonnement, & par connoiſſance; parce que les preuves, qui en établiſſent une partie, ſont les mêmes qui font voir que toute la Religion eſt veritable.

V. Ce n'eſt pas ſeulement parmi des gens occupez d'un métier, ou d'un négoce, qu'il ſe trouve de cette eſpece d'Incredules; il y en a peut-être encore plus, parmi ceux qui aſpirent à de grands Emplois, parmi les gens d'Epée, & en géneral parmi les perſonnes de Qualité. On peut dire que ces ſortes de perſonnes ont reçu plus d'éducation que les autres, à l'égard des maniéres du monde, ou des emplois auſquels on les deſtinoit. Mais dans le fonds, il eſt auſſi commun d'entendre cette ſorte

de

de gens raiſonner pitoiablement ſur la Religion, que les plus groſſiers d'entre la populace. Quand ils ont vieilli, dans des penſées peu conformes au Chriſtianiſme, leur vanité naturelle, augmentée par l'âge, les rend plus opiniâtres, & quelquefois tout à fait inacceſſibles à la verité. C'eſt en vain qu'on leur propoſe les raiſonnemens les plus convaincans, ils les regardent comme de purs ſophiſmes; quoi qu'ils ne ſâchent point en quoi un ſophiſme differe d'un raiſonnement ſolide.

On me dira peut-être que les perſonnes de cette ſorte ne ſont pas ſi ignorantes dans la maniére de bien penſer, que je le ſuppoſe; puis qu'elles ne raiſonnent pas mal ſur les choſes qu'elles connoiſſent par experience, & qu'elles ſe conduiſent aſſez prudemment, dans les affaires de la vie. Je répons à cela, que je ne diſconviens pas que ceux, dont je parle, ne ſâchent aſſez bien raiſonner, lors qu'il s'agit des objects de leurs paſſions, ou lors qu'ils ſe renferment dans les bornes de ce qu'ils ont experimenté. Mais je ſoûtiens que dans des choſes ſpéculatives, & qui ne frappent pas les ſens, comme ſont les preuves, ſur lesquelles on établit la verité de la Religion Chrétienne, ils ne ſavent ce que c'eſt, que raiſonner juſte.

Pour

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à les examiner ſur deux choſes, ſi on le peut. Il les faut mettre, dans la converſation, ſur quelque ſujet abſtrait; telles que ſont, par exemple, les idées génerales de la plûpart des choſes, les notions des Vertus & des Vices. Si l'on remarque qu'ils raiſonnent juſte là-deſſus; alors on aura ſujet de juger que ces perſonnes ne ſont pas du nombre des Incredules, qui ne demeurent dans leur Incredulité, que pour ne ſavoir pas bien penſer. Mais ſi on leur entend faire des diſcours ſans principes, & ſans liaiſon, ſur cette ſorte de ſujets; ſi l'on voit qu'ils ne comprennent point ce qu'on leur en dit, quelque clair qu'il puiſſe être, & quelque effort que l'on faſſe, pour ſe faire entendre; (ce que l'on ne remarque que trop ſouvent) on tombera ſans doute d'accord avec moi, que leur Incredulité peut venir, au moins en partie, de ce qu'ils ne ſavent pas raiſonner. VI.

Une autre choſe, à quoi l'on peut reconnoître cette eſpece d'Incredules, c'eſt lors que l'on voit qu'ils n'ont que du dégoût des entretiens, ſur des matiéres abſtraites, & qui n'ont pas du rapport avec leurs paſſions; lors qu'ils fuient la lecture de tous les livres ausquels il faut apporter quelque attention, & ſur tout de ceux

où l'on prouve ce qu'ils ne croient pas; lors enfin qu'ils ne veulent entrer dans la diſcuſſion de rien de ſemblable, ni ſe donner la peine de comparer les réponſes que l'on fait aux Incredules, avec les difficultez qu'ils propoſent. On voit aſſez de ces Eſprits, qui ſont, pour ainſi dire, ſi remplis de ce que l'experience leur a appris des affaires du monde, que rien d'autre n'y peut entrer, & qu'ils ſe dégoûtent, dès qu'ils en entendent parler.

Tel étoit, par exemple, *Feſtus*, Gouverneur de Judée, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres; qui à peine * put ouïr un petit diſcours de S. Paul, & qui le traita * d'extravagant, après en avoir ouï un autre plein de force & de bon ſens. Si on lui avoit parlé de quelque moien de tirer adroitement de l'argent de ſa Province, ou de quelque intrigue, qui pût ſervir à l'élever à un poſte plus conſiderable, que celui qu'il occupoit, il auroit d'abord compris ce qu'on lui auroit dit; ou il ſe le ſeroit fait redire tant de fois, & auroit fait tant de queſtions ſur ce qu'on lui auroit propoſé, qu'il auroit enfin eu une idée exacte de ce qu'on auroit voulu lui dire. Mais S. Paul lui parlant de choſes, qui n'avoient aucune liaiſon avec ſes deſſeins, ni avec ſes deſirs; il eut de la peine

* Act. xxiv, 25.

* Ibid. xxvi, 24.

à

à l'écouter, & ne comprit rien dans ſes diſcours.

Il y a un grand nombre de gens aujourdhui, dans le milieu du Chriſtianiſme, qui ſe trouvent à peu près dans la même diſpoſition. Ils ne parlent pas mal de leurs affaires temporelles; & de ce qui peut y avoir quelque rapport; ils s'entretiennent volontiers de choſes du temps, & ils en raiſonnent ſouvent aſſez juſte; mais dès qu'on les met hors de là, pour parler de la Religion, ils s'ennuient, ils en parlent ridiculement, & témoignent enfin un ſi grand dédain pour ces ſortes de diſcours, qu'il ſemble qu'il s'agit de choſes qui ſont au deſſous d'eux, & auſquelles ils ne ſauroient s'abbaiſſer ſans peine.

Comme ces Incredules qui ne raiſonnent point, ſont d'ailleurs entierement occupez de paſſions oppoſées à l'Evangile, & ont formé de longues habitudes de leur obeïr; ils ne ſont acceſſibles d'aucun côté, & je ne vois pas que, ſans miracle, on puiſſe leur faire connoître l'état pitoiable, où ils ſe trouvent, & les ramener de leur égarement. Mais celui qui connoit les cœurs & qui peut les changer, comme il lui plait, peut auſſi y apporter du remede en mille maniéres qui nous ſont inconnues. Cependant il eſt bon d'avoir fait

quelque réflexion ſur cette eſpece d'Incredules, pour n'en être pas ſurpris, lorsque l'on en rencontre; & pour s'empêcher d'être ſéduit, par leurs maniéres.

---

## Chapitre Cinquiéme.

*Que la Négligence où l'on vit, à l'égard de la Verité, eſt ſouvent cauſe de l'Incredulité.*

I. Il y a des gens, qui auroient naturellement aſſez de génie, pour bien raiſonner de choſes abſtraites, & qui n'ont pas même été entierement négligez dans leur enfance; mais que le cours des affaires de la vie a jettez dans des occupations, qui n'ont aucune liaiſon avec la recherche de la Verité. La néceſſité de leurs familles, ou l'envie de ſatisfaire à leurs paſſions les occupe ſi abſolument, pendant un grand nombre d'années; qu'ils négligent tout le reſte, qu'ils ne cultivent en aucune maniére leurs talens naturels, & qu'ils n'apportent aucune application au diſcernement du Vrai & du Faux, en matiére de Religion. Cette négligence les jette inſenſiblement dans le doute, parce que ſi l'on ne fait attention à l'enchainement des veritez de la Religion, il s'éleve mille difficultez

ficultez dans l'eſprit, dont on ne ſait pas ſe démêler. Du doute l'on tombe facilement dans l'Incredulité, pendant que l'on néglige de rechercher ce qui peut lever ſes doutes. Dès qu'ils ſont une fois entrez dans l'eſprit, ils s'y préſentent d'eux mêmes à toutes occaſions; & comme on n'en cherche point les ſolutions, il ne faut pas s'étonner s'ils y prennent avec le temps de profondes racines, & s'ils produiſent enſuite une Incredulité, qu'il n'eſt pas facile d'en arracher.

Si ceux qui refuſent de croire la verité de la Religion Chrétienne s'examinent ſérieuſement eux mêmes, je ſuis bien trompé ſi la plûpart d'entre eux ne reconnoiſſent qu'ils ont extrémement négligé le ſoin, qu'ils devoient avoir de s'inſtruire d'une choſe de ſi grande importance. J'oſe même dire qu'il n'y a aucun Incredule, qui ne s'apperçoive, s'il y prend bien garde, qu'une des principales cauſes de ſon Incredulité eſt cette négligence; & j'en donnerai pluſieurs preuves, dans la ſuite de cet Ouvrage.

II. Préſentement, pour rendre ce que je viens de dire plus ſenſible, je vais repréſenter ce défaut en d'autres perſonnes, où ils le remarqueront mieux qu'en eux mêmes. Lors que le Chriſtianiſme commen-

ça à faire du bruit, dans la Judée; c'eſt-à-dire, principalement lors que les Apôtres annoncerent par tout la réſurrection de leur Maître, & qu'ils firent voir que quoi qu'il ne fût plus ſur la terre, il ne laiſſoit pas d'y avoir de fideles Diſciples; il ſemble que tous les Juifs auroient dû s'informer de ce que ces gens-là diſoient, puis que c'étoit une choſe qui leur devoit étre d'une très-grande importance. Ils attendoient le Meſſie, vers ce temps-là; la tyrannie Romaine les incommodoit ſi fort, qu'ils ſoupiroient pour en être délivrez; & ils eſperoient que ce ſeroit le Meſſie, qui les en délivreroit. Dans cette diſpoſition, il ſemble qu'ils devoient écouter tous ceux qui leur parloient du Meſſie, pour voir ſi ce Liberateur deſiré n'étoit point venu. Il ſemble que les Apôtres annonçant la doctrine & les miracles de leur Maître, & principalement ſa réſurrection, devoient être écoutez de tout le monde; car enfin, ces miracles étoient ſi grands, que l'on n'en pouvoit pas attendre davantage du Meſſie. Les Diſciples des Apôtres diſoient par tout non ſeulement que Jeſus de Nazareth, que les Juifs avoient crucifié, avoit fait une infinité de miracles, pendant qu'il étoit parmi les hommes; mais encore qu'il avoit laiſſé à ſes Apôtres la puiſſance d'en faire,

faire, & qu'ils en faiſoient tous les jours. Que pouvoit-on dire de plus propre à exciter la curioſité des Juifs? Ils n'étoient nullement dans la penſée des Epicuriens, qui ſe moquoient des miracles; ils ne croioient pas non plus que Dieu ne leur envoieroit plus de Prophete qui en fît, au contraire ils attendoient encore le plus grand des Prophetes. Cependant ils faiſoient ſi peu d'attention à ce que diſoient les Apôtres, que les principaux de la Nation n'en prenoient connoiſſance que pour les mal-traiter, ſans examiner le fonds de leur doctrine. Nous avons deux Auteurs Juifs, qui ont vêcu du temps des Apôtres, ſavoir, *Philon* & *Joſeph*; & qui néanmoins n'avoient pas daigné s'en informer, comme on le voit par leurs Ecrits. *Philon* a compoſé quantité d'Ouvrages, dont la plûpart ſont des diſcours Allegoriques ſur le Vieux Teſtament; où il auroit eû mille occaſions de parler de l'Evangile, s'il en eût eu quelque idée. S'il ne le croioit pas veritable, au moins il ſemble qu'il auroit dû le réfuter, en quelque part. Mais il ne dit pas un mot, ni pour, ni contre; ce qui fait voir qu'il ne ſavoit ce que c'étoit. Je ſai bien qu'*Euſebe**, & de ſavans hommes après

* *Hiſt. Eccleſ.* l. II. c. 17.



Voiez là deſſus *Joſ. Scaliger* l. VI. de Emend. Temp. *Henr. de Valois* ſur Euſebe & *Thom. Bruno*, dans ſa Diſſ. des Therapeutes.

près lui ont prétendu que les *Therapeutes d'Alexandrie*, dont il a fait l'éloge dans un de ſes Traitez, étoient Chrétiens; mais il n'y a que l'envie de confondre les Juifs, par leurs propres Auteurs, qui ait fait voir des Chrétiens à *Euſebe*, & à ceux qui l'ont ſuivi, dans la deſcription des *Therapeutes*, où il n'eſt pas dit un ſeul mot de Jeſus-Chriſt, ni de ſa doctrine; & où tout ce que *Philon* rapporte quadre parfaitement bien à quelques uns des *Eſſéens*, qui formoient, comme l'on ſait, une ſecte parmi les Juifs. Le deſir de convaincre les Infideles ne nous doit pas faire avancer de ſi foibles preuves, contre eux; car aſſurément elles ne ſont propres, qu'à les détourner davantage du Chriſtianiſme.

Pour peu qu'on ait de bon goût, on m'accordera ſans peine ce que je viens de dire; mais on pourra me conteſter la même choſe, à l'égard de *Joſeph*, * à cauſe d'un paſſage ou deux que l'on en produit, où il parle de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans l'examen de ces paſſages, que d'habiles gens croient * avoir été inſerez par quelque Chrétien, dans le texte de *Joſeph*. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que *Joſeph* ne dit rien du maſſacre des petits enfans, dont parle S. Matthieu, ni de la plûpart des circonſtances de

* Antiq. Jud. Liv. XVIII. Ch 4 & 8.

* Voiez *Tan. le Fevre* dans ſes Lett. Critiques,

la

la vie de Jeſus-Chriſt, ni de ſa doctrine, & qu'on ne ſauroit croire qu'il ait été bien inſtruit du Chriſtianiſme, à moins que de n'avoir pas lû ſes ouvrages. S'il avoit lû une partie des diſcours & des miracles de Jeſus-Chriſt, il ne ſe ſeroit pas contenté d'avoir parlé de lui en paſſant & en peu de mots; il ſe ſeroit ſans doute étendu ſur ce ſujet, comme il le méritoit. Ainſi l'on peut dire hardiment que *Joſeph*, quelque exactitude qu'on lui veuille attribuer d'ailleurs, avoit négligé honteuſement de s'informer du Chriſtianiſme, quoi que cela lui fût très-facile.

III. On ne peut douter non plus qu'il n'y ait eu beaucoup de négligence, dans les Payens qui vivoient au même temps, ou un peu après, & qui ont connu des Chrétiens, ſans s'inſtruire de ce que c'étoit que le Chriſtianiſme. * *Tacite*, † *Pline*, & * *Suëtone* en ont parlé, & ont eu occaſion de s'en inſtruire, ſans l'avoir néanmoins fait. C'étoient des hommes polis & ſavans, & qui avoient, ſelon l'uſage de ce temps-là, emploié beaucoup de temps à étudier la Philoſophie Greque. Cette Philoſophie n'étoit en rien comparable à la Doctrine, ou à la Morale de l'Evangile; & les Savans de Rome ne les pouvoient pas négliger; parce que des *barbares*,

* Annal. Liv. xv. c. 44.

† Ep. Liv. x.

* In Claud. c. xxv.

comme parloient les Grecs ; les annonçoient ; puis qu'ils ſavoient que les plus illuſtres des * Philoſophes Grecs avoient entrepris de longs voiages chez les *barbares*, pour apprendre leurs ſentimens. Pourquoi donc mépriſoient-ils les Chrétiens ? Il n'en faut point chercher d'autres raiſons, qu'une honteuſe négligence, née de la paſſion dominante d'une infinité de gens. C'eſt que l'on ne s'attache ordinairement qu'à ce qui eſt eſtimé dans le monde, & qu'à ce qui peut ſervir à paroître avec éclat, dans les lieux où l'on demeure. Les belles Lettres & la Philoſophie Greque étoient fort eſtimées à Rome depuis long-temps, & les perſonnes de la premiere qualité ſe faiſoient honneur de cette eſpece de connoiſſances ; mais l'Evangile y étoit inconnu, & ne renfermoit pas une doctrine propre à donner alors de l'éclat à des gens, qui prétendoient aux premieres dignitez.

* Voiez la préface de Diogene Laërce.

IV. Quelque choſe de ſemblable fit que les Athéniens négligerent l'occaſion qu'ils avoient de s'inſtruire de l'Evangile, lorſque S. Paul fut dans leur ville, pour le leur prêcher, s'ils l'avoient voulu écouter ; comme ils l'auroient fait, s'ils euſſent eu autant de bon ſens, que de vanité. Ils le traiterent * d'abord de *babillard*, & a-

* Act. XVII, 18. 22.

après l'avoir ouï parler de la reſurrection des morts, les uns ſe moquerent de lui, quelques autres le renvoierent à une autrefois, & enfin il n'y eut que très-peu de perſonnes, qui embraſſaſſent la doctrine qu'il prêchoit. Cela vint en partie d'une négligence criminelle, qui fit qu'ils ne daignerent pas s'inſtruire plus à fonds de ce que S. Paul diſoit ; quoique d'ailleurs les Atheniens & les étrangers, qui y étudioient, * fuſſent gens d'un grand loiſir, & aimaſſent les nouveautez. Mais S. Paul ne débitant pas ſa doctrine, à la maniére des Philoſophes, qu'ils étoient accoûtumez d'entendre, ſoit à l'égard de la méthode, ſoit à l'égard de l'éloquence, ils ſe dégouterent de ſes diſcours.

* Voiez le verſ. 21.

Suppoſons avec eux que l'exterieur de S. Paul ne fût pas ſi agréable ; que celui de leurs Philoſophes, cela devoit-il éteindre leur curioſité ? La Verité eſt-elle toûjours néceſſairement accompagnée de l'éloquence ? Perſonne d'entre eux ne l'auroit oſé ſoûtenir. Cependant ils ne profiterent point de la préſence de S. Paul, & négligerent de s'inſtruire d'une doctrine infiniment plus raiſonnable que celle de leurs Philoſophes. Ils perdoient un temps infini à étudier des dogmes ridicules, comme étoit la Phyſique de tous leurs Philoſo-

ſophes, ſans en excepter aucun, & la Morale de la plûpart; pour ne pas parler de leur Dialectique. Il n'y avoit pas un Philoſophe, qui eût aucune hypotheſe, je ne dirai pas raiſonnable, mais ſeulement vraiſemblable concernant la Divinité; excepté les Platoniciens, qui l'accommodoient néanmoins ſi fort aux ſentimens vulgaires, que par ce mêlange du Faux & du Vrai ils rendoient ce qu'ils diſoient de bon, entierement infructueux. Cependant ceux qui emploioient tout leur temps, à écouter cette ſorte de gens, ne daignerent pas s'inſtruire de ce que S. Paul diſoit, par une négligence, que l'on ne ſauroit leur pardonner.

V. Il ſemble qu'on ne devroit pas tomber aujourdhui dans le même défaut, parmi les Chrétiens; puis que l'on y fait généralement profeſſion de croire, que l'on ne ſauroit mieux emploier ſon temps, qu'à s'inſtruire des principes ſur leſquels le Chriſtianiſme eſt fondé. Mais la conduite des Chrétiens n'étant ſouvent nullement conforme à leur créance, il n'arrive que trop fréquemment que le cours de la vie produit un effet tout contraire à celui, que la profeſſion du Chriſtianiſme devroit produire. Quoi que l'on ne diſe point qu'il vaut mieux s'appliquer à autre choſe, qu'à

qu'à s'inſtruire de la Religion ; on ſe conduit communément, comme ſi on le croioit. Un homme qui néglige entierement de s'en inſtruire, mais qui fait reglément ſa cour à ceux qui peuvent l'avancer, ou le conſerver dans le poſte où il eſt ; un homme qui paſſe toute ſa vie à accumuler des richeſſes, quoi qu'il ſoit dans une ignorance groſſiére des fondemens ſur leſquels la Religion Chrétienne eſt bâtie ; un homme, dis-je, de la ſorte en eſt il moins eſtimé ? Le plus éclairé de tous les hommes, mais qui n'eſt ni reſpecté dans le monde par ſes charges, ni conſiderable par ſes richeſſes, eſt-il comparable à cet ignorant riche, ou qui poſſede de beaux emplois ? Nullement, ſelon la pratique conſtante de la plûpart de Chrétiens. Cette pratique parle beaucoup plus haut, s'il faut ainſi dire, que les maximes évangeliques qu'elle contredit, & ſemble dire à ceux qui commencent à entrer dans le monde, qu'il importe peu de s'informer des raiſons, pour leſquelles on doit ajoûter foi au Chriſtianiſme ; mais qu'il importe infiniment d'obtenir quelque charge, ou de s'enrichir, à quoi cette connoiſſance ne ſert de rien. Il n'arrive encore que trop ſouvent, que cette dangereuſe leçon ſe trouve confirmée, par l'exemple de quantité

tité de gens conſiderables, que l'on voit autour de ſoi; & qui après avoir autant négligé l'étude de la Religion, qu'ils ont cultivé l'art de s'avancer dans le monde, ou de faire, comme l'on dit, leur fortune, ſe trouvent néantmoins dans une ſi haute eſtime, & dans des poſtes ſi avantageux, que leur ſort paroit digne d'envie; pendant que ceux qui pourroient éclairer les autres, par leur lumiéres, vivent dans le mépris & dans l'obſcurité.

Cet uſage géneral, que l'on voit établi preſque par tout, jette d'autant plus facilement bien des gens dans la négligence, à l'égard de la Religion, qu'ils ſe ſentent d'ailleurs peu diſpoſez à obſerver ſes préceptes. Ainſi négligeant des connoiſſances, qui ne leur ſerviroient de rien dans le monde, & dont les conſéquences les engageroient à combattre des paſſions auſquelles ils s'abandonnent avec plaiſir, ils ne penſent que le moins qu'ils peuvent aux preuves, qui nous perſuadent de la verité de l'Evangile. Enſuite il arrive que quelque ſujet de douter ſe préſente, qui excite dans leur eſprit un embarras, dont ils ne ſauroient ſe dégager, faute de lumiére; & cela produit enfin une Incredulité formelle, qu'il n'eſt pas facile de guerir, lors qu'elle a duré quelques années.

Il

Il eſt d'autant plus dangereux de tom- VI.
per dans la négligence, dont j'ai parlé, que les cauſes qui la font naître ſubſiſtent toûjours, & agiſſent inceſſamment ſur l'eſprit avec beaucoup de force; pendant que ce qui peut porter à s'inſtruire exactement des raiſons, que l'on a de croire à l'Evangile, agit foiblement, & ſe trouve à tous momens comme étouffé, par l'exemple du plus grand nombre.

Mais il y a encore une autre choſe, qui peut beaucoup contribuer à ſéduire ceux qui ne ſont pas d'ailleurs deſtituez de talens naturels; c'eſt un raiſonnement qu'ils font, ſans y penſer, & qui paroît d'abord aſſez ſolide. Lors qu'ils voient que ceux qui font profeſſion de croire, que la Religion Chrétienne eſt veritable, n'en obſervent qu'à peu près ce qui leur eſt utile dans le monde d'en obſerver; ils s'imaginent ou que la plûpart des gens jouënt la Comedie, & feignent de croire ce qu'ils ne croient point; ou que de perſonnes ſi peu judicieuſes, que de contredire perpetuellement leur créance, par leur conduite, ſont un très-mauvais exemple à ſuivre à cet égard, & qu'il vaut bien mieux regler ſa créance ſur ſa conduite; puis qu'on ne ſauroit changer, comme ils le croient, cette derniere. Ainſi ils imi-

imitent bien la conduite de la plûpart du monde, mais ils ſe conſiderent comme élevez au deſſus de la multitude, en ce qu'au moins ils ont des principes conformes à leur maniére de vivre. S'ils négligent de s'inſtruire de la Religion, cela vient de ce qu'ils ne la croient pas veritable; & s'ils ne reglent pas leurs mœurs ſur ſes préceptes, c'eſt qu'ils n'ajoûtent pas foi aux recompences qu'elle promet à ceux qui les obſerveront, ni aux peines, dont elle menace ceux qui les auront violez. En un mot, ils agiſſent conſéquemment, au lieu que la vie des autres eſt une contradiction perpetuelle.

Cependant il eſt certain qu'ils raiſonnent mal, dans le jugement qu'ils font de la plûpart des Chrétiens. Il eſt faux que la multitude feigne de croire la verité de la Religion Chrétienne; & il eſt faux encore que ce ſoit, manque de jugement, qu'elle contredit ſa créance, par ſa conduite. Il vaut beaucoup mieux garder la créance dans ſon entier, quand même on la contredit par ſes actions; que de regler les dogmes, ſur la conduite que l'on garde.

Voici comme je le prouve. Premierement on peut croire très-ſincerement qu'une maxime eſt bonne & raiſonnable,

&

& cependant ne la ſuivre pas. La raiſon de cela eſt, que ce qui donne le mouvement à la plûpart des actions des hommes ne ſont pas tant les lumiéres de l'eſprit, que la diſpoſition du cœur, & les paſſions, qui ſont ſouvent entierement oppoſées à ces lumiéres. Par exemple, perſonne ne niera que dans un Etat bien reglé la brigue ne doit avoir aucun lieu, mais que l'on doit donner les charges à ceux qui les méritent. Les Loix condamnent même, preſque par tout, les brigues. Cependant il y a peu de gens, qui ne briguent pour eux, ou pour leurs amis; lors qu'il ſe préſente quelque ouverture, pour leur avancement. On convient de même de l'utilité & de l'excellence d'un grand nombre de Loix; qu'on viole néanmoins tous les jours, lors qu'on tire de cette violation un avantage préſent. On peut encore apporter un exemple plus ſenſible de cette contradiction, entre les lumiéres de l'eſprit & la conduite. Un gouteux, qui s'eſt attiré cette fâcheuſe maladie en bûvant trop de vin, ne doute nullement que l'uſage immoderé du vin ne lui ſoit trés-nuiſible; cependant le plaiſir préſent, qu'il ſent en bûvant, l'emporte, & il ne ſauroit s'empêcher de boire trop. Il en eſt de même de pluſieurs autres paſſions. Ainſi

des gens, dont les desirs se trouvent opposez à l'Evangile, peuvent suivre ces desirs, sans néanmoins douter de la verité de la Religion Chrétienne.

En second lieu, les mœurs de la plûpart des Chrétiens sont opposées à leur créance, non qu'ils ne voient bien cette opposition, & qu'ils ne la condamnent même, lors qu'ils y pensent; mais la maniére de vivre reçuë par tout, & qui est plus conforme à leurs passions, l'emporte sur le jugement qu'ils font d'eux mêmes, en leur conscience. On le peut faire voir, par les exemples, que j'ai rapportez & par mille autres semblables.

Enfin l'on ne peut nullement conclurre de là qu'il faille juger de la Religion, par la disposition où l'on se trouve, & l'accommoder à nôtre maniére de vivre, plûtot que de continuer à croire ce que l'on n'observe pas. Trouveroit-on mieux qu'un Prince changeât les Loix, selon ses passions présentes; que de violer ces Loix, en les laissant subsister? Nullement, parce que s'il n'observe pas les Loix, comme il le devroit, au moins il leur laisse leur autorité, à l'égard de ses Sujets, & des autres Princes qui voudront les suivre, ce qui est nécessaire à la Societé. Si un Prince adultere, pour ne pas pa-

paroître choquer l'autorité des Loix ; abrogeoit celle qui défend l'adultere, quel desordre cela ne causeroit-il point, dans la Societé ? On dit * que *Cambyse*, fils de *Cyrus*, étant amoureux de sa sœur, & souhaitant de l'épouser, demanda aux Juges Royaux, qui étoient les interpretes des Loix chez les Perses, s'il étoit permis à un frére d'épouser sa sœur ? Ils lui répondirent qu'il n'y avoit aucune Loi, qui le permît ; mais qu'il y avoit une autre Loi, qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qui leur plaisoit. Sur cette réponse, Cambyse épousa sa sœur, & les Perses ne firent depuis aucune difficulté de l'imiter. Il auroit sans doute été bien moins criminel, & bien moins nuisible à la Societé ; si Cambyse eût épousé sa sœur, sans rien dire, & sans vouloir couvrir son inceste, par l'autorité des Loix.

* Herodote Liv. III. c. 31.

Si l'on demande donc quelle conduite est la plus blâmable & la plus dangereuse ; celle de ceux qui violent les Loix de l'Evangile, qu'ils croient divines ; ou celle des Incredules qui rejettent la divinité de ces Loix, qu'ils ne veulent pas observer ? il est certain que la derniere est beaucoup plus mauvaise que l'autre ; supposé que les Loix de l'Evangile soient uti-

les au genre humain, comme on n'en peut pas douter, ainſi que nous l'avons fait voir dans le I. Chapitre.

VII. Ainſi quelle que puiſſe être la conduite de ceux qui font profeſſion de la Religion Chrétienne, les Incredules ne ſauroient s'excuſer ſur ce que les autres n'agiſſent pas conſéquemment, puis qu'ils négligent de s'inſtruire de ce qu'il leur importe le plus de ſavoir. La plûpart des Chrétiens ont ſans doute tort, & ils n'en diſconviennent pas; mais les Incredules ſont beaucoup plus blâmables qu'eux. Si ces derniers s'examinent, avec quelque ſoin, ils trouveront peut-être encore en eux mêmes une autre ſource de cette négligence; c'eſt qu'en géneral, ils ne ſe ſoucient guere de connoître la Verité, en matiére de Religion.

Il y a des gens ſi fort occupez du préſent, & ſi contens d'eux mêmes, qu'ils ferment les oreilles & les yeux à toutes ſortes de diſcours & d'exemples, qui leur pourroient faire connoître qu'ils ont ſujet d'être très mal ſatisfaits de leurs opinions, & de leur conduite. Quoi qu'ils paroiſſent quelquefois aimer la Verité, ſi l'on y prend bien garde, on s'appercevra qu'ils n'aiment que leurs paſſions & qu'ils ne cherchent qu'à les ſatisfaire; puis qu'ils

ne

ne prennent de la Verité, que ce qui n'eſt pas incompatible avec elles. Ainſi les Princes, & les Grands-Seigneurs ne peuvent ſouffrir que ceux qui les approchent leur apprennent ingenument ce que l'on dit d'eux, & ce qu'ils en penſent. Si quelcun eſt un peu trop ſincere, il eſt bien-tôt banni de leur préſence. Il en eſt de même de beaucoup de Particuliers, qui ne regardent comme leurs amis, que ceux qui les flattent, & qui peuvent contribuer à les entretenir dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes. Les Princes & les Particuliers éloignent preſque également de leur eſprit toutes les penſées, qui peuvent troubler leur repos, & les empêcher de jouïr tranquillement de ce qu'ils aiment. On ne peut donc pas dire, que l'on ait beaucoup d'amour pour la Verité; puis qu'on ne ſe ſoucie de la connoître, qu'autant qu'elle eſt agreable. Il ſe peut faire que bien des Incredules en uſent de même à l'égard de la Religion, & qu'ils négligent de s'inſtruire de ce qui les en pourroit convaincre; par la repugnance ſecrete qu'ils ont de chercher des veritez, qu'ils ne pourroient connoître, ſans être extrémement inquiets. Ainſi S. Paul raiſonnant devant Felix * *de la juſtice, de la retenue, & du jugement à venir*, cet homme ef-

* Act. XXIV. 25.

*effraié* ſe laſſa bien-tôt de l'écouter, & le renvoia à une autre fois. Si S. Paul l'eût entretenu de quelque autre choſe, peut-être qu'il l'auroit écouté auſſi long-temps qu'il auroit voulu; mais les vertus, dont cet Apôtre commençoit à lui parler, ſe trouverent trop contraires à ſes mœurs dépravées, pour l'écouter plus long-temps.

Il eſt certain que cette diſpoſition eſt entierement oppoſée au bon ſens, & tout le monde blâme également la flatterie & les flatteurs. L'on convient encore généralement qu'il n'y a rien de plus éloigné de la prudence, que de vouloir ignorer ce qui nous eſt deſavantageux; puis qu'on n'y ſauroit apporter de remede, ſi on ne le ſait, & que l'ignorance, où l'on pourroit demeurer là-deſſus, ne change nullement la nature des choſes, & ne ſert ſouvent qu'à rendre pire l'état où l'on eſt. Les Incredules y doivent donc prendre garde, & ne pas craindre de hazarder leur repos, en recherchant de fâcheuſes veritez. Ils doivent ſe tenir ſur leur garde contre cet amour propre mal reglé, qui flatte nos paſſions préſentes, & fuit tout ce qui peut verſer quelque amertume, parmi la douceur, que l'on trouve à s'y abandonner. Pour moi, je ſuis perſuadé que la négligence qu'ils ont à s'inſtruire des fonde-

mens

mens du Chriſtianiſme ne vient en grande partie que de cette dangereuſe diſpoſition; & ils en conviendroient ſans doute, s'ils étoient capables de ſe bien examiner.

Si l'on voioit des Incredules appliquez à la recherche de la Verité, & n'oublier rien pour s'en inſtruire à fonds, ſans quitter néanmoins leur Incredulité; on ſeroit peut-être tenté de croire qu'ils auroient raiſon, puis qu'ils ne jugeroient qu'après un long examen. Mais on n'en voit aucun dans cette diſpoſition, & ils ſe contentent tous d'une connoiſſance fort légere de la Religion, ſans eſſaier d'en pénetrer les preuves; ce qui donne ſujet de ſe confirmer dans la créance de la Verité, & de juger que leur Incredulité vient, comme je l'ai prouvé, de la négligence qu'ils ont euë à s'en inſtruire.

---

## Chapitre Sixiéme.

*Que la Pareſſe peut entretenir bien des gens, dans l'Ignorance, dans les Doutes & dans l'Incredulité.*

I. ON peut réduire à deux ordres ceux qui font profeſſion de croire la verité de la Religion Chrétienne. Les uns l'em-

l'embraſſent plûtôt à cauſe de l'exemple des autres & de l'autorité de ceux qu'ils eſtiment, que pour en avoir examiné les preuves; & l'on peut dire que c'eſt peut-être là le plus grand nombre. Il y a néanmoins beaucoup de gens plus éclairez, qui ne croient que l'Evangile eſt veritable, que parce qu'après en avoir étudié avec ſoin les preuves, ils s'en ſont trouvez pleinement convaincus. On peut auſſi remarquer deux eſpeces d'Incredules. Les uns ont examiné en quelque ſorte les raiſons, ſur lesquelles les Chrétiens appuient leur créance, & ne les ont pas jugées aſſez fortes, pour s'y rendre; parce qu'ils n'ont pas ſû les examiner, comme il falloit, ou pour quelque autre cauſe, que je ne rechercherai pas ici. Les autres ne ſont jamais entrez dans aucune ſorte d'examen, & n'ont pas laiſſé de juger que nos preuves ne ſont pas convaincantes. Ils ont pû être portez à ce jugement témeraire, par divers motifs; où il s'eſt pû mêler pluſieurs paſſions, qui ont toutes contribué à les jetter dans l'Incredulité. Il n'eſt pas néceſſaire que j'entre dans le détail de ces motifs, & de ces paſſions; ce que j'ai dit en géneral & en particulier, dans les Chapitres précedens, peut ſuffire pour obliger les Incredules à rentrer en eux mêmes, &

pour

pour les garentir de l'illuſion de l'amour propre. Il faut néanmoins que j'ajoûte ici quelques remarques ſur une des ſources particulieres de l'Incredulité, dont je n'ai pas encore parlé, & qui n'eſt que trop commune.

C'eſt la Pareſſe, qui fait que bien des gens éloignent de leur eſprit tout ce qui demande de l'attention, & qui ne les frappe pas par les ſens, ou par le moien de leurs paſſions. On trouve des gens, qui auroient aſſez d'eſprit & de jugement, pour bien examiner les preuves du Chriſtianiſme, s'ils vouloient s'y appliquer; mais la longue habitude, qu'ils ont formée de n'examiner aucune de ces idées abſtraites, qui demandent quelque application, les éloigne ſi fort de cet examen; qu'il n'eſt pas poſſible de le leur perſuader, pendant qu'ils demeurent dans cette diſpoſition. II.

Pour la vaincre, ſi cela ſe peut, & pour en guerir ceux qui s'y ſont abandonnez, ou pour empêcher au moins que d'autres n'y tombent; il la faut examiner dans ſa naiſſance, dans ſes progrès & dans ſes ſuites; car ſi l'on fait voir que c'eſt la choſe du monde la plus déraiſonnable en elle même, & la plus dangereuſe dans ſes conſéquences; il faudra néceſſairement avoüer qu'il n'eſt pas d'un

homme de bon ſens de s'y abandonner.

III. Dans l'état, où eſt à préſent la nature humaine, il eſt certain qu'il n'y a rien qui excite plus vivement nôtre attention, que ce qui frappe nos ſens; ou qui réveille quelques unes des nos paſſions. Ce qui ſe préſente à l'eſprit, par l'une ou l'autre de ces voies, le frappe & l'occupe ſi fort; que ſi les ſenſations qu'il reſſent ſont vives & ſes paſſions animées, rien d'autre n'y ſauroit entrer, pendant qu'il en eſt émû. Ainſi l'on n'a naturellement, que de la répugnance pour toute autre choſe; & ſi l'on demeure long-temps, dans cette diſpoſition, ſans rien faire pour la vaincre, il arrive enfin, que quoique l'on ſoit extrémement actif pour les choſes ſenſibles, & pour les objets des paſſions auſquelles on s'eſt livré, on tombe dans une Pareſſe étonnante, à l'égard de tout le reſte, & l'on ne peut entendre parler de lire ou d'examiner quoi que ce ſoit, qui n'y ait point de rapport. Comme la Pareſſe du corps vient de ce que l'on eſt ſi fort poſſedé de la douceur du repos, à laquelle on eſt accoûtumé, qu'on ne peut ſe réſoudre à la perdre, ſans chagrin: cette Pareſſe de l'eſprit, dont je parle, s'en rend ſi fort la maîtreſſe, qu'on ne l'en peut chaſſer, ſans cauſer de la douleur à ceux qui en ſont poſſedez. Si

Si nous étions assurez qu'il n'y a rien qui mérite nôtre attention, que ce qui frappe nos sens, ou qui a du rapport avec nos passions; il faudroit s'abandonner à cette agreable Paresse, & vivre à l'égard des objets spirituels; dans le même calme, dans lequel nous vivons à l'égard de tout ce que nous croions ne nous pouvoir faire ni bien, ni mal. Ce seroit une folie, que de quitter un état plein de douceur, pour s'inquieter à examiner ce qui ne seroit propre qu'à nous donner de la peine, sans en tirer aucun avantage. Mais aussi si la négligence, que nous aurions pour des choses, qui ne sont nullement sensibles, nous causoit infiniment plus de mal, que la douceur que nous éprouvons dans la Paresse, où nous vivons à leur égard, ne nous cause de plaisir; il faudroit avouër que ce seroit une fureur, que de continuer à vivre dans cette nonchalance. Or on ne sauroit s'assurer qu'il n'y a rien à craindre, si l'on néglige les choses spirituelles, telles que sont celles dont la Religion Chrétienne nous parle; sans examiner les raïsons, sur lesquelles cette Religion est fondée; & par conséquent, il faut nécessairement vaincre la Paresse, qui empêche de le faire; ou préferer le calme d'un insensé, fondé uniquement sur

sa

ſa ſtupidité, à la veritable connoiſſance de l'état où l'on eſt, & de ce que l'on a à craindre, ou à eſperer.

Néanmoins ceux qui ſe ſont une fois abandonnez à cette Pareſſe, qui empêche qu'on n'entre dans aucun examen des principes de la Religion, ont toutes les peines du monde à en revenir; & les uns, dont il ne s'agit pas ici, aiment mieux embraſſer tout ce qu'on leur en dit, que de l'examiner; les autres au contraire n'en veulent rien croire, parce qu'ils ne veulent entrer dans l'examen de quoi que ce ſoit de ſemblable. C'eſt de ces derniers, dont nous avons entrepris de parler, & de qui l'on peut dire, que quelque eſprit qu'ils aient fait paroître, avant que de ſe jetter dans la nonchalance où ils vivent, il eſt difficile qu'ils en reviennent. * *Subit quippe etiam ipſius inertiæ dulcedo, & inviſa primò deſidia poſtremò amatur.* „ La douceur „ de la pareſſe ſe coule inſenſiblement dans „ l'eſprit, & l'on aime enfin l'oiſiveté, que „ l'on avoit d'abord haïe.

* *Tacite, in Agricola Cap. III.*

C'eſt agir viſiblement contre le bon ſens, que de condamner ce qu'on n'a jamais bien examiné, parce qu'on n'a pas eu la force de s'en donner la peine; & c'eſt violer les regles de la prudence la plus commune, que de vivre obſtinément dans cet

cet état, lors qu'il s'agit d'une choſe d'auſſi grande importance que l'eſt la Religion. Si l'on en uſoit de même à l'égard de quelque autre choſe, c'eſt à dire, ſi l'on prenoit parti, ſans s'être donné la peine de l'examiner, à qui pourroit-on faire approuver une ſemblable conduite? A perſonne aſſurément, à moins qu'on n'eût à faire à des gens deſtituez du ſens commun; puis qu'on ne peut pas nier que c'eſt s'expoſer viſiblement à ſe tromper, & à toutes les conſéquences de l'erreur, dans laquelle on ſera tombé.

Suppoſons, pour un moment, avec les Incredules, que la Religion Chrétienne n'eſt pas veritable, quoi qu'ils ne le puiſſent pas ſavoir, ſans l'avoir examinée; quel danger peut-il y avoir d'écouter les raiſons des Chrétiens? Nul, puis que ſi ce qu'ils diſent n'eſt pas convaincant, rien n'empêchera qu'on ne le rejette. Toute la perte que l'on y fera, ſera celle d'un peu de repos, dont on n'aura pas joüi pendant quelque temps. Or on ne peut pas dire, ce me ſemble, qu'un peu de temps de nonchalance ſoit d'un ſi grand prix, que rien ne doive être capable de nous en tirer. Y a-t-il quelcun au monde, qui puiſſe vivre dans cette éternelle indifference, pour tout ce qui demande de l'appli-

plication ? Et ſi l'on ſort pour d'autres choſes de cette Pareſſe, quelle raiſon peut-on avoir de n'en point ſortir, pour ſavoir où l'on en eſt, à l'égard de la Religion ? Si après s'être donné un peu de peine, inutile, ſi vous voulez, on n'étoit plus en état de goûter le repos, dont on jouïſſoit auparavant ; on pourroit peut-être défendre cette conduite, à quelque égard ; mais au contraire, après s'être un peu fatigué, le repos n'eſt que plus doux. Ainſi les Pareſſeux devroient, au moins par ce principe, ſe donner la peine d'examiner la Religion.

Si au contraire elle étoit veritable, comme nous le ſoûtenons, on ne pourroit guere concevoir d'état plus déplorable, dans cette vie que celui des Pareſſeux, que nous avons décrit. Car que peut-on imaginer de plus triſte, que de ſe précipiter, dans un malheur éternel, pour ne vouloir pas ſe donner la peine de s'inſtruire du moien de l'éviter ? On ne traiteroit plus de Pareſſeux un homme, qui ne voudroit pas ſe lever de nuit, quoi que le feu prît à ſa maiſon, de peur de troubler ſon repos ; on le traiteroit d'inſenſé, ou de furieux.

On voit par là très-clairement combien eſt déraiſonnable la Pareſſe Spirituelle,

le, qui détourne d'examiner la Religion. On en voit les dangereuſes ſuites, ou au moins les malheurs qui en peuvent naître; car les Pareſſeux ne ſauroient s'aſſurer du contraire. Néanmoins il y a eu autrefois des gens de ce caractere, & il y en a encore aujourdhui, dans le milieu de la Chrétienté.

Tels étoient * ces Juifs de Theſſalonique, dont très-peu ſe rendirent à la prédication de S. Paul, faute de vouloir examiner ce qu'il diſoit; & dont la plûpart, ardens en toute autre choſe, exciterent du trouble dans la ville, contre ceux qui avoient embraſſé la Religion Chrétienne, comme S. Luc nous l'apprend. C'eſt ce qui paroit par l'oppoſition, que l'on remarque dans la ſuite de la même hiſtoire, des Juifs de Berée, autre ville de Macedoine, à ceux de Theſſalonique. *Ceux-ci*, dit l'hiſtorien, *étoient plus génereux* (c'eſt à dire, avoient plus de fermeté & de vivacité d'eſprit) *que ceux de Theſſalonique. Ils reçurent la parole avec toute ſorte de promtitude, examinant tous les jours les Ecritures, pour voir s'il étoit ainſi. Auſſi pluſieurs d'entre eux crurent.* Si ceux de Theſſalonique avoient eu aſſez d'amour pour la Verité, pour en faire autant; il ne s'en ſeroit pas moins rendu aux raiſons de celui, qui leur

* Act. XVII, 4.

an-

annonçoit l'Evangile. Mais la Pareſſe, qui les retenoit dans le Judaïſme, jointe à leurs autres paſſions, empêcha qu'ils n'examinaſſent la doctrine de St. Paul, & par conſéquent qu'ils n'en reconnuſſent la verité.

Les Juifs d'aujourdhui, qui vivent parmi les Chrétiens, & peut-être une partie des Mahometans, peuvent négliger l'examen du Chriſtianiſme, par divers principes, tels que ſont ceux que j'ai rapportez dans les Chapitres précedents; mais je ne ſaurois m'empêcher de croire qu'il n'y entre beaucoup de cette Pareſſe, que j'ai décrite dans celui-ci. Ils n'ont que du dégoût pour tout ce qui s'appelle méditation, & examen; dont on peut voir une preuve convaincante, en ce qu'ils ne daignent pas même examiner pourquoi ils ajoûtent foi au Judaïſme, ou au Mahometiſme. Tout occupez des objets ſenſibles, qui ſe préſentent à eux, & des ſoins de la vie, ils ne peuvent ſans répugnance penſer ſerieuſement & avec attention à quoi que ce ſoit d'autre. On les peut comparer à des gens qui ſeroient dans la derniere laſſitude, pour avoir fait beaucoup de chemin à pied, & à qui l'on propoſeroit d'aller encore faire une longue promenade à pied, pour ſe divertir. A peine écou-

te-

teroient-ils une ſemblable propoſition, & s'abandonnant à la douceur du repos, ils ne penſeroient qu'à en jouïr tranquillement. Ainſi des gens agitez des affaires de la vie, & fatiguez des ſoins perpetuels qu'elles leur donnent, n'ont que de la Pareſſe pour tout le reſte.

Aujourdhui que le Chriſtianiſme eſt V. diviſé en pluſieurs ſectes, dont quelques unes ſont néceſſairement dans l'erreur; ne peut-on pas mettre dans le nombre des Pareſſeux, ceux qui remplis de toute autre choſe, que de l'amour de la Verité, n'ont jamais examiné avec ſoin laquelle de ces ſectes eſt la plus conforme aux ſentimens des Apôtres? J'avouë que pluſieurs autres motifs les peuvent porter à demeurer, ſans ſavoir pourquoi, dans le parti dans lequel ils ſont nez, & à condamner tous les autres ſans examen; mais, ſi l'on y prend bien garde, on verra qu'un des principes, par lesquels ils ſe conduiſent de la ſorte, eſt un certain dégoût pareſſeux pour la peine qu'il y a à rechercher la Verité, dans cette ſorte de choſes.

On peut encore aller plus loin, puis qu'il y a des gens, qui condamnent & la Religion, dans laquelle ils ſont nez, ſans l'avoir jamais bien étudiée, & toutes les autres, qu'ils connoiſſent encore moins;

parce que ſe perſuadant qu'ils y ont remarqué quelque choſe de faux, ils jugent qu'il en eſt de même de tout le reſte, ſans pouvoir néanmoins ſe réſoudre à rechercher ſerieuſement la Verité, pour laquelle ils n'ont que du dégoût. Après avoir reconnu, comme ils le croient, que les plus habiles gens qu'ils connoiſſent, débitent un dogme faux pour une verité Evangelique, ils jugent de la Religion de leur païs & de toutes les autres par cet échantillon; & la Pareſſe, dont ils ſont comme enchantez, fait qu'ils trouvent plus commode de condamner tout, ſans ſe donner la peine d'aller plus loin, que de s'embarquer dans une recherche ſerieuſe des veritables principes du Chriſtianiſme.

VI. J'ai deja fait voir le danger qu'il y a à s'abandonner à cette Pareſſe, & combien elle eſt déraiſonnable. Il n'y a perſonne, qui puiſſe en diſconvenir; mais quand il s'agit de ſe défaire actuellement de cette paſſion, on s'en trouve ſi prévenu, qu'il faut faire de grands efforts pour s'en guerir, & pour former une habitude oppoſée. Outre ce que j'ai dit, on doit faire réflexion ſur le plaiſir qu'il y a à être dans une diſpoſition contraire, qui eſt non ſeulement infiniment plus douce, mais en-

encore beaucoup plus raiſonnable ; & peut-être que l'amour de la Verité ſuccedera à celui d'un honteux repos, bien plus digne des bêtes que des hommes.

Repréſentons-nous un Pareſſeux, tels que ſont ceux dont nous venons de parler ; & comparons l'état où il eſt avec celui d'un homme dont l'eſprit accoûtumé à l'examen ne trouve du calme, que dans la connoiſſance aſſurée de la Verité. Le premier s'étant apperçu de quelque fauſſeté, qu'on lui faiſoit paſſer pour une doctrine veritable (car rien n'empêche que nous n'accordions cela à pluſieurs de ces Pareſſeux incredules) rejette & cette doctrine, & tout ce qu'on dit être vrai, concernant la Religion ; ſans penſer qu'il pourroit y avoir d'importantes veritez mêlées parmi des menſonges, dans la Théologie de ſon païs ; ou qu'il ſe trouve peut-être ailleurs des gens, qui ſont exempts des erreurs, que l'on a voulu lui enſeigner ; ou enfin que peut-être on a mal entendu la doctrine des premiers fondateurs de la Religion Chrétienne. Avant que d'avoir examiné ces trois choſes, le bon ſens demanderoit au moins, que l'on demeurât en ſuſpens. Mais il faudroit pour cela avoir plus de retenue, que n'en ont les Incredules ; qui regardant cet exa-

men comme impoſſible, aiment mieux prendre le parti de nier tout. Ils en uſent de même que feroit un homme, qui auroit découvert par hazard, une fauſſeté dans un Hiſtorien, & qui, ſans en lire davantage, concluroit que tout ce qu'il dit eſt un pur Roman, & qu'il n'y a point même d'Hiſtoire veritable.

Néanmoins après un jugement auſſi témeraire, que celui-là, les Incredules ſemblent vivre dans une Tranquillité auſſi grande, que le pourroit être celle d'un homme qui ſauroit par des démonſtrations mathematiques que tout ce qu'on dit de la Religion eſt faux. Ils paroiſſent avoir une ſi grande indifference pour la Verité à cet égard; qu'il ſemble qu'il ne leur importe point de la connoître. Ils ſont prêts, dans cette diſpoſition, à faire tout ce qui peut leur faire goûter les plaiſirs de la vie, ſans vouloir plus ouïr parler d'examen; & ils le font, autant qu'ils jugent que cela leur eſt poſſible ſans ſe nuire. On voit bien que cela ouvre la porte à une infinité de crimes ſecrets, & conduit à faire en public tout ce qu'on y peut faire impunément. Je ne dirai pas que cette ſorte de gens ſont de mauvais amis, de mauvais ſujets, ou de mauvais citoiens, parce qu'ils ſacrifient tout à leurs plai-

plaiſirs ; je remarquerai ſeulement que n'étant nullement aſſurez qu'il n'y a pas une Religion, & un Dieu qui veut que l'on embraſſe cette Religion, ils ne peuvent joüir d'aucun calme, qui ne ſoit un effet de la plus inſigne folie que l'on puiſſe imaginer. Ils ſont à toute heure, ſelon leur propre jugement, en état de perdre pour jamais tout ce qu'ils aiment, & qui leur a ſouvent donné une peine infinie à aquerir, ou à conſerver. Cette perte peut arriver par mille accidens imprévus, & elle arrive enfin inévitablement par la mort, au delà de laquelle ils n'attendent plus rien. Cependant ils vivent dans la ſécurité. Ils ſe conduiſent infiniment plus mal que ne feroit un homme, à qui l'on diroit très-ſerieuſement qu'il eſt condamné à la mort, mais qu'il y a des moiens de l'éviter, s'il veut s'en informer ; & qui néanmoins ne penſeroit qu'à ſe divertir, ſans daigner faire attention à ce qu'on lui diroit, au hazard de perdre la vie, en cas que ceux qui l'avertiſſent, & qu'il ne voudroit pas écouter, diſſent vrai. Si ce que la Religion Chrétienne nous dit, eſt veritable ; il y a des peines infiniment plus grandes à craindre, pour ceux qui la rejettent ; & néanmoins les Incredules, qui ne ſavent pas, ſi cela n'eſt point vrai,

s'endorment tranquillement ſur la foi de leur Incredulité, & de leur Pareſſe, ſans s'en informer davantage. En verité ceux qui ſont dans cette diſpoſition, & qui s'imaginent d'être élevez au-deſſus du Vulgaire, ne le ſont guere à cet égard au-deſſus des Bêtes, qui ne s'occupent que du préſent.

Au contraire, ſuppoſons un homme, qui ait bien étudié les principes du veritable Chriſtianiſme; ſatisfait en lui même des veritez qu'il a découvertes, il en obſerve en cette vie tranquillement les devoirs, & il en attend la recompenſe après la mort, avec une ſatisfaction d'eſprit, que rien ne ſauroit égaler. La raiſon la plus épurée, & les loix de la Societé, dans laquelle les hommes vivent néceſſairement les uns avec les autres, ne demandent rien de lui, qu'il ne faſſe ſans balancer; & quoi qu'il lui arrive, il regarde la mort comme un paſſage à une vie beaucoup meilleure, que celle-ci. Je dirai encore plus; c'eſt que quand cet homme ſe tromperoit, ſa condition ſeroit infiniment plus ſouhaitable, que celle de ceux qui refuſant d'examiner la Religion, la rejettent néanmoins, au hazard de ſe perdre pour jamais, & doivent être, à moins que de ſe laiſſer enyvrer par l'Incredulité

&

& par la Pareſſe, dans la crainte perpetuelle de perdre pour toûjours tout ce qu'ils aiment.

Il eſt donc infiniment plus raiſonnable, & plus ſûr, & pour cette vie & pour l'autre, s'il y en a une, de rechercher la Verité, & d'examiner les preuves de la Religion; que de vivre & de mourir dans la plus extravagante Pareſſe, que l'on puiſſe imaginer. C'eſt tout ce que je demande que l'on m'accorde ici, & que l'on ne peut me nier, ſans agir contre les lumiéres les plus claires du ſens commun. Ceux qui refuſent de croire la verité de la Religion Chrétienne doivent s'examiner eux mêmes avec ſoin, pour voir ſi ce n'eſt point, au moins en partie, par la Pareſſe, que j'ai décrite, qu'ils demeurent dans l'Incredulité. Cet examen eſt de la derniere importance, il n'y a rien à perdre à le faire, & l'on riſque tout en le négligeant.

# CONCLUSION

## *De la Premiére Partie.*

J'AI décrit, dans les Chapitres précedens, les diſpoſitions, & les motifs, contraires à la Raiſon, qui peuvent porter les Incredules à rejetter la Religion Chrétienne. Quoi que j'aie conſideré ces diſpoſitions differentes les unes après les autres, & que je les aie diſtinguées, par des caracteres particuliers; je ne croi pas néanmoins qu'elles ſe trouvent ſéparément, dans les Incredules, ou qu'il y ait des Incredules à qui l'on ne puiſſe reprocher qu'un de ces défauts. Il n'y en a point ſans doute, qui ne ſoient coupables de pluſieurs en même temps; mais il y en a auſſi, qui ſont plus coupables de l'un que de l'autre. Les mauvaiſes mœurs de l'un l'engagent dans l'Incredulité; dans un autre c'eſt principalement l'Orgueuil, qui s'oppoſe aux lumiéres de la Verité. On en voit qui ſont aveuglez par leurs préjugez, qu'ils prennent pour des veritez indubitables. Il y en a qui raiſonnent mal, ou qui négligent de s'inſtruire de ce qu'ils doivent ſavoir, ou que la Pareſſe empêche d'entrer dans une diſcuſſion,

cuſſion, qui leur paroit trop longue & trop peinible. Peut-être qu'il y a encore des gens, en qui tous ces défauts ſe trouvent, en quelque degré, ou à quelque égard; quoi que l'un d'entre eux ſoit leur paſſion dominante. Il y a auſſi une varieté infinie entre les eſprits, à l'égard de leurs qualitez bonnes, ou mauvaiſes, & de leurs differens aſſemblages.

Si l'on trouvoit des Incredules, qui puſſent dire qu'ils n'ont renoncé aux veritez de l'Evangile, que pour ſuivre des principes plus conformes à la droite Raiſon & pour vivre d'une maniére plus reglée & plus utile à la Societé; ſi l'on en voioit qui fuſſent exempts des défauts, que j'ai décrits; on auroit ſujet de dire que l'énumeration, que j'ai faite des motifs interieurs de l'Incredulité, n'eſt pas ſuffiſante. Mais je poſe en fait qu'il n'y en a point, en qui l'on n'en puiſſe remarquer pluſieurs; & j'en prends à témoin la conſcience des Incredules. C'eſt à eux à ſe faire juſtice là-deſſus; ceux qui les avertiſſent, comme je le fais, ne gagnent rien à cela, que la ſatisfaction de s'être aquitez de leur devoir; & les Incredules ne peuvent rien perdre à rechercher s'ils ne ſont point dans un des

cas que j'ai marquez. S'ils ſont obligez d'avouër qu'ils ont tort, quelle riſque y a-t-il pour eux à ſe corriger? & s'ils jugent, après un ſerieux examen, que c'eſt moi qui me trompe, ils auront ſujet d'être plus ſatisfaits d'eux mêmes. Le temps, qu'ils auront emploié à cette recherche, ne ſauroit être compté pour perdu; puis qu'il s'agit de la choſe du monde de la plus grande conſéquence, & que la découverte de la Verité ne peut que produire de la joie, de la ſatisfaction, & de la tranquillité; ou que les augmenter, ſi l'on en jouïſſoit déja.

SE-

# SECONDE PARTIE.

## Des motifs d'Incredulité, qui naiſſent des ſujets que l'on donne aux Incredules de douter de la Religion Chrétienne, ou de la rejetter entierement.

---

### Chapitre Premier.

*Que l'on ne doit pas douter de la verité de la Religion Chrétienne, parce qu'il y a des gens qui la reçoivent bien plus par Credulité que par Raiſon.*

QUoi qu'il n'y ait point d'Incredules, qui, comme je l'ai dit, ne ſoient dans une diſpoſition blâmable, qui les porte à rejetter la Religion Chrétienne; il faut avouër qu'il y a pluſieurs choſes, dont on ne peut les accuſer, qui les confirment dans la diſpoſition où ils ſont. I.

Il

Il eſt vrai qu'ils ont tort d'abandonner la Verité, pour quelque ſujet que ce ſoit; mais ceux qui leur fourniſſent ces occaſions ne ſont guere moins blâmables. J'ai entrepris de montrer l'un & l'autre, dans cette Seconde Partie, où en accordant aux Incredules que pluſieurs de ceux qui font profeſſion de croire la Religion Chrétienne ont tort, en bien des choſes; je ferai voir qu'il ne s'enſuit nullement de là, qu'elle n'eſt pas veritable; & que l'on ne doit pas attribuer à ſes fondateurs les défauts, que l'on voit aujourdhui, parmi quelques uns de ceux, qui ſe nomment leurs Diſciples. Les occaſions que ces derniers donnent aux Incredules d'avoir de mauvais ſentimens de la Religion, viennent ou des perſonnes, ou des choſes mêmes. J'examinerai d'abord celles que les perſonnes leur donnent, & en ſuite celles qui naiſſent des choſes.

II. L'un des ſcandales les plus généraux, & les plus communs, qui ſont cauſe de l'opiniâtreté des Incredules; c'eſt que l'on voit une infinité de gens, qui ſont Chrétiens, non par lumiére & par raiſon, mais par naiſſance & par crédulité. S'ils étoient nez en Aſie, ils ſeroient, ſans changer de diſpoſition, Idolatres ou Mahometans; & embraſſeroient auſſi fortement les réveries des

des Bramines, ou les erreurs de Mahomet, qu'ils croient en Europe la Religion Chrétienne veritable. Ils ne reçoivent pas, avec moins de reſpect, des fables manifeſtement ridicules, que les hiſtoires les plus aſſurées; & ils ne croient pas moins les dogmes les plus pernicieux & les plus oppoſez au bien du genre humain, que les plus ſaints & les plus avantageux préceptes de l'Evangile. Ce n'eſt point la nature des objets, que les Miniſtres de la Religion préſentent à leur eſprit, qui les détermine à les croire veritables, & à les regarder avec reſpect; c'eſt l'autorité de ceux qui leur parlent, bien ou mal fondée, & une certaine Credulité, que l'on entretient avec ſoin dans leur eſprit, comme nous le dirons, dans la ſuite, à cauſe de l'avantage que l'on en tire.

Trompez par une légere reſſemblance, ils appellent leur *Credulité* du nom de *Foi*, & ſoûtiennent que ceux qui ne croient pas comme eux tout ce qu'ils entendent dire en manquent, & par conſéquent ne ſont pas dans la diſpoſition que l'Evangile demande des hommes; puis qu'il ne promet le ſalut, qu'à ceux qui auront *la Foi*. Si quelcun raiſonne ſur la Religion, & dit que l'on ne peut ni la prouver, ni la connoître ſans raiſonnement;

ces

ces gens, qui n'en ſavent ni les preuves, ni les dogmes, que très-confuſément, ne manquent pas de le ſoupçonner de n'avoir point de Religion; ſur tout s'il s'éloigne de quelques uns de leurs ſentimens, dont il peut avoir reconnu la fauſſeté, par ſon application & par ſon étude. Ces gens ſi perſuadez, ſi on les en croit, de la Verité de la Religion Chrétienne, ne peuvent ſouvent croire qu'un homme, qui ſait raiſonner, l'embraſſe de bonne foi, & témoignent d'être alarmez du moindre examen.

III. Cependant les Incredules, qui entendent ces diſcours, & qui voient cette conduite, viſiblement oppoſée au ſens commun, ſe moquent de cette prétenduë Foi, & en tirent cette fâcheuſe conſéquence; c'eſt que la doctrine, qui ſuppoſe qu'on la doit recevoir, avec une ſemblable Credulité, eſt fauſſe; ou, pour le moins, qu'elle doit être extrémement ſuſpecte.

Ainſi autrefois les Paiens entendant dire aux Chrétiens *qu'il ne falloit que croire pour être ſauvé*, & ne comprenant pas ce que cela vouloit dire, * ſe moquoient de la même maniére de la Religion Chrétienne, comme s'il n'y eût eu que des gens credules & incapables de raiſonner; qui la puſſent recevoir. En effet, ſi elle avoit eu

* Voiez Origene contre Celſus Liv. I. & VI.

eu pour principe ce dogme, *qu'il la faut embraſſer, ſans ſavoir pourquoi, & que ceux qui la recevront de la ſorte ſeront ſauvez;* on auroit eu ſujet de ſoupçonner d'impoſture ceux qui la prêchoient, & de condamner comme trop credules ceux qui la recevoient, ſans en pouvoir rendre de raiſon. Parler de la ſorte ſeroit confondre la Religion, avec toutes ſortes d'impoſtures, qui ne ſont établies que ſur la Credulité des peuples; & ce ſeroit ouvrir la porte aux plus grands menſonges, que l'on annonceroit, en diſant qu'il les faut croire; car il n'y auroit point de raiſon de croire ſans examen l'un, plûtôt que l'autre. Comment les Chrétiens pourroient-ils, ſi cela étoit, ſe vanter d'être aſſurez de la verité de leur Religion & de la fauſſeté des autres; puiſque la créance de toutes ſeroit bâtie ſur la même Credulité?

Mais il eſt faux que la Religion Chré- IV.
tienne exige qu'on la reçoive ſans examen, & qu'elle ſoit fondée ſur une foi aveugle. Il eſt encore faux que ceux, qui l'embraſſent de la ſorte, puiſſent paſſer pour des Chrétiens, dont la Foi mérite des loüanges.

Pour s'aſſurer de la premiére de ces deux choſes, il n'y a qu'à conſiderer la conduite & les diſcours de Jeſus-Chriſt. S'il étoit ve-

venu au monde, ſans aucun caractere qui pût le faire diſtinguer des impoſteurs, qui ont ſouvent trompé les peuples credules; & s'il eût fallu le croire ſimplement ſur ſa parole, ou s'il eût exigé quelque choſe de ſemblable; les Juifs n'auroient pas eu tort de le rejetter. Quand même il auroit été effectivement envoié de Dieu, s'il n'en eût donné aucune preuve convaincante, on n'auroit pû blâmer perſonne de ceux qui ne voulurent pas croire en lui; car enfin les plus perſuadez de la verité de la Religion des anciens Juifs, & les plus diſpoſez à embraſſer la doctrine des Prophetes, que Dieu leur auroit voulu envoier, n'auroient pû reconnoître pour Prophete, ſans ſe hazarder à être trompez, un homme, qui n'en auroit donné aucune marque claire.

Auſſi Jeſus-Chriſt vint-il avec le pouvoir de faire des miracles, & il en fit un ſi grand nombre, ſi l'on en croit le témoignage des Evangeliſtes; qu'il ſurpaſſa infiniment tous les Prophetes, qui avoient été avant lui. Or c'eſt là la marque à laquelle Moïſe * avoit dit, qu'on pourroit reconnoître les Prophetes; & c'eſt ſur quoi Jeſus-Chriſt ſe fondoit, lors qu'il exigeoit, qu'on crût en lui. Il ne demanda jamais, qu'on l'en crût ſimplement ſur ſa parole; com-

* Deut. XVIII, 22.

comme on le peut voir, par plusieurs endroits des Evangiles.

*Si je rens* * *témoignage de moi même*, dit-il, *mon témoignage n'est pas veritable ;* c'est-à-dire, on ne peut pas le regarder comme veritable, si l'on n'a d'autre preuve de sa verité, que ce que j'en dis. Ensuite après avoir dit que Jean Baptiste lui avoit rendu témoignage, il ajoûte : *j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres, que mon Pere m'a donné le pouvoir de faire, les œuvres que je fais rendent témoignage pour moi, que c'est le Pere qui m'a envoié.* Il dit encore * ailleurs à ceux qui le prioient de leur dire, s'il étoit le Christ: *les œuvres que je fais, au nom de mon Pere, rendent témoignage de moi ;* & un peu plus bas: *Si je ne fais les œuvres de mon Pere, ne me croiez pas ; mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire,* * *croiez à mes œuvres.* Que peut-on dire de plus fort, que ce qu'il dit dans le même Evangeliste? † *Si je n'avois point fait parmi eux des œuvres, que nul autre n'a faites, ils n'auroient point de peché ; mais maintenant ils les ont vuës.* Il paroit clairement par là, que l'Auteur de la Religion Chrétienne n'a jamais exigé, qu'on l'en crût simplement sur sa parole.

* Jean Ch. v, 31.

* Ch. x, 25.

* Voiez encore Ch. xiv, 11.

† Ch. xv, 24.

Ses Apôtres en ont usé de même, ils

ne ſe ſont pas contentez d'aſſûrer qu'ils avoient vû les miracles de leur Maître, ou qu'il les avoit appellez du ciel, après y être monté; ils ont joint à leur témoignage tous les caracteres de Verité, que l'on pouvoit ſouhaiter. Leur doctrine en elle même ne fourniſſoit pas le moindre ſoupçon d'impoſture; ils n'avoient aucun avantage temporel à attendre, en la publiant; ils éprouvoient au contraire par tout une réſiſtence très-opiniâtre, de la plûpart des Juifs & des Paiens; * ils étoient mal-traitez à tous momens, & dans des dangers perpetuels, pour cela; enfin pluſieurs d'entre eux ſont morts, en témoignant toûjours la même choſe. Pour comble de certitude, ils ont fait des miracles ſemblables à ceux que Jeſus-Chriſt avoit faits, comme il le leur avoit promis, avant que de les quitter. Les Incredules me diront peut-être, que je ſuppoſe comme veritable ce qui eſt en queſtion; mais mon deſſein n'eſt pas encore de tirer de ces faits aucune conſéquence, pour prouver la verité de la Religion Chrétienne; je prétends ſeulement en conclurre ici, que les Apôtres ne prêchoient nullement une foi aveugle, comme font quelques Chrétiens d'aujourdhui. L'un d'entre eux exhorte * ceux à qui il écrit

* 1 Cor. xv, 30. & ſuiv.

* 1 Jean. IV, 1.

écrit *de ne croire pas à tout eſprit, mais d'éprouver ſi les eſprits ſont de Dieu, parce que pluſieurs faux Prophetes s'étoient élevez dans le monde.* Un autre leur * conſeille, *d'éprouver tout, & de retenir ce qui eſt bon.* * 1 Theſſ. v, 21.

On ne peut donc pas dire que ceux, qui vantent la foi aveugle, agiſſent dans l'eſprit du Chriſtianiſme; ni attribuer à Jeſus-Chriſt, ou à ſes Apôtres la ridicule prétenſion de ceux qui veulent qu'on les en croie ſur leur parole. On me demandera peut-être ici ce que c'eſt donc que cette *Foi*, qui eſt ſi fort vantée, dans les Ecrits des Diſciples de Jeſus-Chriſt; car il ne ſemble pas d'abord que ce ſoit ſi grande choſe, que de croire ſur de bonnes preuves, & après un rigoureux examen? Ce n'eſt pas ici le lieu de traiter cette matiére à fonds, & je n'en toucherai que ce qui eſt abſolument néceſſaire, pour éclaircir cette difficulté. La Foi, comme on l'a vû, n'étant nullement une créance aveugle, conſiſte premiérement à ſe rendre à de bonnes preuves, c'eſt-à-dire, auſſi fortes que la nature des choſes, dont il s'agit, le peut permettre. Par exemple, un homme aſſure qu'il eſt envoié de Dieu, il m'annonce une certaine doctrine, qu'il confirme par des miracles. J'examine d'abord cette doctrine en elle

même, ſans avoir égard à aucuns préjugez, & ſans conſiderer ſi elle eſt conforme à ma diſpoſition préſente, ou non; & ſi je trouve qu'elle ne renferme rien de faux, je juge qu'elle peut venir de Dieu. Enſuite je viens aux miracles, & ſi j'en vois faire, ou ſi j'en trouve la verité atteſtée par des gens dignes de foi, je ne doute pas que Dieu n'ait effectivement envoié cet homme.

Ceux qui ſont capables de faire cet examen, comme il faut, ſont dignes d'une très-grande loüange; car premiérement il faut qu'ils ſe défaſſent de leurs préjugez, & qu'ils conſiderent ce qu'on leur propoſe, non par rapport à eux mêmes, mais par rapport aux loix éternelles du Vrai & du Faux. Secondement, il faut aimer beaucoup la Verité, pour ſoûtenir un examen, dont les ſuites peuvent être très-oppoſées à nos interêts temporels, comme je l'ai fait voir au commencement de cet Ouvrage. Il y a des temps & des lieux, où l'on ne peut témoigner que l'on eſt perſuadé de la verité de l'Evangile, ſans s'expoſer à de très-cruelles perſecutions; & l'on peut dire que preſque par tout, on ne peut obſerver les préceptes de Jeſus-Chriſt, avec quelque exactitude, ſans s'attirer la haine, ou le mépris de ceux qui ne les obſervent pas,

pas, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre. Ainſi il faut beaucoup plus de courage & de fermeté, qu'on ne s'imagine communément, pour être bon Chrétien; de ſorte qu'on ne peut pas douter que la Foi, telle que l'Evangile la demande, ne ſoit une très-grande vertu.

Elle eſt encore digne de beaucoup de loüange, ſi l'on conſidere qu'elle ne peut ſe trouver que dans des cœurs bien diſpoſez. Elle ne nous engage pas ſeulement à croire que celui qui nous parle, au nom de Dieu, & qui en donne de bonnes preuves en a été veritablement envoié; mais encore à attendre de Dieu de très-grandes choſes à l'avenir, fondez ſur les preuves qu'il nous donne de ſa puiſſance. Ceux qui voioient les perſonnes que Jeſus-Chriſt avoit reſſuſcitées, qui le virent lui même après ſa réſurrection, & qui ne pouvoient pas douter de la verité de ces miracles, ſe trouvoient engagez par là à croire ce qu'il leur avoit enſeigné de la Réſurrection univerſelle de tous les hommes. Il ſemble que ſi l'on eſt raiſonnable, on ne peut pas regarder le dernier comme impoſſible, ſi l'on reçoit le premier comme veritable; car il n'eſt pas plus difficile de reſſuſciter cent morts, que d'en reſſuſciter un; & l'on ne peut pas

dire ſans folie, que Dieu a épuiſé ſa puiſſance dans les effets que l'on en a vûs. Cependant les hommes, accoûtumez à ne croire que ce que leur experience leur a appris, ont toutes les peines du monde à ſe perſuader de ce qui eſt ſans quelque exemple ſemblable. Il faut avoir de la pénetration & de bon ſens, pour tirer une conſéquence comme celle que je viens de dire. Il faut avoir encore de l'équité, pour attendre à l'avenir de ſi grandes choſes, ſur les marques que Dieu a données de ſa puiſſance. Un eſprit injuſte, & opiniâtre, ne veut croire que ce qu'il voit, & n'a aucun égard qu'au préſent.

VI. On ne peut donc pas nier que la Foi éclairée, telle que je viens de la décrire, ne ſoit une diſpoſition d'eſprit très-loüable & très-conforme aux plus pures lumieres de la Raiſon. Mais je prévois que l'on me pourra dire que j'ai décrit la Foi de ceux qui avoient vû les miracles de Jeſus Chriſt & de ſes Apôtres, & nullement celle d'aujourdhui. Je répons à cela que ce que j'ai dit, de la perſuaſion de ceux qui avoient vû ces miracles, peut facilement s'appliquer à ceux qui examinent aujourdhui les preuves, que nous avons que ces miracles ſont veritablement arrivez. Pour ſe rendre à ces preuves, il faut être

être dans une diſpoſition toute ſemblable à celle, où devoient être ceux qui embraſſoient le Chriſtianiſme, à la vuë des miracles de ſes premiers fondateurs. On peut même dire à quelque égard que ceux qui ſont en état de goûter ces preuves, & d'en tirer les conſéquences qui en naiſſent, doivent être mieux diſpoſez que les témoins oculaires des actions de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres ; parce que les choſes que l'on voit frappent les perſonnes les plus groſſiéres ; au lieu que les preuves abſtraites demandent plus de pénetration & d'amour de la Verité, que la plûpart du monde n'en a. C'eſt ce qui fait que Jeſus-Chriſt, en parlant à S. Thomas, qui n'avoit pas voulu croire ſa réſurrection, avant qu'il l'eût vû, lui dit : * *Vous avez crû, Thomas, parce que vous m'avez vû ; heureux ceux qui auront crû, ſans avoir vû !* Il l'accuſoit par là d'opiniâtreté, parce que n'aiant aucun ſujet raiſonnable de ſoupçonner de menſonge les autres Apôtres, qui l'avoient aſſuré qu'ils avoient vû leur Maître, cependant il n'avoit pas voulu les croire. Si cette diſpoſition eſt blâmable, comme elle l'eſt aſſurément ; on ne peut que louër la diſpoſition de ceux, qui, ſans avoir vû, croient ſur de bonnes raiſons. C'eſt pourquoi

* Jean. xx, 29.

* 1 Ep. I, 8. S. Pierre * louë les Chrétiens, à qui il écrivoit, *de ce qu'ils aimoient Jesus-Christ, quoi qu'ils ne l'eussent point vû ; & de ce qu'ils croioient en lui, quoi qu'ils ne le vissent pas.*

VII. On conviendra peut-être facilement avec moi, que la disposition opposée à l'opiniâtreté, & qui n'a pas de nom, que je * sâche, en François, est une disposition loüable ; mais on me pourra dire que la Foi éclairée, qui en naît, doit être une chose fort rare, en comparaison de la Foi aveugle, que j'ai blâmée. On sait que dans toutes sortes de conditions, il y a peu de gens propres à examiner à fonds des preuves, telles que sont celles sur lesquelles nôtre créance est fondée, & à ne juger qu'après connoissance de cause. Il s'ensuivra de là, dira-t-on, que vous excluez un très-grand nombre de personnes des loüanges que vous donnez à la Foi éclairée. Les plus simples, qui sont ceux que l'Evangile regarde comme les plus propres à le recevoir, & qui ne sont point capables d'examiner vos preuves, se trouveront, selon vous, exclus du Roiaume des Cieux.

* On l'appelle en Grec εὐπείθεια, ce qui signifie plus que le mot docilité, qui approche de cette signification.

J'avouë que ces difficultez paroissent d'abord spécieuses, mais dans le fonds elles n'ont aucune solidité. Premiérement je tombe d'accord, que la veritable Foi est

eſt une choſe infiniment plus rare, que la Credulité, ou que l'Incredulité; & en cela je ne fais que ſuivre la doctrine de l'Evangile, qui nous apprend, * *qu'il y a beaucoup d'appellez, mais qu'il y a peu d'élûs.* La vertu, que l'Evangile demande des hommes, n'eſt point une choſe, qui ſe trouve communément, non plus que les lumiéres extraordinaires. Ainſi les Incredules ne doivent pas être ſurpris, que la deſcription, que j'ai faite de la veritable Foi, ne convienne qu'à peu de perſonnes. On auroit au contraire ſujet de ſoupçonner la ſincerité des fondateurs de la Religion Chrétienne, s'ils avoient débité une doctrine propre à attirer une grande multitude de gens, ſans lumiéres & ſans vertu; en leur promettant le ſalut, malgré leur ignorance & leurs vices. On auroit dit, avec raiſon, qu'ils ne tâchoient que de gagner la multitude & d'augmente le nombre de leurs ſectateurs. Mais l'Auteur de la Religion Chrétienne * a dit que *la porte* du ſalut *eſt étroite*, & *que peu de gens y entrent.*

* Matt. XX, 16. XVII, 14.

* Matt. VII, 14.

Secondement, * les *ſimples* ou *les petits*, que l'Evangile loue, ne ſont pas des ignorans & des ſtupides; qui n'ont aucun goût, pour la verité. Ce ſont des gens peu entêtez d'eux mêmes, prévenus de

* Matt. XI, 25.

peu de préjugez, & prêts à embraſſer la Verité & la Vertu, dès qu'elles ſe préſentent à eux. Au contraire les *ſages* & les *prudens*, qui ſont peu propres à recevoir l'Evangile, ſont des gens enflez de leurs prétenduës lumiéres, pleins de préjugez, & diſpoſez en ſorte qu'ils rejettent tout ce qui n'eſt pas conforme à leurs idées, ou à l'état auquel ils ſe trouvent. Tels étoient les Sacrificateurs, & les Scribes des Juifs, & la plûpart des perſonnes du premier ordre, parmi la nation Judaïque. Ils étoient ſi fort perſuadez, qu'on ne pouvoit imaginer aucune maniére de ſervir Dieu plus excellente, que celle qu'ils avoient appriſe de Moïſe, & qu'il n'y pouvoit avoir de Théologie meilleure que la leur; que c'étoit s'attirer leur colere & leur haine, que de les vouloir desabuſer. Au reſte ce n'étoient point des gens, qui ſûſſent ce que c'eſt que raiſonner juſte, & qui euſſent des idées exactes de Théologie, ou de Morale; la Loi de Moïſe expliquée par leurs Docteurs, & leurs traditions, bonnes ou mauvaiſes, faiſoit toute leur ſcience. Jeſus-Chriſt ne les nomme *ſages* & *prudens*, que parce qu'ils croioient l'être, & que l'on avoit communément cette opinion d'eux. Au contraire, ceux qu'il appelle *petits*, étoient des gens, que

les

les Docteurs de la Loi regardoient comme des enfans, en comparaiſon des gens d'étude; mais qui étoient beaucoup plus capables de goûter la Verité qu'eux, parce qu'ils n'étoient ni aveuglez de préjugez, ni pleins d'une haute opinion d'eux mêmes. C'étoient d'ailleurs des gens de bon ſens, & très-capables de reconnoître la verité des miracles de Jeſus-Chriſt, & de goûter la ſainteté de ſa doctrine.

On peut éprouver tous les jours quelque choſe de ſemblable, dans les lieux, où la Théologie eſt corrompuë, par des erreurs que l'on y a introduites. Que l'on s'adreſſe à un homme ſans étude, mais de bon ſens & de bonnes mœurs; on lui fera ſouvent comprendre ſans peine, que la Théologie de ſon païs eſt erronée. Il ſentira parfaitement bien la force d'un bon raiſonnement, & il ſe rendra à la Verité, dès qu'il l'aura connuë. Au contraire, que l'on aille propoſer la même choſe à un Théologien, il n'y aura chicaneries auſquelles il n'ait recours, plûtôt que de reconnoître la Verité; & ſa prétenduë ſcience ne ſervira le plus ſouvent, qu'à lui rendre obſcures les veritez les plus claires. Cependant ſi vous entrepreniez de lui repréſenter l'exemple d'un homme d'entre le peuple, qui ſe fût rendu à vos raiſons;

ſons ; il le traiteroit à l'inſtant d'ignorant, ou d'homme leger, quoi qu'il eût beaucoup plus de bon ſens, & de droiture d'eſprit que lui. C'eſt ce que Jeſus-Chriſt avoit remarqué, lors qu'il diſoit : *je reconnois, ô Pere, que vous avez caché ces choſes aux ſages & aux prudens, & que vous les avez découvertes aux petits.*

VIII. Mais l'on me preſſera peut-être davantage, & l'on me demandera ce que je juge de cette grande quantité de gens, qui non ſeulement n'ont aucune ſorte d'étude, mais qui n'entendent pas même un raiſonnement de peu de lignes, qui ne comprennent point les preuves du Chriſtianiſme, qui ne ſont par conſéquent nullement capables de les examiner, & qui font néanmoins profeſſion de croire en Jeſus-Chriſt?

Quoi que l'on comprenne un nombre infini de perſonnes, ſous le nom de *gens groſſiers & ignorans*, il faut avouër qu'il y a pluſieurs degrez & pluſieurs ſortes d'ignorance & de groſſiereté. On ne ſauroit les diſtinguer tous avec exactitude ; mais cela n'eſt pas néceſſaire, pour ſatisfaire à la queſtion propoſée. Je remarquerai premierement, que les perſonnes groſſiéres & ignorantes, qui ſont de mauvaiſes mœurs & qui demeurent telles, quoi qu'elles faſſent profeſſion de croire en Jeſus-Chriſt,

ſont

ſont par cela ſeul hors du nombre de ceux, dont la Foi eſt agréable à Dieu. Il ne leur en tient pas plus de compte, que s'ils étoient dans une créance toute oppoſée; & il eſt certain qu'il n'y a point d'ignorance, qui les excuſe, comme il ſeroit facile de le faire voir. En ſecond lieu, ſi des gens, qui ne ſeront pas de mauvaiſes mœurs, au moins d'une maniére ſcandaleuſe, embraſſent l'Evangile, par pure Credulité, comme ils recevroient tout le contraire, ſi on le leur avoit enſeigné; il eſt certain que ce n'eſt point là la Foi, que l'Evangile louë ſi fort. Une preuve de cela, c'eſt que cette ſorte de gens change ordinairement du blanc, au noir, ſelon les changemens qui arrivent, parmi ceux qui les conduiſent. Je ne ſai même ſi l'on peut dire, que ces gens ont quelque opinion; puis qu'ils ne conçoivent preſque rien d'un peu abſtrait, & qu'ils ne font que ſe conformer extérieurement à ceux, pour qui ils ont du reſpect.

Mais il y a parmi ceux, que l'on peut nommer ignorants & groſſiers, des gens, qui ſans étude ont une aſſez grande droiture d'eſprit & de cœur, qui fait qu'ils admirent & qu'ils reçoivent les veritez de l'Evangile, dès qu'elles leur ſont propoſées, quoi qu'ils ne ſoient pas toûjours capa-

pables d'exprimer nettement tout ce qu'ils penſent. La beauté de la Morale de l'Evangile eſt très-ſenſible à des gens de cette ſorte, elle leur gagne facilement le cœur; & comme ils ne voient rien dans les autres dogmes du Chriſtianiſme, qui choque leurs idées, ou leurs deſirs; ils l'embraſſent de tout leur cœur, & y demeurent conſtamment attachez. Il eſt certain que la diſpoſition & la conduite de ces gens là ſont dignes de loüange, & conformes à la doctrine de Jeſus-Chriſt. Tels étoient, par exemple, les Apôtres, avant qu'ils euſſent été éclairez d'une maniére extraordinaire. Les miracles & les diſcours de Jeſus-Chriſt les gagnerent en très-peu de temps, & plus ils demeurerent avec lui, plus ils l'admirerent, quoi qu'ils fuſſent encore prévenus de quelques erreurs Judaïques.

On peut mettre auſſi dans ce nombre les Publicains & les femmes de mauvaiſe vie, qui ſe convertirent; en voiant les miracles, & en entendant la doctrine de Jeſus-Chriſt. Il y a bien des gens de cette ſorte, qui ſont entrainez dans une maniére de vivre mauvaiſe & honteuſe, par des tentations qui les ſéduiſent, pour un temps, & en certaines conjonctures, ſans éteindre tout à fait en eux l'amour de la Ve-

Verité & de la Vertu. C'eſt ce qui fait que quand la Providence leur préſente l'une & l'autre, d'une maniére forte & touchante, comme du temps de Jeſus-Chriſt, & en mille autres rencontres; ils renoncent à leurs mauvaiſes mœurs, & embraſſent avec chaleur une maniére de vivre toute oppoſée.

Aujourdhui ceux qui croient veritablement en Jeſus-Chriſt, & qui ne ſont pas capables de ſuivre un long raiſonnement, n'ont pas à la verité le même avantage que les Apôtres, & les autres premiers diſciples de Jeſus-Chriſt, qui lui virent faire des miracles, qui les convainquirent, ſans beaucoup raiſonner, de lã verité de ſa miſſion, & de la divinité de ſa doctrine. Mais la doctrine de Jeſus-Chriſt étant toûjours la même, la ſainteté de ſes préceptes frappe auſſi fortement que jamais les eſprits, qui ne ſont pas tout à fait corrompus, par les mauvaiſes coûtumes du ſiecle. On en voit tous les jours l'utilité & l'excellence; ſoit qu'on les voie pratiquer, ſoit qu'on prenne garde aux deſordres qui accompagnent toutes les maniéres de vivre qui leur ſont oppoſées. Il ne faut que du ſens commun, & un peu de vertu, pour s'en apperçevoir. D'un autre côté, ſi l'on jette les yeux ſur les dogmes que l'Evangile

le renferme, & qui tendent uniquement à nous porter à l'obſervation de ſes préceptes, pour nous conduire à un bonheur éternel ; il n'y paroit rien que de digne de la Divinité ; ſur tout ſi on les puiſe dans les ſources, que la fauſſe ſubtilité des Docteurs des derniers ſiecles n'a pas corrompuës. L'Hiſtoire du premier établiſſement de l'Evangile ne renferme rien non plus, qui ne ſoit conforme à ſa doctrine, & qui ne ſoit propre à perſuader de ſa verité. Cette Hiſtoire, écrite d'une maniére ſimple & naïve, porte avec ſoi de ſi grands caracteres de ſincerité, qu'il ne vient en la liſant aucun ſoupçon dans l'eſprit, qui puiſſe faire douter ſi ceux qui l'ont écrite en étoient perſuadez. La plûpart des faits, dont il y eſt parlé, ſont d'une nature qui ne permettoit pas qu'on s'y trompât. Tout cela joint enſemble eſt plus que ſuffiſant, pour perſuader un eſprit, que les vices, ou je ne ſai quelle fauſſe ſcience n'ont pas aveuglé ; & les difficultez, que les Incredules y trouvent, naiſſent plûtôt de leur diſpoſition, ou de leur tour d'eſprit, que des choſes mêmes.

IX. Il eſt vrai que les perſonnes, dont il s'agit, ſont peu capables de juger des queſtions ſubtiles & embarraſſées, qui partagent les Théologiens. Mais auſſi on ne peut

peut pas dire que la créance diſtincte des dogmes, qui ſont au deſſus de la portée d'un homme droit, ſincere, & qui aime la Verité, quoi qu'il n'ait point d'étude; on ne peut pas aſſûrer, dis-je, que cette créance ſoit néceſſaire, pour être agreable à Dieu. Tout homme, qui aime la Verité, qui, ſelon l'étendue de ſon eſprit, embraſſe tout ce qu'il conçoit dans l'Evangile, qui regle ſa vie ſur ce qu'il en entend, & qui tâche d'augmenter ſes lumiéres, autant qu'il lui eſt poſſible, va toûjours aſſez loin, pour obtenir le ſalut de la miſericorde de Dieu, ſelon les idées que l'Evangile nous en donne. L'on peut dire qu'il fait valoir les talens qu'il a reçus, autant que Dieu le demande indiſpenſablement de lui, & rien n'empêche qu'on ne lui applique ce que Jeſus-Chriſt dit dans la Parabole: * *ô bon & fidele ſerviteur, parce que vous avez été fidele en peu de choſes, je vous établirai ſur beaucoup; entrez dans la joie de vôtre maître.* * Matt. xxv, 23.

X. Si l'on m'objecte encore, qu'il y a des gens, qui ne ſont nullement capables de voir dans la Morale de l'Evangile, dans ſes autres dogmes, & dans ſon Hiſtoire l'utilité, l'excellence & la ſincerité, que j'ai dit que l'on y pouvoit remarquer, & qui néanmoins croient qu'il eſt veritable;

je n'ai rien à repliquer à cela que ce que j'ai déja dit. Ces gens-là imitent les autres, mais ils n'ont nullement la Foi, que l'Evangile demande. Il n'eſt pas à la verité pour les ſeuls Savans, mais il n'eſt pas auſſi pour des bêtes. Ceux qui n'y comprennent rien & que l'on ſuppoſe n'y pouvoir rien comprendre, doivent devenir hommes, avant que de devenir Chrétiens; & il n'y a guere de difference entre eux & les Sauvages de l'Afrique, ou de l'Amerique.

XI. Ainſi je puis conclurre que les Incredules calomnient la Religion Chrétienne, lors qu'ils l'accuſent d'exiger des homme une Credulité aveugle, & de condamner l'examen. On a vû qu'il n'y a rien de plus faux, par des raiſons qui, ſi je ne me trompe, ne ſouffrent aucune replique.

---

## Chapitre Second.

*Que les mauvaiſes mœurs ou l'ignorance de ceux, qui témoignent quelquefois le plus de zele pour la Religion, ne doivent pas la rendre ſuſpecte aux Incredules.*

I. LA Religion Chrétienne ne demande pas ſeulement qu'on croie qu'elle eſt ve-

veritable ; elle veut que cette créance paroiſſe au dehors, & que l'on ne perde point d'occaſion de faire connoître par ſes mœurs & par ſes diſcours, que l'on en eſt fortement perſuadé. Ce n'eſt nullement une ſcience ſpéculative, qui puiſſe demeurer dans la mémoire, ſans produire aucun fruit au dehors ; & ſans paroître dans la maniére de vivre de ceux, qui ſont convaincus de ſa verité. Elle les remplit d'une certaine ardeur, pour l'obſervation de ce qu'elle ordonne, que l'on s'apperçoit ſans peine que les veritables Chrétiens l'ont infiniment à cœur. C'eſt cette diſpoſition que l'on appelle *Zele*, d'un mot Grec, qui ſignifie *jalouſie ;* pour marquer que l'on ne doit pas moins avoir d'ardeur pour conſerver l'honneur du Chriſtianiſme, qu'un Epoux a de ſoin de conſerver celui de ſon Epouſe.

Ce Zele s'étend géneralement à tous les Dogmes & à tous les Préceptes de l'Evangile, & nullement à quelques-uns d'entre eux ſeulement. On doit défendre avec ardeur les veritez, qu'il nous apprend ; autrement ce ſeroit le trahir, & l'égaler au Menſonge ; mais on ne doit pas témoigner moins de zele, à obſerver ſes Commendemens ; puis que cela n'eſt pas moins eſſentiel, que la créance des Dogmes. Il faut

joindre l'un & l'autre, & l'on détruit entierement le Chriſtianiſme, ſi l'on vient à ſéparer ce que ſon Auteur a uni. La raiſon de cela eſt que les Dogmes nous conduiſent à l'obſervation des Préceptes, & ne nous ont été révelez, que pour cela; & que l'obſervation des Préceptes ſuppoſe indiſpenſablement une forte créance des Dogmes.

II. Tous les Chrétiens conviennent de ce principe, & Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres ſont exprès là-deſſus; de ſorte qu'il n'eſt pas beſoin de le prouver. Néanmoins c'eſt une choſe conſtante, que l'on voit ſouvent ceux qui témoignent le plus de zele pour les Dogmes de la Religion Chrétienne, & pour la maniére de les expliquer, qui eſt reçuë en leur païs, violer d'ailleurs ſes Préceptes les plus clairs d'une maniére ſcandaleuſe; comme ſi cette ardeur, qu'ils témoignent à défendre les Dogmes, étoit tout ce que l'Evangile demande.

Il ſe trouve, par exemple, des gens dont les diſcours & les maniéres ne reſpirent, comme il ſemble, que l'amour de la Verité, & que l'envie d'en conſerver la connoiſſance, & de la répandre parmi les hommes. Ils écrivent même en ſa faveur, ils la défendent avec chaleur, contre les erreurs oppoſées, & il n'y a peine qu'ils

ne

ne ſe donnent, pour faire triompher la Verité du Menſonge. Ils s'expoſent même quelquefois à pluſieurs dangers pour cela, avec un courage ſurprenant. Mais ces mêmes gens-là, qui ſemblent entierement conſacrez au ſervice de Dieu, & à la défenſe de la Religion; ſont ſouvent tout à fait intraitables, quand on a quelque choſe à faire avec eux. Intereſſez, orgueilleux, fourbes, calomniateurs, vindicatifs, ſans charité, & violant la plûpart des commendemens qui regardent le prochain, ils s'imaginent d'être les meilleurs Chrétiens du monde; & la multitude ignorante & corrompuë, les regarde en effet, comme des gens de bien. Tels étoient, du temps de Jeſus-Chriſt, les Phariſiens, dont l'Evangile, en nous faiſant connoître le zele qu'ils avoient pour la Loi, nous fait en même temps des portraits, qui font voir que c'étoient de très-méchantes gens. Mais il n'y en a que trop aujourdhui, & chaque païs en fournit à tous ceux, qui y prennent garde, des exemples très-fréquens. On peut dire à bien des gens ce que S. Paul diſoit autrefois aux Juifs hypocrites: *Vous qui vous glorifiez dans la Loi, vous deshonorez Dieu par le violement de la Loi; car vous êtes cauſe, comme dit l'Ecriture, que le nom de Dieu eſt blaſphemé parmi les nations.* Rom. II, 23.

III. Les Incredules, qui les remarquent ſans peine, en tirent une conſéquence tout à fait injurieuſe à la Religion Chrétienne ; c'eſt que puis que ceux qui paſſent pour les ſoûtiens de la Religion, qui ont quelquefois les meilleurs emplois, & qui ſont le plus conſiderez, ſont ſi mal-honêtes gens; la Religion elle même n'eſt qu'un pur artifice, pour tromper les ſimples & couvrir ſes paſſions, ſous un prétexte, qui les faſſe reſpecter. Car enfin tout ce que font les Zelez n'eſt, ſi on les en croit, que pour le ſervice de Dieu. Ainſi les Incredules viennent à s'imaginer, que la beauté de la Morale de Jeſus-Chriſt, dont ils ne peuvent diſconvenir, n'eſt qu'une belle idée ; dont on ſe ſert, pour ſurprendre plus facilement ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes. On en parle beaucoup, diſent-ils, mais les plus zelez n'en obſervent que ce qui les accommode. Ils voudroient peut-être bien que les autres l'obſervaſſent exactement, afin d'en profiter ; mais pour eux, ils s'en moquent. Vous entendrez par exemple, prêcher le desintereſſement & la charité à des gens qui n'ont ni l'un, ni l'autre ; mais qui ſont ravis que ceux à qui ils ont à faire ſoient desintereſſez & charitables, parce qu'ils en tirent de l'avantage.

C'eſt

C'eſt ce que diſent les Incredules, & ils ne manquent pas d'exemples à citer ſur toutes les vertus Chrétiennes; dont il n'y a pas une, qui n'ait été violée par quelque Zelé; & ſouvent même, ſans que cela lui ait fait aucun tort dans le monde, parce que cette apparence de Zele couvre toute ſorte de défauts.

IV. On ne nie pas le fait, & l'on peut dire de plus que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres l'ont prévu, en élevant la Charité, que ce faux Zele viole principalement, au deſſus non ſeulement de l'Orthodoxie, mais même des plus grandes lumiéres, & du pouvoir de faire des miracles. * *Tous ceux qui me diſent Seigneur, Seigneur*, dit Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire qui font profeſſion de croire la verité de ma doctrine, *n'entreront pas dans le Roiaume du Ciel; mais celui-là y entrera, qui fait la volonté de mon Pere qui eſt au ciel. Pluſieurs me diront en ce jour-là, Seigneur, Seigneur; n'avons-nous pas prophetiſé, en vôtre nom? n'avons-nous pas chaſſé les Démons, en vôtre nom? n'avons nous pas fait pluſieurs miracles, en vôtre nom? Et alors je leur dirai ouvertement: je ne vous ai jamais connus, retirez vous de moi ouvriers d'iniquité.* C'eſt là viſiblement un avertiſſement, que l'Auteur de la Religion Chrétienne donne à ſes

* Matt. VII, 21.

diſciples, pour empêcher que les mauvais exemples des faux Zelez ne faſſent trop d'impreſſion ſur eux. S. Paul s'explique encore là-deſſus en des termes ſi forts, qu'il n'étoit pas poſſible qu'il parlât plus fortement. * *Quand je parlerois*, dit-il, *le Langage de tous les hommes & des Anges mêmes, ſi je n'avois point la charité, je ne ſerois que comme un airain ſonnant & une cymbale retentiſſante. Quand j'aurois le don de Prophetie; que je pénetrerois tous les myſteres; & que j'aurois une parfaite ſcience de toutes choſes; & quand j'aurois toute la foi, & capable de tranſporter les montagnes; ſi je n'avois point la charité, je ne ſerois rien. Quand j'aurois diſtribué tout mon bien, pour nourrir les pauvres; & que j'aurois livré mon corps, pour être brulé, ſi je n'avois point la charité, tout cela ne me ſerviroit de rien.*

* 1 Cor. XIII, 1.

On voit clairement par là, que la conduite des faux Zelez eſt entiérement oppoſée aux principes de l'Evangile, comme je l'ai fait voir dès le commencement de ce Chapitre. Cela peut ſervir de réponſe aux Incredules, qui ne peuvent pas confondre, ſans injuſtice, l'abus que quelques perſonnes font de la Religion, avec la Religion même, qui y eſt contraire. Si quelcun feignoit d'avoir beaucoup étudié une certaine Science, & qu'il parût, par quelques uns

uns de ſes diſcours, qu'il ne l'entendroit point, pourroit-on conclurre de là que cette Science n'eſt qu'une chimere? Perſonne ne l'oſeroit ſoûtenir. Il en eſt de même de la Religion Chrétienne, & de ceux qui ſont poſſedez d'un faux Zele.

V. Les Incredules objectent encore, que puis que ceux qui témoignent le plus de Zele n'obſervent point les préceptes les plus importans de cette Religion, c'eſt au moins une marque qu'ils ne ſont pas eux mêmes perſuadez de ſa verité; car autrement, diſent-ils, ils n'en abandonneroient pas la plus grande partie, puiſque ſi les Dogmes ſpéculatifs ſont veritables, ce qui regarde la pratique ne l'eſt pas moins. Or ſi les plus Zelez ſont peu perſuadez de la Religion, que peut-on juger de ſes preuves?

C'eſt là aſſurément un préjugé aſſez difficile à vaincre, dans les eſprits de ceux qui ont plus d'égard à ce que l'on fait, qu'à ce que l'on dit, & qui regardent les mœurs comme le caractere de la créance. Tout le monde n'a pas aſſez de force d'eſprit, pour conſiderer les Loix de l'Evangile en elles mêmes, ſans prendre garde à la maniere dont elles ſont obſervées, & aux jugemens que les Chrétiens en ſemblent faire par leur conduite. Mais dans le fonds

c'eſt un préjugé mal fondé, & dont on ne peut tirer aucune conſéquence contre la verité de la Religion Chrétienne, comme il paroitra par les remarques ſuivantes.

Premiérement l'on peut tomber d'accord qu'il y a quelques-uns de ces Zelez en apparence, pour une partie des Dogmes du Chriſtianiſme, qui ne ſont effectivement perſuadez d'aucun, & qui ſe ſervent du manteau de la Religion; pour tromper la multitude, & faire mieux leurs affaires, dans le monde. Mais s'enſuit-il de là, que la Religion Chrétienne n'eſt pas veritable? Nullement, puis qu'il eſt certain que ces gens-là ſe peuvent tromper, comme les autres. Ce ne ſont pas toûjours ceux qui font le plus de bruit d'une Science, qui la connoiſſent le mieux; & ſi l'on examinoit bien tous les diſcours de ces gens là, on s'appercevroit facilement, que la Religion Chrétienne a des beautez qui leur ſont tout à fait inconnuës. On remarqueroit encore dans la diſpoſition, où ils ſont, des obſtacles invincibles, pendant qu'ils y demeurent, à reconnoître ſincerement la verité de la Religion Chrétienne, qui y eſt entierement oppoſée. La plûpart de ces gens-là croient, par exemple, qu'il faut emploier

la

la violence pour établir la Verité, & que les Magiſtrats, qui les favoriſent, doivent maltraiter ceux qui ne ſont pas de leurs ſentimens. Ils ſoûtiennent même que ſans cela, le Chriſtianiſme eſt perdu, & que les autres Religions en triompheront. Tout ſeroit encore Païen, ſelon eux, ſi Conſtantin & les autres Empereurs Chrétiens, qui l'ont ſuivi, n'avoient pas emploié leur autorité, pour détruire le Paganiſme. Qu'eſt-ce que ces diſcours ſignifient, ſi ce n'eſt que les preuves du Chriſtianiſme leur ſont inconnuës; auſſi bien que l'eſprit de charité & de douceur, qui eſt l'ame de l'Evangile? Ceux qui ont bien étudié ces preuves, & qui ont examiné avec ſoin toutes les parties, dont la Religion Chrétienne eſt compoſée, la trouvent ſi bien fondée, ſes promeſſes ſi dignes de Dieu & des hommes, & ſes préceptes ſi utiles à la Societé humaine; qu'ils jugent que pour la faire triompher entiérement de l'erreur, il ſuffit qu'il ſoit permis de la précher; que ceux qui en feront profeſſion ne courent aucun danger pour cela; & en un mot qu'elle puiſſe combattre les opinions oppoſées, avec des armes égales. Ces perſonnes, animées de l'eſprit de douceur, dont j'ai parlé, & preſſant également tout le Chriſtianiſme,

ne

ne contrediſent pas par leurs mœurs la doctrine, dont ils font profeſſion. Ainſi s'il falloit juger de la Religion, par la conduite & par les diſcours de ceux qui la profeſſent; ce ſeroient ces derniers, & non pas les autres, à qui il faudroit avoir égard.

Secondement, j'ai fait voir ailleurs que les hommes n'agiſſant pas uniquement en conſéquence de leurs lumiéres, mais le plus ſouvent, ſelon les mouvements de leurs paſſions; ils ne faut pas toûjours juger de leurs ſentimens, par leur conduite. Cela étant, il ſe peut faire que certains Zelez agiſſent peu conformément à ce qu'ils croient, & l'on ne doit pas juger de leur créance, par leurs mœurs. Il faut néanmoins avouër, que ſi l'on voit dans ces emportez une ſuite continuelle d'actions oppoſées aux plus clairs commendemens de l'Evangile, ou des habitudes inveterées d'agir contre ce que l'on ne peut pas ignorer être une partie eſſentielle de la Religion Chrétienne; on a très-grand ſujet de les ſoupçonner d'hypocriſie, & de couvrir leur Incredulité, par une apparence de Zele. Car il n'eſt pas poſſible qu'une créance forte & ſincere ne déracine enfin du cœur les habitudes, qui lui ſont tout à fait contraires. Mais il peut

ar-

arriver que les perſonnes les plus perſuadées agiſſent quelquefois contre cette perſuaſion; par ſurpriſe, ou par un mouvement ſubit d'une violente paſſion.

En troiſiéme lieu, comme il ſeroit injuſte de juger de la bonté des Loix d'une République, par la maniére dont elles y ſeroient obſervées: c'eſt très-mal raiſonner, que de condamner la Religion Chrétienne, parce que ceux qui en font profeſſion ne l'obſervent pas. Des Loix peuvent être excellentes, & reconnues pour telles, & néanmoins peu obſervées, à cauſe des interêts & des paſſions des particuliers, qui les violent; comme on le peut remarquer, preſque dans tous les Etats du monde. Il en eſt de même de la Religion Chrétienne. Ce qui cauſe cette contradiction entre les ſentimens & la conduite des hommes, outre les raiſons que j'en ai déja apportées, c'eſt peut-être qu'ils ne ſavent pas faire application des Loix qui ſont génerales aux cas particuliers, qui arrivent tous les jours; & qu'ils prennent, pour exceptions des Regles, les actions les plus défenduës. Un célebre Philoſophe * a dit *que la plûpart des erreurs des hommes venoient de ce qu'ils ne ſavoient pas faire application des idées génerales aux particulieres.* Si l'on y prend garde, on s'apper-

* Epictete dans Arrien Liv. III. c. 26.

percevra que la même choſe eſt cauſe, au moins en partie, de la violation de bien des Loix, que l'on croit néanmoins juſtes & bien fondées.

VI. Le Zele accompagné d'une très-grande ignorance, & quelquefois d'autant plus grand que l'ignorance eſt groſſiére, fournit encore un autre ſujet aux Incredules de regarder la Religion, comme une perſuaſion aveugle, fondée uniquement ſur la Credulité des peuples. On remarque en effet, dans toutes les Religions, que ceux qui ont le moins examiné les choſes, & qui ſont le moins éclairez, ſont ſouvent les plus échauffez à défendre le Parti, dans lequel ils ſont. Le Zele furieux des Juifs & des Mahometans, auſſi bien que celui de la populace Païenne, eſt ſi connu, qu'il n'eſt pas beſoin d'en rapporter des exemples. Dans les Sectes, entre leſquelles le Chriſtianiſme eſt à préſent partagé, la chaleur, avec laquelle la multitude ignorante défend ſes ſentimens, & tâche de les faire prévaloir, n'eſt auſſi que trop commune. Ce Zele aveugle a ſi ſouvent éclatté, & a emploié de ſi mauvaiſes voies, pour avancer chaque Parti, qu'il n'y a guere de Secte, qui n'ait ſujet d'en avoir de la confuſion.

Mais ſi l'on peut regarder ce faux Zele, com-

comme une ſuite des principes des Païens, des Mahometans, des Juifs, & de quelques-uns d'entre les Chrétiens ; il eſt certain que le veritable Chriſtianiſme ne l'approuve, en aucune maniére ; de ſorte que ſi l'on peut conclurre de là la fauſſeté de ces Religions, ou de ces Sectes ; il ne s'enſuit nullement que l'on puiſſe raiſonner de même, contre la Religion Chrétienne. J'ai déja fait voir, dans le Chapitre précedent, qu'elle n'exige rien moins, qu'une Foi aveugle de ceux qui l'embraſſent ; & qu'elle condamne expreſſément le Zele emporté, qui coule de cette ſource. L'un des Apôtres de Jeſus-Chriſt * en reconnoiſſant que les Juifs avoient *du zele pour Dieu*, ajoûte qu'il n'étoit point *par connoiſſance*, & le blâme fortement. Un autre * dit à ceux à qui il écrit : *Si vous avez dans le cœur un zele amer, & une envie de contention, ne vous glorifiez point & ne mentez point contre la verité ; ce n'eſt pas là la ſageſſe qui vient d'enhaut, mais une ſageſſe terreſtre, animale, diabolique. Car où il y a de ce zele, & de l'envie de contention, il y a du trouble & toute ſorte de mal.*

* Rom. X, 2. Voiez Gal. I, 14.

* S. Jaques III, 14.

Ce Zele aveugle n'eſt donc point un effet de la Religion Chrétienne ; & ne lui ſauroit être attribué, avec raiſon. C'eſt une ſuite du temperament, & de l'education

tion de la populace ignorante ; qui aulieu de défendre la Verité, par la lumiére qui l'environne, & par les vertus qu'elle produit dans les cœurs de ceux, qui la reçoivent comme il faut, la défend par les mêmes armes, que l'erreur ; c'eſt-à-dire, par la paſſion & par l'emportement. On ne peut, ſans une extrême injuſtice, regarder cette ſorte de gens, comme des modeles, ſur lesquels on doive juger de l'eſprit & des effets du Chriſtianiſme, puis qu'il condamne clairement leur conduite. Il faut au contraire jetter les yeux ſur les perſonnes éclairées, qui n'emploient que de bonnes raiſons, pour ſa défenſe ; & qui ne ſe ſervent, pour le faire aimer & reſpecter, que des vertus calmes & tranquilles, que la Verité leur a inſpirées. C'eſt là le caractere que les fondateurs du Chriſtianiſme donnent de ceux, que l'on doit regarder comme de veritables Chrétiens. *La ſageſſe qui vient d'enhaut*, dit le même Apôtre, *eſt premiérement chaſte, puis amie de la paix, équitable, docile, pleine de miſericorde & de bons fruits, elle ne met point trop de diſtinction entre les gens, elle n'eſt point diſſimulée.*

CHA-

## Chapitre Troisiéme.

*Que les Incredules ont tort de rejetter la Religion Chrétienne, parce qu'il ſemble que ce n'eſt que l'intereſt, qui eſt cauſe de la dévotion de beaucoup de gens.*

DEPUIS que le Chriſtianiſme a été floriſſant, dans le monde; il y a eu ſouvent de l'avantage à témoigner beaucoup de zele, pour ſes Dogmes. Quoi que cela ne change rien dans le fonds des choſes, la Verité ne dépendant point de l'interêt, que l'on a, ou que l'on n'a pas à la défendre; les Incredules ne laiſſent pas de prendre occaſion de là de douter de la Verité de la Religion Chrétienne. Quelquefois on tâche de les gagner, en leur repréſentant le conſentement des Miniſtres de la Religion, en tant de lieux & depuis tant de ſiecles; mais ils repliquent à l'inſtant, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner ſi ces gens-là faiſoient profeſſion de la Religion Chrétienne; puis qu'il y avoit beaucoup à gagner pour eux en le faiſant, & au contraire infiniment à perdre, s'ils ne l'euſſent pas fait. I.

Ainſi il faut avouër qu'on ne peut point

tirer de raiſon concluante de l'exemple de tous ceux qui ont défendu, & qui défendent encore la Religion Chrétienne contre les Incredules. Mais leur raiſonnement eſt encore moins ſolide, comme je le ferai voir, après l'avoir propoſé avec plus d'étendue. Il n'eſt pas juſte qu'on leur donne occaſion de dire, que les défenſeurs de la Religion Chrétienne diminuent la force de leurs objections; & ceux qui mettent devant eux cette pierre de ſcandale & de chute, par leur mauvaiſe conduite, méritent trop qu'on la leur reproche, pour ne pas vanger ici la Religion Chrétienne du tort qu'ils lui font. D'ailleurs dès le commencement de cet Ouvrage, je me ſuis propoſé de combattre non ſeulement, ceux qui la rejettent toute entiére, mais encore ceux qui ne ſemblent l'embraſſer qu'à demi.

II. Repréſentons-nous donc un Eccleſiaſtique fourbe (gens que toute la Chrétienté ne connoit que trop) qui aſpire à quelque Bénefice, s'il n'en a point; ou qui veut monter à une Dignité plus relevée, que celle qu'il a. Il paroit humble, doux, bien-faiſant, moderé. Il ne parle que de desintereſſement, & que du néant de toutes les vanitez de cette vie. S'il a du talent pour la Chaire, c'eſt-là qu'il fait princi-

pa-

palement éclatter ſon zele, contre les mœurs corrompuës de ce ſiecle. Il s'emporte même contre les Eccleſiaſtiques ſcandaleux, & contre les abus, que l'on commet en matiéres Eccleſiaſtiques, & dont on ſe plaint, depuis ſi long-temps, ſans les corriger. En un mot, il tient tous les diſcours, qu'il faut tenir dans le lieu où il eſt, afin de paſſer pour un homme de bien, & afin de faire croire au monde, que ſi ſes revenus étoient plus grands, il en uſeroit tout autrement que ne font la plûpart des Eccleſiaſtiques.

Après avoir fait pendant quelques années ce perſonnage, il parvient enfin à ſon but; c'eſt à dire, à une Dignité & à des revenus, qui le rendent conſiderable dans le monde, & dans l'Egliſe. C'eſt alors que l'on peut dire *quantùm mutatus ab illo?* car aſſurément on ne le reconnoit plus. C'eſt un homme fier, dur, intraitable, & emporté envers tous ceux, qu'il regarde comme ſes inferieurs. Ceux qui étoient auparavant ſes amis, & de l'amitié de qui il ſe faiſoit honneur, doivent être trop ſatisfaits de lui, s'il daigne les regarder. Les honêtetez qu'ils lui avoient faites, lors qu'il étoit particulier, & qu'ils ne pouvoient rien eſperer de lui, ſont toutes perdues. Il lui ſemble qu'on les

rendoit à ſon mérite, & qu'on lui en devoit de reſte; mais que pour lui il ne doit rien à perſonne, & qu'il leur fait trop d'honneur de recevoir froidement leur encens, lors qu'ils ont la lâcheté de lui en donner. S'il avance quelcun, ce n'eſt que quelque ignorant, ou quelque flatteur; gens qui n'ont preſque aucune idée de leur devoir, ou qui ſont prêts à tout admirer, le mal, comme le bien, pourvû qu'on leur donne dequoi vivre à leur aiſe.

Cet homme, autrefois ſi desintereſſé, devient ſouvent un homme inſatiable, & les revenus des meilleurs Bénefices ne ſatisfont point ſa cupidité. Il en a le plus grand nombre, qu'il lui eſt poſſible, & n'en a jamais trop. S'il eſt naturellement avare, tout ce qu'il prêchoit autrefois de la liberalité s'évanouït; toutes les invectives, qu'il faiſoit contre l'avarice, ſont miſes en un oubli perpetuel. Il ne fait du bien à perſonne, & il ne penſe qu'à théſauriſer. Si au contraire c'eſt un homme voluptueux, ou qui aime le faſte, il conſume ſes grands revenus à tenir une table magnifique, à avoir un train ſuperbe & à vivre enfin comme les gens du monde les plus faſtueux, & les plus adonnez aux plaiſirs. L'avarice ſordide de l'un eſt une fru-

frugalité digne d'un bon Eccleſiaſtique ; & le luxe exceſſif de l'autre, eſt une dépenſe abſolument néceſſaire, pour tenir ſon rang dans le monde, & pour inſpirer du reſpect aux Laïques. Bien loin de faire la moindre réformation, dans le Clergé, qui dépend d'eux ; ils l'abandonnent à tous les mauvais uſages & à toutes les mauvaiſes mœurs, auſquelles il eſt ſujet ; pourvû que d'ailleurs il leur ſoit ſoumis, & qu'il n'entreprenne pas de toucher à leur maniére de vivre.

Lors que les Incredules voient une ſemblable conduite, ils ne peuvent s'empêcher de croire que ces Prélats n'étoient nullement perſuadez de ce qu'ils prêchoient, avant que de monter à la Dignité, dont ils abuſent d'une maniére ſi ſcandaleuſe. Ils ſe perſuadent qu'ils ne s'étoient point conſacrez à l'Egliſe, pour tâcher de l'édifier, & de porter les Chrétiens à la vertu, par leurs diſcours & par leur exemple, comme il ſembloit d'abord ; mais par ambition, ou par avarice, & qu'ils ſe ſervoient ſeulement du manteau de la Religion, pour parvenir à leurs fins. Ils en tirent encore une conſéquence plus éloignée, c'eſt que la Religion Chrétienne n'eſt pas veritable en elle même ; puis que des gens du premier ordre & qui font

profeſſion de la défendre, ne la croient pas, quoi qu'ils le diſent, à cauſe des grans avantages qu'ils en retirent.

Il faut avouër que des Eccleſiaſtiques, qui vivent de la ſorte, ne ſauroient ramener les Incredules, leurs actions étant directement oppoſées à leurs diſcours. Ils auroient beau dire les plus belles choſes du monde, & ſe ſervir des raiſons les plus ſolides; le préjugé des Incredules, tiré de leurs mœurs, eſt ſi violent, qu'il l'emporte ſur tout ce qu'ils pourroient imaginer.

III. C'eſt encore bien pis, lors que des Eccleſiaſtiques, dont les mœurs ne ſont pas meilleures, & qui ſe ſont avancez par de mauvaiſes voies, ſans être capables de ſe bien acquiter de leur emploi, veulent entreprendre de cenſurer les Laïques Incredules. Tout ce qu'ils peuvent leur dire ne ſert qu'à rappeller dans leur mémoire les baſſeſſes, ou les artifices, qu'ils ont emploiez pour s'avancer; & même ce qu'ils diſent paſſe, dans leur eſprit, pour une ſuite de ces moiens illicites. L'on croit qu'ils continuent à jouër la Comedie, & toutes les marques qu'ils donnent de leur zele ne produiſent autre choſe, ſi ce n'eſt qu'ils paſſent pour de meilleurs Comediens. Ceux à les yeux attachez que ſur

ſur leurs mauvaiſes mœurs, & ſur leur incapacité. On ne penſe qu'aux brigues & aux pratiques honteuſes, qu'ils ont miſes en uſage pour s'élever à la Dignité, dont ils jouiſſent. On ſe ſouvient qu'on les a vû faire leur Cour aſſidûment à ceux qui pouvoient les ſervir ; ſans ſe donner la moindre peine, à acquerir les lumiéres & les talens néceſſaires pour ſe bien acquiter de l'Emploi qu'ils briguoient. On n'a dans l'eſprit, que les flatteries, qu'ils ont prodiguées aux Grands, à qui ils étoient prêts de ſacrifier tout, pour en être avancez ; & l'on n'a nul ſujet de croire qu'ils ont changé de penſée, lors qu'on les voit toûjours auſſi rampans envers ceux qui ſont au deſſus d'eux, qu'ils ſont fiers envers leurs inferieurs.

Si *Damaſe*, Evêque de Rome, avoit entrepris de convertir *Ammien Marcellin*, il n'auroit pas plûtôt commencé à parler, que cet Hiſtorien Païen ſe ſeroit reſſouvenu de la maniére dont Damaſe étoit parvenu à la dignité Epiſcopale. * *Damaſe & Urſin*, dit-il, *brulant d'une envie exceſſive de ravir le Siege Epiſcopal, ſe querellerent avec tant de violence, que l'on en vint aux coups, & à s'égorger les uns les autres, après qu'on eût fait apporter des armes. Juventius* (Gouverneur de la ville) * Lib. XXVII, c. 3.

*ne pouvant, ni les reprimer, ni les adoucir, fut contraint par la force de ſe retirer dans le Fauxbourg. Damaſe eut le deſſus, le parti qui le favoriſoit aiant pouſſé cette affaire avec chaleur. Il eſt certain que l'on trouva en un jour, dans la Baſilique de Sicininus, où il y a une Egliſe Chrétienne, cent trente ſept cadavres, & que l'on eut bien de la peine à adoucir le peuple, qui avoit été long-temps comme en fureur. Pour moi, quand je conſidere l'éclat de la ville de Rome, je tombe d'accord que ceux, qui ſouhaitent une ſemblable choſe, doivent ſe quereller de toute leur force, pour venir à bout de ce qu'il deſirent; parce qu'après qu'ils le poſſedent, ils vivent tranquillement, ils s'enrichiſſent des offrandes des femmes, ils vont en caroſſe, ils ſont bien vêtus, & font de ſi magnifiques feſtins, qu'ils ſurpaſſent les tables des Rois.*

C'eſt là ce que Marcellin écrit de Damaſe, & qui aſſurément ne l'auroit pas diſpoſé à écouter cet Evêque. La bonne police, & le bon ordre, qui ſont aujourdhui établis par tout, empêchent à la verité qu'il ne ſe commette de ſemblables excès; mais les brigues ſecretes, & publiques, les ſollicitations pour des gens ſans mérite & ſans capacité ne ſont pas moins fréquentes qu'autrefois. On ne voit guere moins de gens, qui n'ont rien qui mé-

mérite qu'on les avance, que le ſoin qu'ils ont de faire la Cour à ceux qui le peuvent faire; de gens qui n'ont pas d'autres talens, pour s'aquiter des Emplois qu'ils recherchent, que celui de ſavoir vivre à leur aiſe, ſans rien faire, joint à une extrême envie de les obtenir. Ainſi l'on ne doit pas s'étonner, ſi des Eccleſiaſtiques, avancez de la ſorte, augmentent le nombre des Incredules, aulieu de le diminuër.

Une autre choſe, qui contribue beaucoup à entretenir l'Incredulité parmi les Chrétiens; c'eſt qu'il ſemble non ſeulement que ceux qui font profeſſion d'étudier la Religion, & de l'enſeigner aux autres, ne l'obſervent guere dans leur conduite; mais encore qu'ils n'en ont ſouvent qu'une idée très-confuſe, & même en des choſes de très-grande conſéquence. J'en donnerai un exemple, par où l'on voit, que bien des Eccleſiaſtiques violent preſque par tout l'un des préceptes les plus clairs de l'Evangile, autant par ignorance, comme je croi, que par paſſion. IV.

Il n'y a rien de ſi fort recommendé dans le Nouveau Teſtament, que l'amour du prochain, & cet amour ne conſiſte pas ſeulement à l'aider & à en avoir pitié, dans les choſes de cette vie; mais encore à ſe conduire charitablement envers lui,

s'il eſt dans quelque opinion erronée à l'égard de la Religion, ſur tout lors qu'elle n'a que peu, ou point d'influence dans ſes mœurs. Cette conduite charitable eſt une des principales branches, pour ainſi dire, de l'amour géneral du prochain, que l'Evangile nous ordonne d'aimer comme nous mêmes; & elle eſt d'autant plus conſiderable, qu'elle a été d'un uſage perpetuel, depuis que le Chriſtianiſme eſt entré au monde; & qu'elle le ſera peut-être, juſqu'à ce que Dieu trouve à propos d'appeller tout le genre humain, pour rendre compte de ſes actions. Les Chrétiens ont été diviſez, preſque dès le commencement, en diverſes opinions; ils le ſont encore, & ils le ſeront peut-être toûjours; de ſorte que la charité, envers ceux qui ſont dans l'erreur, ou que l'on regarde comme errans, a toûjours été d'uſage, & le ſera peut-être jusqu'à la fin du monde. Cependant on peut dire qu'il n'y a aucune partie de la Théologie Chrétienne, qui ait été ſi long temps négligée que celle-là. Ce n'a été que depuis le ſiecle paſſé, & ſur tout dans celui-ci, que l'on y a fait quelque réflexion. Encore n'y a-t-il eu que très-peu de gens, qui s'en ſoient fait une affaire, & qui aient oſé dire que c'eſt là l'un des points prin-

ci-

cipaux de la Morale de Jeſus-Chriſt, dans l'état d'ignorance auquel les hommes ſont ici bas. La plûpart de ceux qui enſeignent la Religion traitent avec rigueur, & avec cruauté ceux qu'ils regardent, comme étant dans des opinions erronées, quelques bonnes que ſoient leurs mœurs; & pardonnent communément à des vices criians. Je ne veux pas parler ſeulement de *l'Inquiſition*, dont les maximes cruelles ſont en horreur parmi une partie conſiderable des Chrétiens; mais de la conduite que l'on garde, dans pluſieurs Etats, où elle n'eſt pas établie. Je ne veux pas non plus traiter ici cette queſtion, qui ne le pourroit être, qu'en un volume auſſi gros, pour le moins que celui-ci. J'en toucherai ſeulement ce qui fait à mon ſujet, ſans m'en écarter.

En bien des lieux, ſi un Eccleſiaſtique s'éloigne tant ſoit peu des ſentimens reçus, comment le traite-t-on? S'il a un Bénefice, il eſt en très-grand danger de le perdre, ou au moins expoſé à la cruelle médiſance de ceux qui voudroient occuper ſa place, & qui ne manquent jamais d'être en bon nombre; quoi qu'il s'acquite ponctuellement de tous ſes devoirs, & que ſes mœurs ſoient irréprochables. S'il n'eſt point encore avancé, un

ſen-

ſentiment contraire aux dogmes reçus, de quelque petite conſéquence qu'il ſoit, ſuffit pour l'exclurre à perpetuité de toutes ſortes d'Emplois Eccleſiaſtiques. On eſt même ſi jaloux de la conformité des ſentimens, que le moindre ſoupçon eſt ſuffiſant, pour porter un très-grand préjudice à ceux ſur qui il tombe. Cependant un grand nombre d'Eccleſiaſtiques ſont ſi peu charitables, qu'ils ne font aucune difficulté de faire naître des ſoupçons, lors qu'ils le peuvent, contre ceux qu'il n'aiment pas. Il n'y a aucune conſéquence ſi odieuſe, qu'ils ne tirent hardiment de leurs ſentimens, & qu'ils ne leur imputent auprès de ceux de qui ils dépendent; qu'ils trouvent ſouvent ſi credules pour le mal que l'on dit de leur prochain, & ſi peu enclins à en croire du bien; que dans peu de converſations, ils perdent pour jamais des perſonnes très-innocentes, dans l'eſprit de ceux qui les écoutent.

Au contraire, ſi un Eccleſiaſtique, qui eſt déja en poſſeſſion de quelque Bénefice, ou qui y aſpire, eſt un ignorant, un pareſſeux, un homme qui paſſe ſon temps à manger & à boire, à fumer, à médire, ou à faire quelque choſe de plus ſcandaleux; pourvû qu'il ſoit *Orthodoxe*, comme l'on parle, il joüit tranquillement de ce qu'il

a,

a, ou il eſt en état ſans, changer de mœurs, de s'avancer dans l'Egliſe. Les gens de bien cenſurent inutilement ſa maniére de vivre, ſans reprendre en lui que ce qui eſt public; on ne les écoute pas, & l'on exerce envers lui ſeul les devoirs de cette charité * *qui n'eſt point ſoupçonneuſe, qui tolere tout, qui eſpere tout, & qui ſouffre tout.* 1 Cor. XIII, 5.7.

Les Incredules, qui ont les yeux attachez principalement ſur la conduite des Eccleſiaſtiques, concluent de là deux choſes; l'une, que les bonnes mœurs, c'eſt-à-dire, les principaux devoirs du Chriſtianiſme, ſont la moindre des qualitez auſquelles ils ont égard; & l'autre, c'eſt que le corps Eccleſiaſtique n'eſt qu'une pure faction, où l'on ne cherche point à éclaircir la Verité, mais à ſoûtenir, par quelque voie que ce ſoit, ce qui peut procurer, ou conſerver ſes interêts temporels. Ils ajoûtent encore que les prétendans aux Bénefices les regardent comme une proie, dont on peut ſe ſaiſir, dès qu'elle eſt vacante; ou que l'on peut arracher à ceux qui en ſont en poſſeſſion, de quelque maniére que ce puiſſe être. Ils jugent que le but de tout le zele, que l'on affecte pour les dogmes, n'eſt autre choſe qu'un bon revenu; & que l'on ne daigne-

gneroit pas s'inſtruire ſeulement de ces dogmes, ſi ce revenu n'étoit pas pour ceux qui y ſont attachez.

C'eſt en vain que les Eccleſiaſtiques diſent le contraire aux Incredules; la pratique conſtante de tant de ſiecles & de tant de peuples fait plus d'impreſſion ſur eux, que tous les diſcours, qu'on leur peut faire. De là ils viennent à regarder le Chriſtianiſme même, comme les Religions les plus fauſſes, & ils meurent dans une Incredulité incurable; par leur faute, à la verité; mais auſſi par une occaſion ſpecieuſe de mal juger, que bien des Eccleſiaſtiques leur donnent.

V. Ils ſont d'autant plus confirmez dans leur Incredulité, qu'ils voient que le zele pour le temporel eſt tout autrement ardent, que celui qui regarde le ſpirituel. C'eſt ce qu'ils reconnoiſſent facilement, à la diſtinction que l'on fait de ceux qui défendent les interêts temporels du Parti, & qui s'emportent beaucoup pour lui; & de ceux, qui défendant le Chriſtianiſme, par les plus fortes raiſons que l'on puiſſe apporter, & de la maniére la plus propre à éclairer les eſprits, tombent d'accord de quelque desordre, qui ne devroit pas être dans la Diſcipline Eccleſiaſtique. Ceux-ci, qui devroient être eſtimez & avan-

avancez, par ceux dont la profeſſion demanderoit qu'ils les favoriſaſſent, ſont reculez pour jamais, & regardez comme des gens dangereux; pendant que les premiers ſont dans la faveur, & parviennent à tout ce à quoi ils aſpirent.

Les Incredules jugent à cette conduite, que ce n'eſt point le Chriſtianiſme en général, que l'on a à cœur, quoi qu'on le diſe, mais les interêts temporels du Parti; puiſque ceux qui ſe conſacrent à la défenſe & à la propagation du premier ſont diſgratiez, & qu'il n'y a point de trop grande recompenſe pour les autres.

Ce ſont là les principaux préjugez, que quelques Eccleſiaſtiques font naître, par leur faute, dans les Incredules. J'aurois pû dire encore des choſes beaucoup plus fortes, ſi j'avois voulu parler de tous les abus, qui ſe commettent dans les lieux, où le Chriſtianiſme eſt le plus corrompu; mais ſi ce que j'ai dit fait un tort infini à la Religion, que ne pourroit-on pas dire du reſte? D'ailleurs la réponſe, que j'ai à faire à ces préjugez, pourra ſervir à ſoudre les difficultez, qui naiſſent des deſordres qui ſont encore plus grands, que ceux dont j'ai parlé.

Pour faire voir que les ſujets de ſcandale & de chute, que l'on donne aux Increſ. VI.

credules & dont nous venons de parler, ne doivent point faire de tort au Chriſtianiſme en géneral ; & que par conſéquent ils ne devroient point empêcher, qu'on n'en reconnût la verité, il faut le conſiderer en lui-même, & dans ſa premiére origine. Si l'on y a ajoûté, & ſi on l'a corrompu depuis ; ce n'eſt pas un défaut du Chriſtianiſme, c'eſt la faute de ceux qui y ont fait ces additions, ou ces changemens.

Ceux qui ont lû les Evangiles & les autres Ecrits des Apôtres ne peuvent pas dire, que les premiers fondateurs de la Religion Chrétienne aient engagé ceux qui la prêcheroient, par la vuë de l'interêt, à s'acquiter de ce ſaint devoir. Jeſus-Chriſt ne promet que des perſecutions & des miſeres ici bas, aux premiers Miniſtres de l'Evangile. * *Je vous envoie*, leur dit-il, *comme des brebis au milieu des loups. Ils vous feront comparoître dans leurs aſſemblées, & ils vous feront fouëtter. Vous ſerez préſentez, à cauſe de moi, aux Gouverneurs & aux Rois. Le frere livrera le frere à la mort, & le pere le fils ; les enfans ſe ſouleveront contre leurs peres & leurs meres, & les feront mourir ; & vous ſerez haïs de tous les hommes, à cauſe de moi.* Il dit encore d'un de ſes Apôtres, qu'il appel-

* Matt. x, 16. & ſuiv.

la

la d'une maniére extraordinaire: * *je lui montrerai combien il faudra qu'il ſouffre en mon nom.* * Act. IX, 16.

L'évenement apprit bien-tôt aux Apôtres, que ces prédictions de Jeſus-Chriſt n'étoient pas vaines. * Les Juifs & les Paiens les reçurent, pour la plûpart, très-mal; & pluſieurs d'entre ces premiers diſciples de Jeſus-Chriſt, ſouffrirent la mort, en s'aquitant de la fonction dont leur Maître les avoit chargez. Ainſi l'on ne peut pas dire que l'interêt les eût portez à s'y engager, ou qu'il les confirmât dans leur premier engagement. Si Jeſus-Chriſt avoit fait un établiſſement conſiderable, en faveur de ceux qui prêcheroient ſon Evangile; comme il l'auroit pû faire, ſans que ſa doctrine fût fauſſe pour cela; il faut avouër que l'on auroit bien de la peine, à faire voir aux Incredules que les Apôtres n'auroient nullement agi par interêt; & nous n'aurions pas une preuve très-conſiderable de leur ſincerité, & par conſéquent de la verité des faits qu'ils annonçoient. C'eſt en quoi l'on a ſujet d'admirer la Providence divine, qui a préſidé en ſorte ſur le premier établiſſement de l'Evangile, qu'elle a prévenu les ſoupçons deſavantageux, que l'on auroit pû avoir, à l'égard d'un établiſſement ſem- * Voiez la 1. Lett. de la Ver. de la Rel. Chrét.

blable à l'état, où eſt aujourdhui le Chriſtianiſme. Si Jeſus-Chriſt lui même avoit joüi de toutes les commoditez de la vie; comme s'il avoit été élevé, par exemple, ſur le thrône temporel de la maiſon de David, d'où il étoit ſorti; ſa Morale, toute belle qu'elle eſt, & la ſainteté même de ſa vie, n'auroient jamais fait beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits; parce que lors qu'il y a un grand avantage temporel à s'attacher à la vertu, on ſoupçonne facilement, que ceux qui s'y attachent n'aient plus d'égard à cet avantage, qu'à la vertu en elle même.

Depuis, la Religion Chrétienne étant bien établie, la pieté des peuples a pourvû non ſeulement à la ſubſiſtence de ceux qui avoient ſuccedé aux fonctions des Apôtres; mais même, ſelon les lieux, à leurs commoditez, & à une aſſez grande dépenſe, dans laquelle ils étoient engagez. Dès que des perſonnes de qualité furent entrées dans la Religion, & que les Empereurs mêmes l'eurent embraſſée; on jugea que les principaux conducteurs de l'Egliſe devoient vivre dans quelque éclat; ſans quoi ils tomberoient dans le mépris, & ne pourroient pas tenir dans le reſpect, non ſeulement les peuples, mais encore les Rois, & les gens du premier ordre.

A conſiderer le genre humain, tel qu'il eſt, & tel qu'il ſera toûjours, & non tel qu'il devroit être; il eſt certain que cet établiſſement étoit néceſſaire, depuis que le Chriſtianiſme étoit devenu la Religion dominante.

Il eſt arrivé enſuite de là que pluſieurs de ceux, qui ont prétendu aux Dignitez Eccleſiaſtiques, ne les ont plus regardées que comme des établiſſemens mondains, par le moien desquels ils pourroient vivre dans l'éclat. Mais on ne peut attribuer, ſans injuſtice, la cupidité de ces gens-là à la Religion Chrétienne, ni à ſes fondateurs, comme je l'ai fait voir. On ne peut pas non plus blâmer ceux qui ont augmenté les revenus & la dignité des Eccleſiaſtiques; parce qu'ils l'ont fait, dans un bon deſſein, & que rien n'empêche que ceux, qui jouïſſent de ces revenus, & de ces Dignitez n'en faſſent un meilleur uſage, que la plûpart n'en font. Qui trouveroit mauvais, qu'après avoir fait une dépenſe, auſſi modeſte qu'il ſeroit poſſible, dans les choſes qui regardent l'exterieur, ils emploiaſſent le reſte de leurs revenus en bénéficence? Y a-t-il aujourdhui quelque loi, qui le leur défende? Il n'y en a point aſſurément, & rien non plus ne les engage à n'être pas

obligeans, doux, modeſtes, & à ne point ſe reſſouvenir de l'état, où ils étoient avant que de parvenir à des Dignitez. Qui ne les combleroit de loüanges, s'ils ſe conduiſoient en ſorte, qu'il parût, autant qu'il eſt poſſible, que ce n'étoit pas pour ſatisfaire à leur cupidité, ou à quelque autre paſſion, qu'ils ont tâché de parvenir aux Dignitez Eccleſiaſtiques; mais pour édifier davantage l'Egliſe, & pour porter les peuples à la pieté & à la charité, par leur exemple, beaucoup plus efficace que leurs diſcours? N'y a-t-il pas eu, en divers lieux, & en divers temps, des Eccleſiaſtiques qui en ont uſé de la ſorte, & qui ſe ſont attiré le reſpect & l'admiration de tout le monde? Tels étoient ces Evêques, dont *Ammien Marcellin* parle immédiatement après avoir fait la deſcription des Evêques de Rome, que j'ai rapportée. Son témoignage eſt d'autant plus grand poids, qu'il étoit Païen, & qu'il donne par tout des marques de ſa ſincerité: *Ils pourroient être*, dit-il, *réellement heureux, ſi mépriſant la grandeur de la ville de Rome, dans laquelle ils cachent leurs vices, ils imitoient la maniére de vivre de quelques Prélats des Provinces, que la frugalité de leurs tables, la ſimplicité de leurs habits & leurs yeux regardant continuellement*

*ment la terre, rendent recommendables à Dieu, & à ſes vrais adorateurs, comme des gens vertueux & modeſtes.* Ainſi c'eſt injuſtement que les Incredules attribuent au Chriſtianiſme ancien, ou moderne les défauts de ceux qui abuſent des Dignitez Eccleſiaſtiques; & c'eſt tout à fait mal raiſonner, que d'en conclurre la fauſſeté de la Religion Chrétienne.

VII. On peut répondre la même choſe aux objections des Incredules, tirées de la maniére ſcandaleuſe, dont bien des Eccleſiaſtiques ont été avancez, & dont ils jouïſſent des revenus deſtinez, par leur fondation, à des gens propres à édifier l'Egliſe. S'ils font de ces Emplois un ſimple métier, ou s'ils en regardent les revenus comme des penſions accordées à leurs importunitez, & à leurs flatteries, eſt-ce la faute de la Religion, ou des Fondateurs de ces Bénefices? Ne voit-on pas pluſieurs vertueux Eccleſiaſtiques, que leur mérite ſeul a avancez, & qui font un excellent uſage de leurs Dignitez & de leurs revenus?

Il eſt vrai que ceux, qui en abuſent, ont peu propres à guerir les Incredules de eurs préjugez, & que loin d'édifier ceux ui les connoiſſent, ils ne peuvent preſque, dans la diſpoſition où les hommes

ſont, que les corrompre, ou les ſcandalizer. C'eſt aux gens de bien à chercher du remede à cet opprobre du Chriſtianiſme, pour fermer entierement la bouche aux Incredules.

VIII. Si l'Autour de la Religion Chrétienne, ou ceux qui l'ont répandue les premiers, par toute la terre, avoient ordonné à leurs diſciples de ne ſouffrir aucune diverſité d'opinions, pas même en des choſes qui ne ſont point eſſentielles, & de perſecuter ceux qui ne ſuivroient pas en tout les ſentimens du plus grand nombre; les Libertins auroient ſans doute ſujet de leur attribuer toutes les ſuites fâcheuſes, qui naiſſent de cette dure *Intolerance*, dont tant de Théologiens font profeſſion. Mais c'eſt tout le contraire; les fondateurs de la Religion Chrétienne ne recommendent rien tant, que la moderation & la charité, en ces ſortes de diſſentions.

Les Juifs & les Païens, convertis au Chriſtianiſme, ne s'accommodoient pas bien les uns avec les autres, du temps des Apôtres. Les Juifs vouloient, entre autres choſes, que les Gentils obſervaſſent la diſtinction des viandes, que la Loi de Moïſe avoit introduite, & condamnoient ceux qui refuſoient de le faire. Les Gentils, qui ſavoient que Dieu n'avoit exigé cette

cette obſervance que des Juifs ſeuls, & pendant le temps auquel ils devoient former une République à part; refuſoient de ſe ſoumettre à ce joug, & ſe moquoient de la ſuperſtition des Juifs. Que font les Apôtres là-deſſus? Quel conſeil S. Paul donne-t-il à ſes diſciples? Diſent-ils qu'il faut abſolument que les uns ſuivent les ſentimens & la pratique des autres en tout, ſous peine d'excommunication? Ordonnent-ils à l'Egliſe Chrétienne de perſecuter, dès qu'elle le pourroit, tous ceux dont les ſentimens differeroient de ceux du plus grand nombre, en quelque choſe? Rien moins que cela. Les Apôtres partagent, pour ainſi dire, le differend, & veulent que les deux Partis aient de la condeſcendance l'un pour l'autre. Ils n'ordonnent pas aux Juifs de manger la chair des animaux défendus, ſans ſcrupule; ils ne ſoumettent pas non plus les Gentils à la ſuperſtition des Juifs. Ils veulent ſeulement que ces derniers s'abſtiennent * *de ce qui aura été ſacrifié aux idoles, du ſang, & des chairs étouffées;* parce que les Juifs étoient exceſſivement ſcandalizez de voir que ceux qui croioient en Jeſus-Chriſt & qui fréquentoient ſes Apôtres, mangeaſſent de ces ſortes de choſes, qu'ils croioient être défendues à tous les hommes.

* Act. xv, 29.

Ils déclarent *qu'il a ſemblé bon au S. Eſprit & à eux de ne leur impoſer d'autres charges, que celles-là, qui étoient néceſſaires.* S. Paul, après * avoir dit à ceux de Corinthe, *que perſonne ne peut poſer d'autre fondement que celui qu'il avoit poſé, ſavoir, Jeſus-Chriſt;* ajoûte *que ſi l'on bâtit ſur ce fondement, avec de l'or, de l'argent & des pierres prétieuſes* (c'eſt-à-dire des doctrines veritables) *du foin, ou de la paille* (c'eſt-à-dire de fauſſes doctrines, mais qui ne détruiſent pas le fondement) *le feu éprouvera l'ouvrage de chacun; & que ſi l'ouvrage de quelcun ſubſiſte, il en ſera recompenſé; mais que celui, dont l'ouvrage ſera brulé, ſera châtié; & qu'il ne laiſſera pas néanmoins d'être ſauvé, quoi qu'en paſſant par le feu.* Dans ſon Epître aux Romains, où il parle diſtinctement de la controverſe, ſur laquelle j'ai rapporté la déciſion des Apôtres, voici le conſeil qu'il leur donne: * *Recevez avec charité celui qui eſt encore foible dans la foi, ſans faire de diſtinction de penſées. Car l'un croit qu'il lui eſt permis de manger de toutes choſes, & l'autre au contraire ne mange que des herbes. Que celui qui mange ne mépriſe point celui qui ne mange pas; car Dieu l'a reçu,* (en lui faiſant connoître l'Evangile, d'une maniére ſalutaire) *Qui êtes-vous, pour condamner ainſi le ſerviteur d'autrui? s'il tom-*

* 1 Cor. III, 11.

* Rom. XIV, 1. & ſuiv.

*tombe, ou s'il demeure debout, cela regarde ſon maître. Mais il demeurera debout, car Dieu eſt puiſſant pour le tenir debout;* c'eſt-à dire, pour empêcher que ſa foibleſſe ne le jette dans des erreurs capitales. S. Paul ajoûte pluſieurs choſes, ſur le même ſujet, que je ne rapporterai pas. Mais tout ce qu'il dit ſuppoſe clairement qu'il faut ſe ſupporter les uns les autres, dans des choſes, qui ne ruinent point le fondement; c'eſt-à-dire, qui n'empêchent point qu'on n'eſpere en Jeſus-Chriſt & qu'on n'obeïſſe à ſes commendemens.

Après cela, ſi l'on en uſe autrement aujourdhui, & ſi l'on a d'autres maximes, on ne ſauroit les attribuer aux Apôtres; ni par conſéquent les regarder, comme des dogmes de la Religion Chrétienne. On peut tirer quelque conſéquence, que l'on voudra, contre ceux qui violent cette partie de la charité, qui regarde ceux qui ſont dans l'erreur, ils ne donnent que trop de lieu de juger mal de leur conduite; mais ces jugemens deſavantageux ne doivent pas rejaillir contre la Religion Chrétienne.

IX. Il n'eſt nullement beſoin que je prouve que, ſelon les idées de l'Evangile, le ſoin du ſpirituel eſt incomparablement au deſſus de celui du temporel. Le ſyſte-

* Voiez Jean VI, 7. Luc. X, 41, 42, me * entier de la Religion Chrétienne ne parle d'autre choſe, & ainſi l'on doit beaucoup plus eſtimer ceux qui travaillent à extirper l'Incredulité & les vices, que ceux qui plaident pour les interêts temporels ; les premiers ſont infiniment plus utiles à l'Egliſe Chrétienne, que les autres. Ainſi ſi quelques uns changent l'interêt de la Religion en interêt de Parti, c'eſt à eux à qui il s'en faut prendre; & non à la Religion, qui condamne entierement cette conduite.

---

## CHAPITRE QUATRIE'ME.

*Que les diviſions qui ſont entre les Chrétiens, ne doivent pas empêcher que l'on ne croie que la Religion Chrétienne eſt veritable.*

I. L'HISTOIRE Eccleſiaſtique nous apprend que, depuis la mort des Apotres, & même pendant leur vie, les Chrétiens commencerent à ſe diviſer. Mais ce fut principalement au ſecond ſiecle, qu'il ſe forma quantité de Sectes, qui déchirerent le Chriſtianiſme, d'une maniére ſcandaleuſe ; & depuis ce temps-là les unes ont ſuccedé aux autres, en ſorte que l'on peut dire que l'Egliſe Chrétienne n'a jamais

mais été ſans diviſions. Ce qu'il y a encore de pire, c'eſt que la plûpart de ces Sectes ſe ſont condamnées & ſe condamnent réciproquement. Chacune prétend, que ce n'eſt, qu'en embraſſant la doctrine qu'elle enſeigne, que l'on peut être ſauvé. Il n'eſt pas beſoin que j'entre dans le détail, ou que je rapporte des preuves particulieres de ces diviſions, ou de ces anathémes. Ce ſont des faits, qui ne ſont que trop connus à tout le monde.

Les Incredules prennent occaſion de là de dire que la Religion Chrétienne eſt, comme toutes les autres, & que ſi elle avoit été envoiée du ciel, comme l'on dit, les Chrétiens s'accorderoient mieux entr'eux qu'ils ne font. Le même Dieu, diſent-ils, qui l'auroit donnée aux hommes, prendroit ſoin de prévenir des diviſions, qui diminuent infiniment le fruit qu'ils en pourroient recueuillir. Il ſemble au contraire que c'eſt la Pomme de la Diſcorde, qui n'a pas plûtôt paru dans le monde, qu'elle y a cauſé des diviſions infinies. Ils ajoûtent, que cela empêche & les Incredules & ceux qui ont été élevez en d'autres Religions de la pouvoir embraſſer. Car ne ſâchant quelle Secte c'eſt, qui enſeigne le veritable Chriſtianiſme, & n'étant pas en état de les é-

cou-

couter toutes, le moien qu'ils ſe déterminent? Ils demandent encore à ceux qui écrivent, pour la Verité de la Religion Chrétienne, comme nous le faiſons préſentement, quelle Religion Chrétienne nous prétendons défendre, ſi c'eſt celle, dont l'Egliſe Romaine fait profeſſion, ou celle de l'une des autres Sectes, qui forment des corps ſéparez? Il n'y a point, diſent ils, de Chriſtianiſme en géneral, il faut ſe déterminer en faveur de l'un des Partis, lequel prétendez-vous défendre?

Il y a une autre ſorte de gens, dont la conduite n'eſt pas plus ſage, que celle des Incredules; & qui abuſent d'une autre maniére des diviſions, qui ſont parmi les Chrétiens. Ils diſent que n'étant pas capables d'examiner les differents ſentimens, ils ne trouvent rien de plus ſûr, que d'embraſſer ſans examen celui des lieux, dans leſquels ils ſont nez; puis qu'enfin il faut ſe déterminer, en faveur d'un Parti. Les Incredules rejettent toutes les differentes opinions des Chrétiens, comme également mal-fondées, à cauſe de leurs diviſions; & ceux qui diſent qu'ils croient la Religion, de leur païs, ſans examen, ne ſavent guere ce qu'ils font profeſſion de croire, & ne s'expoſent pas à un beaucoup moindre danger de ſe tromper, que

n'eſt

n'eſt celui dans lequel ſe jettent les Incredules ; car enfin rejetter tout, ou embraſſer la premiere opinion qui ſe préſente, ſans ſavoir pourquoi, eſt preſque la même choſe. Dans le fonds, les uns ne font guere plus d'honneur à la Religion Chrétienne, que les autres ; puis qu'ils la ſuppoſent également deſtituée de caracteres, propres à la faire diſtinguer du Menſonge. Ainſi j'ai crû devoir examiner dans ce Chapitre la conduite des uns, & des autres.

II. Pour commencer par les Incredules, & pour répondre à leurs objections, dans le même ordre, dans lequel je les ai propoſées, je nie d'abord qu'il s'enſuive de ce que les Chrétiens ſont diviſez, que la Religion Chrétienne ne ſoit pas de révelation divine. Si les Chrétiens produiſoient une promeſſe du Fondateur de leur Religion, qui aſſurât qu'ils ne ſeroient jamais diviſez, le raiſonnement des Incredules ſeroit bon ; ils auroient ſujet de dire, que cette promeſſe n'étant point accomplie, c'eſt une marque qu'elle n'étoit pas venue de Dieu. Mais c'eſt tout le contraire ; Jeſus-Chriſt & ſes Diſciples, enviſageant la diſpoſition des hommes, & ſâchant d'ailleurs l'avenir, ont prédit très-clairement les diviſions qui devoient être par-

parmi les Chrétiens. * *Croiez vous*, dit Jesus-Christ, *que je sois venu mettre la paix sur la terre? Nullement, vous dis-je, mais la division. Car dès à présent, dans une seule maison cinq personnes seront divisées, trois contre deux, & deux contre trois*, &c. * *Il faut qu'il y ait des Sectes, parmi vous*, dit S. Paul, *afin que les bons paroissent.* Voila des paroles expresses, qui marquent que Jesus-Christ & ses Apôtres n'ont pas ignoré les divisions que la Religion Chrétienne mal entendue, ou plûtôt les passions des hommes causeroient parmi les Chrétiens.

* Luc. xii, 51.

* 1 Cor. x, 19.

Mais c'est, dit-on, une chose indigne d'une Religion révelée du ciel, que de causer tant de divisions, & qui ont eu des suites si funestes. Je l'avouë, si l'on suppose que cette Religion inspire par elle même les divisions & le desordre, mais si elle n'en est que l'occasion innocente, on ne peut point tirer de là de consequence desavantageuse à la Religion. Or on ne peut pas douter que la Religion Chrétienne ne soit entierement opposée aux divisions des Chrétiens; puis qu'il n'y a point de précepte, que Jesus-Christ presse si fort que celui * de s'aimer les uns les autres, & par conséquent de vivre en paix. Personne ne l'ignore. Jesus-Christ néanmoins con-

* Voiez Jean xiii, 34, 35. xv, 12, 17. &c.

connoiſſoit ſi parfaitement le cœur humain, qu'il voioit bien que *le commendement nouveau de s'aimer les uns les autres*, qu'il laiſſoit à ſes Diſciples, ſeroit mal obſervé: & que ſa doctrine, toute pacifique qu'elle eſt, ſerviroit ſouvent de prétexte aux paſſions des hommes, pour cauſer une infinité de brouilleries; de ſorte que ſi on expliquoit ſon deſſein par l'évenement, il faudroit dire qu'il ſeroit venu apporter la diviſion ſur la terre. C'eſt là le ſens des paroles, que j'ai rapportées, un peu plus haut.

Mais quoi? dira-t-on encore, ne ſemble-t-il pas que Dieu devoit empêcher, pour l'honneur de la Religion, & pour le bien des hommes, qu'elle ne produiſit aucun desordre, pas même par accident? Non, Dieu ne devoit pas intervenir, par des effets extraordinaires de ſa puiſſance, pour conſerver la paix parmi les Chrétiens. La raiſon de cela eſt, que ſon deſſein, comme il paroit & par la révelation & par la choſe même, n'eſt nullement de conduire les hommes, au moins communément, à ſon obeïſſance par des miracles de cette nature; mais ſeulement par des Loix, ausquelles il a attaché des peines & des recompenſes *, comme je l'ai déja dit ailleurs. C'eſt ce que S. Paul marque en un

* Part. 1. Ch. 3. §. V.

un en mot, dans le paſſage que j'en ai cité, lors qu'il dit *qu'il faut qu'il y ait des Sectes, afin que les bons paroiſſent.* Cela veut dire manifeſtement, que ſi Dieu empêchoit, par des moiens extraordinaires, qu'il n'y eût aucune diviſion pour la doctrine parmi les Chrétiens, il n'y auroit plus de vertu à demeurer attaché au bon parti, ou à abandonner les mauvais, pour s'y joindre. Ceux qui aiment la Verité & qui s'y attachent, par connoiſſance & par choix, ſeroient confondus avec ceux qui l'embraſſeroient ſans ſavoir pourquoi, également prêts à ſuivre le Menſonge, ſi on le leur avoit enſeigné. La profeſſion conſtante de la Verité ne pourroit plus attendre de recompenſe, parce qu'on ne pourroit pas l'abandonner. En un mot il ſeroit inutile de propoſer aux hommes des Loix, qu'ils ne pourroient point violer; parce que Dieu l'empêcheroit, par ſa toute-puiſſance.

Mais on dira peut-être, qu'un ſage Legiſlateur, qui prévoit que ſes Loix ſeront mal-entenduës, & cauſeront des diviſions, s'il les exprime d'une certaine maniére, ne manque pas de ſe ſervir d'expreſſions plus claires; & que Dieu, qui prévoit tout, a dû par conſéquent faire exprimer ſa volonté d'une maniére ſi claire, qu'elle

le prévînt toutes les diſputes, que nous voions aujourdhui parmi les Chrétiens. Je répons à cela que Dieu s'eſt exprimé aſſez clairement, dans les Ecrits des Apôtres, ſur tout ce qu'il eſt néceſſaire de croire, de faire, & d'eſperer, pour obtenir le ſalut, ſelon les Loix de l'Evangile; & qu'il n'y auroit aucune diſpute à l'égard du néceſſaire, ſi les hommes s'étoient contentez des idées de l'Ecriture. Ce qui a fait naître des diſputes, parmi les Chrétiens, ſont les additions & les conſéquences mal tirées, & nullement le Texte du Nouveau Teſtament. Ceux qui n'y cherchent que la Verité la trouvent facilement, & ne ſe trompent en rien d'eſſentiel; mais ceux qui veulent y trouver ce que la vaine ſubtilité, l'interêt & les paſſions humaines y ont ajoûté, ſont ſujets, je l'avouë, à ſe tromper à tous momens. En un mot, pour des perſonnes ſinceres & qui aiment la Verité préferablement à toute autre choſe, l'Evangile eſt clair comme le jour, & ne ſauroit cauſer de diſpute conſiderable; mais pour des hommes paſſionnez, & entêtez de leurs préjugez, les choſes du monde les plus claires ſont obſcures. Il n'y a point de Loi ſi claire, ſur laquelle un chicaneur ne faſſe mille difficultez; & ſi un Légiſlateur

ne devoit paſſer pour ſage, qu'en prévenant expreſſément toutes les difficultez poſſibles, & marquant tous les cas, dans leſquels des perſonnes mal-intentionnées pourroient abuſer des Loix; il n'y auroit jamais eu aucun Legiſlateur, à qui l'on pût attribuer quelque ſageſſe. Jamais aucun d'eux n'a entrepris de faire rien de ſemblable, parce que pour cela il faudroit qu'ils euſſent compoſé une infinité de volumes, & auſquels il y auroit encore à tous momens quelque choſe à ajoûter; puis que les cas, qui arrivent tous les jours, ſont infinis. Ainſi ſi Dieu avoit voulu prévenir toutes les Controverſes, qui ſont nées & qui naîtront à l'avenir, ſur le ſens de la Révelation, en rejettant nommément toutes les erreurs poſſibles, il auroit fallu faire un ſi grand nombre de volumes, que, pour me ſervir de l'expreſſion de S. Jean, *le monde ne les pourroit pas contenir*, & leur multitude les rendroit inutiles.

Pour preuve que les Loix les plus claires & les plus propres à prévenir toute ſorte de deſordre, deviennent obſcures, pour ceux qui ne ſont pas diſpoſez à les obſerver; on n'a qu'à ſe reſſouvenir de ce qu'on a dit de la charité, envers ceux qui ſont dans l'erreur, ſur quelque article de la Re-

li-

ligion. Il n'étoit pas poſſible de parler plus clairement & plus fortement là-deſſus, que les Apôtres l'ont fait ; cependant la plûpart des Chrétiens font aujourdhui ce qu'il faudroit faire, s'ils avoient dit tout le contraire. Ainſi l'on diſpute ſur le ſens de la Révelation, plûtôt parce qu'on eſt aveuglé de préjugez, & parce qu'on veut diſputer, que parce qu'elle eſt obſcure à l'égard des dogmes néceſſaires ; & Dieu n'a nullement dû condamner expreſſément toutes les erreurs poſſibles, pour prévenir les diſputes, comme je viens de le faire voir.

III. Les Diviſions, qui ſont parmi les Chrétiens, ne doivent point empêcher que les Incredules, ou les Infideles ne les écoutent, lors qu'ils les exortent à embraſſer la Religion Chrétienne. La raiſon de cela eſt, que tous les Chrétiens, malgré leurs diviſions, conviennent de certains articles, par l'examen desquels il faut néceſſairement que les Incredules & les Infideles commencent ; & non par celui des Controverſes particulieres, qui diviſent les Chrétiens. Tous les Chrétiens conviennent à l'égard de la Création du monde, de la Révelation en géneral, des Commendemens de Morale, & des recompenſes & des peines qui y ſont at-

tachées. Ils conviennent encore dans la créance de l'hiſtoire de l'Evangile, de la miſſion divine de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, de la réſurrection, & du Jugement dernier. C'eſt ce qu'ils entreprennent d'abord de prouver, lors qu'ils ont à faire à des Incredules, ou à des Infideles; c'eſt ce qu'ils appellent, d'un commun conſentement, *les principes du Chriſtianiſme*, & qu'ils prouvent tous, par de ſemblables raiſons.

Il en eſt en cela de la Religion, comme de pluſieurs ſciences, dans leſquelles les Savans ne ſont guere moins diviſez. Par exemple, il y a de très-grandes diſputes entre les Médecins, ſur les cauſes des maladies, ſur la vertu des remedes, & ſur la maniére de les appliquer; mais malgré toutes leurs conteſtations, il y a des choſes dont ils conviennent. Dans l'Anatomie, dans la déſcription des Symptomes des maladies, dans la connoiſſance des Simples, & dans la Chymie, il y a une infinité de choſes, dont perſonne ne doute, & qui ſont les plus importantes parties de la Médecine, par leſquelles il faut commencer de s'inſtruire de cette ſcience. Il en eſt de même, comme je l'ai dit, des differentes Sectes du Chriſtianiſme. Comme la diverſité des ſentimens des Médecins n'em-

n'empêche pas ceux, qui ont envie de s'inſtruire de la Médecine, d'examiner ſes principes: ceux qui aiment la Verité n'ont garde de ſe rébuter de l'examen de la Religion, par la diverſité des opinions. Ce ſont même d'autres motifs, qui en détournent les Incredules, comme nous l'avons fait voir, dans la premiére Partie.

Ce que j'ai appellé *les principes du Chriſtianiſme*, eſt la même choſe que l'on peut nommer *le Chriſtianiſme en géneral*. Quoi qu'il n'y ait point de Societé Chrétienne, qui renferme toute ſa créance dans les ſeules idées dont tous les Chrétiens ſont d'accord, cela n'empêche pas que ces idées ne comprennent les dogmes fondamentaux de la Religion Chrétienne, & qu'il ne faille ſe déterminer là-deſſus; avant que d'examiner aucun dogme particulier des Societez, qui en font profeſſion. C'eſt ce que nous prétendons défendre, dans cet Ouvrage, & de la verité ou de la fauſſeté de quoi dépend tout le reſte. Si l'on reconnoit, par l'examen, que ces dogmes géneraux ſont vrais, il faudra enſuite chercher quelle Societé les enſeigne avec le plus de pureté; mais ſi l'on avoit reconnu qu'ils ſont faux, on n'auroit que faire d'examiner aucune Secte en particulier. Puis qu'elles défendent toutes les mêmes

principes généraux ; s'ils n'étoient pas veritables, elles ſeroient toutes également dans l'erreur.

IV. Il eſt donc viſible, que les diviſions des Chrétiens ne doivent porter aucun préjudice à la Religion Chrétienne en général, ni empêcher que les Incredules ne l'examinent. Il n'eſt pas moins certain qu'elles ne peuvent pas détourner du même examen ceux, qui en veulent embraſſer une. Si elles le rendent un peu plus difficile, elles ne le rendent nullement impoſſible. On me dira ſans doute, que cela eſt veritable, à l'égard des gens de Lettres, ou des perſonnes éclairées ; mais on me demandera que peut faire la populace ignorante, dans ces diviſions ? Comme on la juge communément incapable de cet examen, on juge auſſi qu'il eſt plus ſûr pour elle de prendre le premier Parti qui ſe préſente.

Je repons à cela premierement, que pour paſſer pour veritable Chrétien, il faut au moins en ſavoir les principes généraux, dont nous avons parlé. S'il y a des gens aſſez ſtupides, pour n'y comprendre rien, ſans être néanmoins de mauvaiſes mœurs, c'eſt à Dieu à voir dans quel rang il les mettra ; mais comme j'ai dit ailleurs, ils ne different pas beaucoup de certains

Sau-

Sauvages de l'Amerique, ou de l'Afrique.

Secondement, ſi ceux qui ont aſſez d'eſprit, pour comprendre les principes de la Religion Chrétienne, & aſſez de vertu pour former leurs mœurs ſur ce modele; ne peuvent pas néanmoins juger, avec connoiſſance de cauſe, des differends, qui partagent les Chrétiens; il n'eſt pas difficile de décider de ce qu'ils doivent faire, pour agir d'une maniére prudente & équitable. Ils ne doivent point juger de ce qu'ils n'entendent pas. Ils ne doivent ni approuver, ni condamner aucun des Partis, à l'égard des dogmes conteſtez. Si l'on exige davantage d'eux, on les fait aller au delà de leurs lumiéres, & on les oblige de porter un jugement tout à fait témeraire & injuſte. Pendant qu'ils ne peuvent ni s'informer avec exactitude des raiſons des divers Partis, ni s'aſſurer clairement que l'un d'eux a tort; ils doivent demeurer en ſuſpens, touchant les Controverſes. C'eſt une regle du bon ſens, de ne juger pas de ce qu'on n'entend point; & l'on ne ſauroit croire, ſans y renoncer, que Dieu veut que l'on ſe détermine, ſans raiſon. S. Paul nous apprend là-deſſus, * *que tout ce qui eſt fait ſans foi* (ou *ſans perſuaſion*) *eſt peché*; c'eſt-à-dire, qu'avant que de ſe déterminer à agir en ma- * Rom. XIV, 23.

tiére de Religion (car c'eſt de quoi il s'agit en cet endroit) il faut être perſuadé que l'on fait bien. Or on ne le ſauroit être avec raiſon, ſi l'on ne ſait pourquoi.

On dira peut-être que Dieu pourroit ſe ſatisfaire de cette retenuë, mais que les hommes ne la ſouffrent pas; puis qu'ils veulent que tous ceux, qui vivent dans la même Societé qu'eux, ſe déclarent pour tous ſes dogmes. Néanmoins quoi qu'on puiſſe exiger de beaucoup de gens, il eſt certain qu'ils en demeurent dans la retenuë dont j'ai parlé; parce qu'heureuſement ils ſe trouvent incapables d'entendre les Controverſes, qui partagent les Chrétiens; quoi qu'ils entendent facilement le fonds du Chriſtianiſme, qui eſt proportionné à toutes ſortes d'eſprits, qui ne ſont pas entierement deſtituez de tout raiſonnement, à l'égard des choſes qui ne frappent pas les ſens. Ces gens-là faiſant peu d'attention à ce qu'ils n'entendent point, s'attachent uniquement à ce qu'ils comprennent; de ſorte qu'ils abandonnent les Controverſes aux Théologiens, & s'arrêtent à l'eſſentiel du Chriſtianiſme. Ceux qui n'aiant pas plus de lumiéres, vont plus loin qu'eux dans leurs jugemens, & agiſſent en conſéquence de cela, jugent & agiſſent manifeſtement contre la pru-

den-

dence la plus commune, & contre l'équité naturelle. C'eſt fouler aux pieds les lumiéres les plus certaines de la Raiſon & de la Religion, que de vouloir que Dieu leur tienne compte d'une conduite ſi déraiſonnable.

En troiſiéme lieu, ſi l'on ſuppoſe que ceux qui ne peuvent pas entrer dans le détail des Controverſes, ont néanmoins un peu plus de lumiéres, que ceux que je viens de décrire; ils peuvent facilement ſe déterminer de cette maniére, ſans rien riſquer. Ils peuvent connoître, par la lecture des Confeſſions de foi, ce en quoi conviennent les differents partis du Chriſtianiſme, & prendre cela pour le fonds de la Religion; parce qu'il n'eſt pas vraiſemblable que tant de Partis ſéparez, & qui diſputent ſi aigrement les uns contre les autres, s'accordent à reconnoître de certains Chefs, pour dogmes de la Religion Chrétienne, s'ils n'en étoient pas. Par les *differents Partis du Chriſtianiſme*, je n'entends pas toutes les Sectes qui ont jamais été, mais ſeulement celles qui ſubſiſtent aujourdhui. La plûpart des anciennes Sectes nous ſont aſſez inconnuës, & ſi l'on en juge par ce que l'Hiſtoire nous en dit, une grande partie ſoûtenoit de ſi grandes extravagances, ou étoit dans un

desordre ſi honteux, qu'il étoit facile de reconnoître leurs erreurs. S'ils ajoûtent à cela la lecture du Nouveau Teſtament, ils ſe confirmeront entiérement dans cette penſée. Enſuite ſi on les veut contraindre d'approuver, ou de condamner au delà de ce qu'ils entendent, & de ce qu'ils ont appris dans le Nouveau Teſtament, & par le conſentement unanime de tous les Chrétiens; ils doivent demander qu'on les inſtruiſe. Si ces inſtructions ſont ſi obſcures, qu'ils n'y entendent rien, après y avoir apporté toute l'attention dont ils ſont capables; ou s'ils voient clairement qu'elles ſont contraires à l'idée génerale du Chriſtianiſme, qu'ils ſe ſont formée; ils ne les peuvent regarder, que comme fauſſes, ou comme ſuſpectes, ou au moins comme non néceſſaires. Que ſi on ne leur permet point de juger, ſelon leurs lumieres, ni de rechercher la verité; il faut qu'ils ſe retirent dans des lieux, où ils le puiſſent faire, plûtôt que d'agir toute leur vie contre leur conſcience.

Je ne m'étens pas davantage ſur cette matiére, & il eſt facile de tirer de ce que j'en viens de dire les Conſéquences néceſſaires, pour répondre aux queſtions, que l'on peut propoſer là-deſſus. Il me ſuffit de pouvoir conclurre que les Diviſions, qui

qui ſont entre les Chrétiens, ne peuvent pas engager un homme raiſonnable, ni à prendre le premier Parti qui ſe préſente à lui ſans l'examiner, ni à rejetter toute la Religion Chrétienne.

---

## Chapitre Cinquiéme.

*Que c'eſt en vain que les Incredules objectent, que le Chriſtianiſme étant auſſi peu connu par les hommes, & auſſi mal-obſervé qu'il l'eſt ; il n'eſt pas d'auſſi grande utilité à tout le genre humain, que le devroit être une Religion révelée de Dieu, en faveur de tous les hommes.*

C'Est un Dogme géneralement reçu parmi les Chrétiens, que la Religion Chrétienne n'eſt pas révelée pour un ſeul peuple, ni pour de certains lieux ; mais pour toutes les nations, & pour toute la terre. C'eſt auſſi très-certainement la doctrine de Jeſus-Chriſt * & de ſes Apôtres. Les Incredules font là-deſſus deux objections ; la premiére, c'eſt qu'il y a un très-grand nombre de nations, auſquelles l'Evangile n'a point été annoncé juſqu'à préſent, & qui vivent dans une profonde ignorance ; l'autre c'eſt que, parmi les Chré- I.

* Matth. xxviii, 19. Marc. xvi, 15. &c.

Chrétiens mêmes, chaque Parti assure que la doctrine de Jesus-Christ n'est pas connue, comme elle le devroit être, parmi les autres. Ainsi la plûpart des hommes n'en savent rien, & une grande partie de ceux, qui en ont ouï parler, la connoissent si mal, si l'on en croit les autres, qu'elle ne leur sert presque de rien. Il semble aux Incredules, que la Providence devroit y avoir mis ordre ; mais il n'est pas difficile de satisfaire à ces difficultez.

II. Jesus-Christ, & ses Apôtres nous ont appris à la verité, qu'il n'en étoit pas de la Religion Chrétienne, comme de la Judaïque, & qu'elle devoit être annoncée à toutes les Nations ; mais ils n'ont dit nulle part, que cela arriveroit tout d'un coup, ou même en peu de siecles. Ils n'ont exclus aucun peuple de la connoissance de l'Evangile, ni du culte que Dieu demande des hommes; comme faisoit la Religion Judaïque, qui ne s'adressoit qu'aux Juifs, & qui ne pouvoit être observée dans toute son étenduë, que par ceux qui demeuroient dans la Palestine. Mais ils n'ont pas dit, que dans un certain temps l'Evangile seroit répandu par toute la terre, à parler à la rigueur, c'est-à-dire, dans l'un & dans l'autre hémisphere, & que tous les peuples

ples du monde reconnoîtroient le Créateur du ciel & de la terre pour leur Dieu, & Jeſus-Chriſt ſeul pour leur Sauveur, pour leur Docteur, & pour leur Roi. Ainſi on ne peut pas s'en prendre à eux, ſi tous les peuples ne connoiſſent pas encore l'Evangile. Cette objection ne les regarde pas plus, que ſi l'on leur objectoit l'ignorance des peuples qui ont vêcu, avant que Jeſus-Chriſt vînt au monde. Car comme Dieu n'a pas trouvé bon d'envoier Jeſus-Chriſt plûtôt : il n'a peut-être pas encore voulu, que tous les peuples le connuſſent. Cependant il n'y en a point, à qui il n'ait fait aſſez de graces, pour l'en remercier ; quoi qu'il en ait plus fait aux uns, qu'aux autres. Il n'y a point en cela d'injuſtice, pourvû qu'il ne redemande pas ce qu'il n'a point donné ; je veux dire qu'il juge toutes les nations, ſelon l'étendue de leurs lumiéres, * comme aſſurément il le fera.

* Voiez Part. I. Ch. III.

On pourroit néanmoins peut-être dire, que ſi l'Evangile n'eſt pas encore parvenu par toute la terre ; c'eſt par la faute des Chrétiens. Les uns penſent à toute autre choſe, qu'à faire part de leurs lumiéres aux peuples, qui vivent encore dans l'ignorance. Ils font des dépenſes infinies, pour ſatisfaire leurs cupiditez, ou à ſe faire

re la guerre les uns aux autres ; & n'en ſauroient ſupporter une très-médiocre, pour faire connoître l'Evangile à ceux qui l'ignorent. L'eſperance du gain les fait aller au bout du monde, & tout hazarder, pour s'enrichir ; mais ils ne veulent pas s'incommoder, pour faire porter la lumiére de l'Evangile aux lieux, où elle n'eſt point. Néanmoins Dieu, en l'ordonnant aux Apôtres, l'a ordonné à tous les Chrétiens, comme il ſeroit aiſé de le faire voir. D'autres, qui ſemblent être plus touchez de ce commendement de Jeſus-Chriſt, envoient à la verité grand nombre de Miſſionnaires, par tout où ils peuvent ; mais ſans blâmer leur intention, qui eſt aſſurément bonne, à la conſiderer en géneral ; on peut dire qu'une grande partie de ces gens-là n'eſt pas elle même aſſez inſtruite du Chriſtianiſme, pour faire à Jeſus-Chriſt de veritables diſciples parmi les Infideles. Ils portent ſouvent avec eux l'eſprit des fables, & ils ne tâchent de gagner ces peuples, qu'en les trompant. Au lieu des principes ſimples de la Religion Chrétienne, & des maximes admirables de ſa Morale ; ils leur enſeignent mille choſes inutiles, pour ne pas dire fauſſes, & mille pratiques vaines, qui n'ont point de rapport avec la charité.

Ainſi

Ainſi il ne faut pas s'étonner que l'Evangile ne ſe répande pas beaucoup, parce que ceux à qui Dieu a commendé de le faire négligent ce commendement, ou s'en acquittent trop mal. Il s'en faut donc prendre aux hommes, & non pas à Dieu; qui leur a donné d'excellentes Loix, mais qui ne les contraint pas de les obſerver.

Mais les Incredules prétendent que la Providence devroit plûtôt mettre ordre à cela, par des voies extraordinaires, que d'attendre vainement des Chrétiens l'execution des ordres que, ſelon nous, elle leur a donnez, il y a ſi long-temps; ſans qu'ils aient encore obeï, comme il le faudroit. Je répons à cela, outre ce que j'ai déja dit de la liberté que Dieu a de donner ſes biens à qui il lui plait, que l'on ne doit pas juger abſolument de la conduite de la Providence, par le paſſé. Peut-être que le temps viendra, auquel perſonne ne ſervira qu'au Créateur de l'Univers, & ne reconnoîtra aucune autre doctrine, que celle de Jeſus-Chriſt. Peut-être que ce temps ſera infiniment plus long, que celui qui ſe ſera écoulé auparavant, depuis la naiſſance du monde, & que les ſiecles d'ignorance ne paſſeront que pour très-peu d'années, en comparaiſon des ſiecles é-

éclairez ; de ſorte que la durée de la Bénéficence de Dieu à cet égard ſera infiniment plus conſiderable, que les ſiecles pendant leſquels il ſemblera avoir négligé la plûpart du genre humain.

La Religion Chrétienne nous apprend à la verité, que quelque jour l'état, auquel les hommes ſont ſur la terre, changera entierement, & que tous iront rendre compte de leurs actions, pour être recompenſez, ou punis; mais elle ne nous dit point, quand ce temps viendra; & ceux qui avoient crû que cela devoit arriver bien-tôt après la venuë de Jeſus-Chriſt, à cauſe de quelques paroles obſcures de lui, ou de ſes Apôtres, ſe trompoient entierement, comme nous le voions aujourdhui. Celui aux yeux duquel † *mille ans ne ſont que comme un jour*, * & *dans la colere duquel il n'y a qu'un jour, mais dans la faveur de qui, il y a toute une vie*, peut avoir des vuës incomparablement plus étenduës, & qui demandent beaucoup plus de temps. Nous de qui la vie eſt courte, & qui regardons l'avenir, comme une choſe qui n'eſt pas à nous, nous nous impatientons, & l'ardeur de nos deſirs nous fait encore trouver le temps plus long; mais Dieu, dans lequel il n'y a point de changement, & qui voit tous les temps, comme le pré-

† 2 Pet. III, 8.
* Pſ. XXX, 6.

préſent, enviſage tout autrement les choſes, que nous ne faiſons, & regarde comme très-courtes toutes les durées bornées. Il ne faut donc pas juger de la Providence, par le peu de temps qui s'eſt écoulé, depuis que les hommes ſont ſur la terre ; puis que dans l'éternité, qui le ſuit, elle peut prendre tel eſpace qu'il lui plaira, pour répandre à pleines mains de nouveaux bien-faits, ſur toutes les Nations.

Ce n'eſt là à la verité qu'une conjecture, mais on m'avouëra qu'elle n'a rien qui ne ſoit très-conforme à la grande idée, que la Religion Chrétienne, auſſi bien que la Raiſon, nous donne de la Bonté de Dieu, & de ſon éternelle durée. On ne ſauroit rien produire de démonſtratif contre cette penſée, & les Incredules ne peuvent ſuppoſer qu'elle eſt fauſſe, ſans le prouver.

Ce que je viens de dire ſuffit, pour ſoudre leur ſeconde objection, fondée ſur le peu de connoiſſance du veritable Chriſtianiſme, que les Chrétiens ſe reprochent les uns les autres. C'eſt par la faute des hommes, que cela arrive, & Dieu ne s'y oppoſe, pour l'ordinaire, pas autrement que par des loix accompagnées de peines & de recompenſes. Mais il y a des gens, qui croient que quelque jour Dieu réfor- III.

mera d'une maniére toute extraordinaire le Chriſtianiſme. Cela pourroit être, mais quand il n'arriveroit jamais, il faut ſe reſſouvenir, qu'il n'y a point de Secte de quelque étendue, & qui ait duré un peu de temps, ſi corrompuë, que l'eſſence du Chriſtianiſme ne s'y ſoit pas conſervée; quoi que les additions, que pluſieurs d'entre elles y ont faites, la défigurent beaucoup. Ceux qui s'attachent à ces points eſſentiels, qui ſont juſtement ce qu'il y a de plus facile à entendre, & qui abandonnent le reſte aux Ecoles, ont une idée aſſez juſte de la Religion, & on ne leur peut guere reprocher qu'ils n'entendent pas ce qui eſt néceſſaire au ſalut. Les reproches des Controverſiſtes tombent plûtôt ſur les Docteurs, que ſur les perſonnes droites & ſinceres, qui prennent de la Religion ce qu'elles en entendent, & qui vivent conformément à ces idées.

IV. Les Incredules font une autre objection contre la Religion, qui paroit d'abord plus difficile à ſoudre. C'eſt que les commendemens les plus clairs & les plus eſſentiels de la Religion Chrétienne ſont très-peu obſervez, parmi les Chrétiens; d'où les Incredules concluent qu'elle ne produit pas aſſez d'effet ſur les cœurs, pour une Religion, que nous ſoûtenons être ré-

révelée de Dieu, & que par conſequent, elle n'eſt pas d'origine divine. La conſéquence eſt très-fauſſe, comme je le ferai voir; mais il eſt important de repréſenter auparavant, avec un peu plus d'étenduë, les deſordres du Chriſtianiſme; parce que dans le fonds la meilleure réponſe, que l'on puiſſe faire aux Incredules, & la plus propre à les gagner, c'eſt de reconnoître ſincerement que nous avons tort d'obſerver ſi mal les préceptes de Jeſus-Chriſt, & de tâcher de les obſerver mieux à l'avenir.

V. Au lieu que la Religion Chrétienne nous oblige de penſer ſouvent à Dieu, pour nous détacher des vanitez de cette vie, & de nous inſtruire de nos devoirs contenus dans ſes Loix, pour lui obeïr, à cauſe des grandes recompenſes & des terribles peines qu'il y a attachées; on fait communément tout le contraire, parmi les Chrétiens. On penſe très-rarement à Dieu, & l'on eſt auſſi violemment occupé, ou peu s'en faut, par l'avarice, par l'ambition, ou par l'amour des plaiſirs, que les peuples chez qui l'Evangile n'eſt pas connu; quoi qu'il y ait quelque difference, dans la maniére dont on s'abandonne à ces paſſions. Il y a, je l'avouë, de la diverſité, dans les coûtumes; mais les trois paſſions que j'ai nommées ſont

l'ame de la plûpart des actions des Chrétiens, auſſi bien que de celles des Paiens. On eſt auſſi enivré parmi nous des vanitez de la vie, qu'on l'eſt parmi eux ; & l'orgueuil & l'inſolence des riches ne ſont preſque pas moindres en Europe, que dans le fonds de l'Aſie. On étudie, parmi les Chrétiens, l'art de ſatisfaire ſes paſſions, & l'on s'y applique tout entier; tout de même que ſi Dieu avoit promis le bonheur éternel à ceux qui s'y attachent, & menacé des peines éternelles ceux qui emploieroient plus de temps à étudier ſa volonté, & à regler leurs mœurs ſur ſes Loix.

Il eſt vrai que l'on paſſe quelque temps dans les Egliſes, que l'on fait quelques prieres, ou quelques lectures pieuſes ; mais le temps, que l'on y met, eſt-il comparable à celui que l'on emploie en des choſes, dont on pourroit fort bien ſe paſſer ? Ou pour ne pas parler du temps, peut-on dire que l'on a plus d'envie de s'inſtruire de ſes devoirs, & de les pratiquer, que de devenir riche, ou de ſatisfaire quelque autre paſſion ? Voit-on, par exemple, que l'on entende la Morale de Jeſus-Chriſt, comme les fineſſes du commerce, & que l'on parle de la premiére avec autant de plaiſir, que l'on s'entretient

vo-

volontiers du ſecond, parmi ceux qui s'appliquent au négoce ? Cela devroit pourtant être, puis que l'on ne ſera pas ſauvé, pour avoir été bon marchand, mais pour avoir bien ſû & bien pratiqué le Chriſtianiſme. On peut dire la même choſe des autres profeſſions, auſquelles les Chrétiens emploient toute leur vie. Bien des gens pourroient-ils aſſûrer ſincerement, qu'ils aimeroient mieux avoir l'eſprit plein de lumiéres & le cœur porté à obeïr à l'Evangile, & être pauvres, mépriſez, haïs, accablez de peine; que d'être riches, eſtimez, & à leur aiſe, avoir peu de connoiſſance du Chriſtianiſme, & l'obſerver comme l'on fait ordinairement ?

L'on fait néanmoins profeſſion de vouloir vivre en gens de bien, l'on prend les déhors &, pour ainſi dire, les habits de la Religion; mais par malheur on s'arrête là, & la conduite de la vie contredit, comme je viens de le faire voir, la profeſſion que l'on fait. On agit communément tout de même que ſi la Religion Chrétienne étoit toute renfermée dans les murailles des Temples, & qu'elle ne conſiſtât qu'en quelques pratiques exterieures ; au lieu que les Apôtres nous apprennent que la Religion, après le culte que Dieu demande de nous, conſiſte principalement dans

la maniére dont nous vivons avec les autres hommes.

Si l'on examine, avec un peu de ſoin, la conduite publique de la plûpart des Chrétiens ; on verra qu'ils n'obſervent entre eux aucune regle de juſtice, qu'autant que l'interêt particulier de chacun d'eux s'y accommode. Autrement s'ils trouvent leur compte à les violer, c'eſt à dire, s'il y a de l'avantage à le faire, & qu'il n'y ait rien à craindre, ni du côté des Loix, ni du côté de la réputation, ils ne manquent preſque jamais de les violer. Pourvû qu'on ne leur puiſſe intenter aucun procès, dans les formes, & que leur réputation n'en ſoit pas ſi fort tachée, que cela leur porte du préjudice dans le monde; il n'y a fraude, ni fourberie qu'ils ne faſſent. On appelle communément un *honête homme*, un homme qu'on ne ſauroit faire punir par les Loix, & qui ne vit pas plus mal que les autres, ſelon les coûtumes du lieu où il demeure. Un *homme de bien*, ſelon l'idée du Vulgaire, eſt un homme, qui garde un peu mieux les dehors, à l'égard de ce qu'on appelle la pieté; c'eſt à dire, des exercices publics, dont la fréquentation eſt une marque très équivoque d'une bonne diſpoſition interieure. L'on voit à tous momens des

gens exacts dans cette sorte de devoirs, & dont les discours semblent aussi marquer de la pieté, qui sont néanmoins aussi avides, & aussi injustes, que ceux qui font le moins profession de vertu. Si l'on examine de près ces *gens de bien* & *d'honneur*, on trouvera souvent, que l'on n'est redevable de leur apparence de vertu, qu'aux Loix & qu'à la coûtume, & nullement à l'Evangile; dont ils n'ont que très-peu de connoissance, & qu'ils n'observent qu'autant que cela leur est utile.

Que si l'on viole communément la justice de la sorte, que peut-on dire de la charité, qui s'étend beaucoup plus loin? Voit-on beaucoup de gens qui s'interessent dans l'honneur de leur prochain, comme dans le leur propre? Témoigne-t-on seulement de la retenue à juger de lui? N'en fait-on pas très-facilement de mauvais jugemens, sans considerer le tort que ces jugemens lui peuvent faire? Au contraire n'a-t-on pas toutes les peines du monde, à en avoir bonne opinion? On juge presque par tout des sentimens de ceux qui ne sont pas de la même Societé Chrétienne, d'une maniére tout à fait injuste. On les damne hautement, sans avoir aucun égard à leurs mœurs, & sans entendre leurs opinions. En conséquence de cela, on leur

fait tout le mal, qu'on leur peut faire, en cette vie. Cette conduite ſi oppoſée à la charité paſſe même pour *zele* & pour *dévotion ;* & les Chrétiens s'imaginent (qui le pourroit croire, ſi on ne le voioit pas tous les jours ?) de gagner le ciel, en déchirant & en perſecutant cruellement leur prochain ? La douceur & la charité, dont le Nouveau Teſtament eſt plein, paſſent dans l'eſprit de ces faux Zelez pour indifference dans la Religion ; & l'emportement & la cruauté ſont les caracteres des bons Chrétiens, ſi on les en croit. Ceux qui devroient inſtruire les autres de la retenue, que l'on doit avoir à juger de ſon prochain & des dogmes que l'on n'entend pas, (devoirs que la ſeule humanité nous devroit apprendre) paſſent leur vie à irriter les peuples ignorans, par des diſcours publics & particuliers, contre tous les autres Chrétiens ; & ſont d'auſſi bons modeles, pour juger témerairement & pour perſecuter ſans pitié ; qu'ils ſont de mauvais exemples à ſuivre, pour ſe conduire Chrétiennement.

A l'égard des autres interêts temporels du prochain, combien peu de gens y a-t-il, je ne dirai pas qui les égalent aux leurs, comme ils le devroient, ſelon l'Evangile, mais qui tâchent de les procurer,

rer, comme ils le pourroient faire, ſans s'incommoder? Il ſemble que pourvû que l'on ſoit à ſon aiſe, & que l'on n'ait rien à craindre pour ſoi-même; il n'importe nullement que les autres gémiſſent, par exemple, ſous un travail exceſſif, pour gagner ce qui leur eſt abſolument néceſſaire, & vivent dans la crainte de la mendicité, s'il leur arrive quelque accident fâcheux. Les autres ſe doivent paſſer de tout, & nous de rien; il n'y a point de recompenſe trop petite pour eux, ni de profit trop grand pour nous; c'eſt aſſez pour eux de ne pas mourir de faim, mais pour nous, il n'y a point de richeſſes qui ſoient exceſſives. En bien des lieux, un homme paſſe même pour un *homme d'une vertu exemplaire*, lors qu'il ne tâche pas de nuire à ſon prochain; quoi qu'il ne lui faſſe aucun bien, pouvant néanmoins le ſecourir, ſans porter aucun préjudice à ſes propres affaires. La Charité, parmi ces gens-là, eſt une vertu, pour ainſi dire, purement *négative*, & qui conſiſte à ne pas faire du mal, mais nullement à faire du bien, & à s'emploier avec ardeur pour ſon prochain, comme l'Evangile le veut. Cette ſorte de perſonnes ne peuvent être portées, qu'avec toutes les peines du monde, quand leur interêt n'y eſt pas mêlé, à ſortir de

leur indolence en faveur de ceux qui ont beſoin d'eux ; mais la moindre choſe ſuffit, pour les engager à faire des démarches nuiſibles à leur prochain, ou au moins à ne rien faire pour lui.

Si l'on conſidere l'autre partie de la Charité, qui regarde les pauvres, qui ont beſoin qu'on leur faſſe l'aumône ; combien de gens y a-t-il, je ne veux pas dire qui s'incommodent, ou qui donnent même leur ſuperflu, mais qui gardent quelque proportion, entre les dépenſes vaines & inutiles qu'ils font, & leurs aumônes ?

Si l'on cherche parmi les Chrétiens les vertus, que l'on ſe doit, pour ainſi dire à ſoi même, comme la modeſtie ou l'humilité, l'abſtinence des plaiſirs défendus, la patience dans les adverſitez ; je ne ſai ſi l'on en trouvera davantage, que parmi quelques-uns d'entre les Païens anciens, ou modernes, pourvû que l'on veuille rendre juſtice aux uns & aux autres ; mais il eſt certain au moins, que ce ſont des vertus bien rares, ſur tout dans un dégré éminent. Souvent même ceux qui en font profeſſion, plus que les autres, ne ſont que de purs hypocrites ; comme on le remarque facilement, ſi l'on examine toute leur conduite. L'humilité, ou la modeſtie

ſtie ne les empêchent point de rechercher très-avidement des Emplois, dont ils ne ſont point capables; de faire des dépences exceſſives, quand ils y ſont parvenus; & de traiter avec mépris des perſonnes, dont les talens & les vertus éclattent infiniment plus que les leurs. L'abſtinence des plaiſirs n'empêche point qu'ils ne jouïſſent au moins de toutes les commoditez, & lors qu'ils le peuvent, de toutes les délices de la vie; pendant qu'ils prêchent aux autres la frugalité. Il n'y a rien qu'ils ne faſſent, ou qu'ils ne ſoient prêts de faire, plûtôt que de perdre la faveur de ceux qui leur ont donné, ou qui leur conſervent le poſte, dans lequel ils ſont. Le plus haut degré de leur vertu conſiſte à ne rien faire, qui ne plaiſe à la multitude; & s'ils craignent d'en être cenſurez, pour s'être aquitez d'un des devoirs du Chriſtianiſme, ou de s'attirer la haine en le pratiquant; il ne faut pas s'attendre à leur voir préferer l'obeïſſance aux commendemens de Dieu à la réputation qu'ils tâchent d'acquerir, ou de conſerver, parmi les hommes. Le reſte des Chrétiens en uſe de même, pour ne pas faire honte à ſes Conducteurs.

VI. Les Incredules qui comparent la Morale Chrétienne avec les mœurs des Chrétiens,

tiens, disent qu'ils ne peuvent croire que cette Morale soit de révelation divine, puis qu'elle produit si peu d'effet. Ils ne sauroient comprendre, disent-ils, qu'une Religion révelée, comme nous le soûtenons, pour l'avantage & pour le bonheur du genre humain, & si excellente par dessus toutes les autres, n'ait pas fait un plus grand changement dans le monde, pour ce qui regarde les bonnes mœurs. Mais s'ils avoient fait plus de réflexion sur la nature de la Religion Chrétienne, & sur l'état où étoient l'Asie & l'Europe, avant qu'elle y fût établie, ils cesseroient de nous faire cette objection.

Ils devroient se ressouvenir que la Religion Chrétienne ne contient que des Loix, comme je l'ai déja dit, qui quoi qu'admirables ne contraignent personne de les observer; afin qu'il y ait lieu à la recompence, & à la peine. Ainsi il ne faut pas s'étonner si elles sont violées, comme toutes les autres; sur tout si l'on prend garde que les peines & les recompences ne sont point de cette vie. Les hommes persuadez d'ailleurs de la divinité de la Religion Chrétienne, les regardent néanmoins comme éloignées, & se laissent si fort occuper par les objets, qui frappent leurs sens, ou leur imagination, que

le

le préſent l'emporte ſur l'avenir. Outre cela, il faut remarquer qu'il y a differens dégrez de *perſuaſion*, quoi que la perſuaſion ſoit très-veritable. Perſonne ne doute de certains faits conſiderables de l'Hiſtoire ancienne ; par exemple, que *Ceſar n'ait vaincu Pompée ;* il y a néanmoins quelque difference entre le degré de cette perſuaſion, & le degré de celle par laquelle chacun eſt perſuadé de ce qu'il voit. Quoi que ceux qui ont lû les Auteurs Romains contemporains, & ceux qui en ont parlé aux ſiecles ſuivans, ne doutent nullement de la victoire de Ceſar ; il faut néanmoins avoüer, que la perſuaſion née de ce qu'ils ont vû eſt plus forte & plus vive. Les Chrétiens qui croient la divinité des Loix de l'Evangile, & qui en ſont même quelquefois émûs ; ſont par la même raiſon, que je viens de dire, encore plus touchez du plaiſir préſent, qu'il y a à s'abandonner à quelque paſſion, & ainſi ce dernier mouvement ſurmonte l'autre. Jeſus-Chriſt a bien prévû ce desordre, & il a dit que bien moins de gens obſerveroient ſes préeeptes, qu'il n'y en auroit qui les violeroient, * comme nous l'avons déja remarqué ailleurs.

* Part. 2. Ch. 2. §. VII.

Mais, dira-t-on, pourquoi Dieu ne rend-

rend-il les peines & les recompences de l'Evangile auſſi ſenſibles aux hommes, que ce qu'ils voient ? Pourquoi ne voient-ils, pour ainſi dire, le Paradis & l'Enfer ouverts ; les gens de bien dans le premier, & les méchans dans le ſecond ? Je répons, que ſi cela étoit, on ne pourroit point diſtinguer ceux qui obeïſſent à Dieu, non ſeulement à cauſe des recompences & des peines, mais par reconnoiſſance, & parce qu'ils ſont convaincus que ſes loix ſont juſtes & raiſonnables ; de ceux qui n'obeïſſent que par pure crainte, & qui voudroient bien que Dieu les eût laiſſé ſuivre leurs paſſions. Car il eſt certain que ſi les récompences & les peines étoient ſenſibles, tout le monde rendroit à Dieu la même obeïſſance exterieure.

De plus, quoi qu'il ſoit très-veritable que la Religion Chrétienne n'eſt point obſervée, comme elle le devroit être, & qu'il n'y a pas aſſez de difference entre les mœurs des Chrétiens & des Païens ; il faut pourtant tomber d'accord que le Chriſtianiſme a divers avantages trés-conſiderables ſur le Paganiſme. Premierement il y a une trés-grande difference entre une République, qui a de bonnes Loix, & qui apprennent à diſtinguer exactement le mal du bien ; & une République dont

dont les Loix approuvent, ou tolerent des crimes, qui font un très-grand préjudice à la Societé. Dans la premiere, les bonnes Loix retiennent au moins une partie des Citoiens dans leur devoir, & empêchent que les autres ne commettent de ſi grands excés; mais dans l'autre, le Légiſlateur lâche entiérement la bride aux vices, & n'y met aucunes bornes, ce qui fait qu'une infinité de gens s'y abandonnent entierement. Il en eſt de même, à pluſieurs égards, du Chriſtianiſme & du Paganiſme, mais je n'en apporterai que deux exemples. Les idées de Juſtice & de Charité que l'Evangile a introduites dans le monde, n'y ont pas fait à la verité, tout l'effet qu'elles y devoient faire; mais elles ont fait condamner, parmi les Romains, une coûtume horrible, qui faiſoit que l'on regardoit, pour ſe divertir, des hommes s'entretuer les uns les autres, ou ſe battre avec un très-grand peril contre des bêtes farouches. Un ſi cruel divertiſſement dura pluſieurs ſiecles à Rome, ſans que l'humanité du peuple Romain, tant vantée par ſes Hiſtoriens, en fût le moins du monde bleſſée. Le même peuple, auſſi bien que les Grecs, étoit ſi horriblement adonné aux femmes & à l'amour des garçons, que l'on ne ſoupçon-

çonnoit pas qu'il y eût le moindre mal en cela ; pourvû que l'on n'en fît pas pas moins ſes affaires. Que l'on liſe leurs Poëtes Comiques & Satiriques, & l'on verra non ſeulement la verité du fait, mais encore les fâcheuſes ſuites de ces débauches. Parmi les Chrétiens, l'une a toûjours été déteſtée, & infiniment plus rare ; & l'autre a été beaucoup moins grande ; parce que l'une & l'autre ſont également condamnées dans l'Evangile. Parmi les Païens, on s'abandonnoit non ſeulement impunément à mille infames débauches, mais encore ſans remords de conſcience, parce qu'on ne ſavoit pas qu'elles fuſſent mauvaiſes. Cela faiſoit qu'on ne s'en corrigeoit point, que lors que le corps uſé ne pouvoit plus fournir aux deſordres de l'eſprit ; & que l'on n'en témoignoit jamais aucun déplaiſir, qui en pût détourner la jeuneſſe. Tout ce que les vieillards pouvoient dire aux jeunes gens, c'étoit de ne goûter les plaiſirs de la chair, qu'autant que cela étoit compatible avec le bien de leurs familles. Mais ſous le Chriſtianiſme, la connoiſſance, que l'on a que l'on fait mal, en ſe laiſſant aller à la débauche eſt, pour ainſi dire, un frein qui en arrête un grand nombre dans le milieu des plaiſirs ; & un levain qui pro-

produit ſouvent la repentance, & qui fait qu'on tâche d'en détourner les autres, après en être revenu.

Je ne dirai pas que la Juſtice eſt beaucoup mieux adminiſtrée, parmi les Chrétiens, qu'ailleurs; mais on ne peut pas au moins nier, que les Loix civiles & politiques n'y ſoient incomparablement meilleures que parmi les Païens. D'où vient cela? C'eſt que les Loix de l'Evangile ont fixé les idées du Mal & du Bien, chancellantes parmi les autres peuples, ou même les ont introduites de nouveau; ce qui fait que ceux qui font du mal n'oſeroient le ſoûtenir, & empêche qu'il ne ſe commette une infinité d'excès, qui ſe commetroient ouvertement. Pour vivre avec quelque retenuë, parmi les Grecs & les Romains, il falloit avoir été bien élevé, ou avoir apris la Philoſophie; & encore ſe laiſſoit-on aller à beaucoup d'injuſtices, que rien ne rendoit infames, qu'un excès horrible. Mais parmi les Chrétiens, on apprend preſque malgré ſoi les Loix qui les condamnent, & on n'oſeroit dire que la moindre injuſtice ſoit permiſe. Les Souverains n'abuſent pas de leur autorité, comme ils le faiſoient, ſous le Paganiſme, pour la même raiſon; & les peuples jouïſſent plus tranquille-

ment, & avec plus de ſureté des fruits de leurs travaux ; ſur tout dans les lieux, où la connoiſſance du Chriſtianiſme eſt plus grande qu'ailleurs.

## Chapitre Sixiéme.

*Que les Incredules ne peuvent pas conclurre que la Religion Chrétienne eſt fauſſe de ce que les Théologiens, qu'ils connoiſſent, répondent mal a leurs difficultez, ou ſoûtiennent des dogmes faux, comme veritables, & comme la doctrine de Jeſus-Chriſt.*

I. SI je dis en géneral que l'une des principales choſes, qui jettent dans l'Incredulité des perſonnes qui ne ſont pas d'ailleurs deſtituées d'eſprit, ni de jugement, ce ſont les mauvaiſes réponſes, qu'on fait ſouvent à leurs difficultez, & les dogmes abſurdes, que l'on ſoûtient contre eux comme veritables ; aucune Societé Chrétienne ne me contredira, parce qu'elles s'accuſent les unes les autres de très-grandes erreurs. Ainſi ſans en nommer aucune en particulier, j'en laiſſe faire l'application à chacun, comme il le trouvera à propos.

Comme il y a beaucoup de choſes diffi-

ficiles à comprendre, dans les Syſtemes de Théologie, & qui font naître de grandes difficultez dans l'eſprit de ceux qui les liſent, ou qui les entendent dire; il ne faut pas s'étonner que des gens, qui ont quelque pénetration, propoſent des doutes aux Théologiens. Dans la ſuppoſition même, que chaque Societé Chrétienne fait, que toutes les autres errent en quelque choſe; on ne peut pas trouver étrange, que l'on diſe que les Incredules font aux Théologiens des objections, que ces derniers ne peuvent pas ſoudre, dans leurs Hypotheſes, ou qu'ils ſolvent en ſe contrediſant. C'eſt ce que les Théologiens eux mêmes ſe reprochent, dans leurs Ouvrages. Suppoſons donc qu'un homme, qui n'eſt pas tout à fait deſtitué de lumiéres, remarque dans la Societé, dans laquelle il eſt né, que la maniére, dont on explique quelque dogme de la Religion Chrétienne, eſt ſujette à de grandes difficultez, ou eſt entierement fauſſe. Suppoſons encore que cet homme croie que les Theologiens de ſon païs, ſont de très-habiles gens, & ceux qui entendent le mieux le Chriſtianiſme; opinion aſſez commune, ſur tout parmi ceux qui ne ſont pas ſortis de leur païs, ou qui n'ont pas lû les livres des autres Sectes. Lors qu'il voit que les

Théologiens qu'il conſulte le ſatisfont mal, ou même ſoûtiennent des fauſſetez palpables; il conclut de là, que la Religion de ſon païs n'eſt pas veritable, & par conſéquent que la Religion Chrétienne eſt entierement fauſſe. S'il arrive qu'un homme, qui eſt une fois entré dans ces penſées, ne liſe jamais les ouvrages des autres Chrétiens, qui ſont exempts des erreurs qui le choquent; plus ſa vie eſt longue, plus il ſe confirme dans ſon opinion; parce que dès que l'on a découvert une erreur, plus long-temps on y penſe, plus on la reconnoit pour ce qu'elle eſt. Quand on ne ſait rien de meilleur ſur le ſujet, dont il s'agit, & que l'on n'a pas aſſez de pénétration & détude pour découvrir ſoi-même la verité, il eſt difficile de s'empêcher de douter de tout; parce que l'on ſoupçonne facilement que le reſte de la Théologie, que l'on n'a pas examiné, n'eſt pas meilleur; & que l'on voit que le dogme, dont on a reconnu la fauſſeté, ne paſſe pas pour moins capital, que les autres. Mais ſuppoſons encore qu'un homme, qui eſt détourné par d'autres affaires, & qui ne peut pas donner aſſez de temps à cet examen, (comme il y en a une infinité) liſe néanmoins quelques livres de Controverſe écrits par des perſonnes d'eſprit des deux

côtez; il s'appercevra ſouvent que les deux Partis attaquent fort bien, & ſe défendent très-mal. Cet homme conclurra de là, & ſouvent avec raiſon, que ces deux Partis ont tort; plus il les écoutera, tour à tour, plus il s'en convaincra, & enfin il viendra à croire qu'il n'y a rien de vrai; parce qu'il n'a pas aſſez de pénétration, pour développer la verité des menſonges, qui l'environnent. Si l'on ajoûte à cela, qu'il y a d'autres motifs interieurs & exterieurs, qui le portent à l'Incredulité, comme il n'y en a que trop; voilà un homme dans un Scepticiſme preſque incurable, on même dans une Incredulité formelle, dont il ne ſera pas facile de le tirer.

II. Ce que je viens de propoſer, comme des ſuppoſitions, ſe trouve réellement dans une très-grande partie de la Chrétienté, & il y a une infinité de gens en Italie, en France, en Eſpagne, & en Allemagne (car il le faut dire, & je ne dois pas cacher que je ne ſuis pas des ſentimens particuliers qui regnent dans ces lieux) il y a, dis-je, une infinité de gens qui ſont dans le cas, que je viens de décrire. Ils voient des ſentimens manifeſtement faux, établis dans ces vaſtes étenduës de païs, par autorité publique; s'ils propoſent quelques difficultez,

on les réſout pitoiablement ; après quoi, s'ils oſent repliquer, on les accable de cenſures & de menaces, pour ne pas dire, qu'on les met à l'Inquiſition, & qu'on les fait bruler, s'ils s'obſtinent. Cependant les Theologiens défendent ces Dogmes palpablement faux, avec toute la chaleur dont ils ſont capables ; ils y emploient tout leur eſprit & toute leur éloquence. Bien des Laïques, qui ne manquent pas de pénetration & qui néanmoins ne ſavent pas mieux, jugent que c'eſt là en effet la Religion Chrétienne ; & comme ils comprennent très-diſtinctement que ce qu'on dit eſt faux, ils en concluent que cette Religion n'eſt point veritable.

Il y en a d'autres, qui joignent à leur méditation la lecture de quelques livres de Controverſe des Docteurs Catholiques-Romains & des Proteſtans ; & ils voient que ces derniers ruinent de fonds en comble les dogmes particuliers de l'Egliſe Romaine. Ils en concluent, avec raiſon, qu'ils ſont faux, & tous les efforts de leurs Docteurs ne ſauroient leur ôter cette opinion. D'un autre côté, ils trouvent ſouvent des livres d'Auteurs Catholiques-Romains, qui attaquent parfaitement bien certains dogmes particuliers de quelques uns des Proteſtans ; qui ſe ti-

rent

rent auſſi mal d'affaire, qu'ils ſont bien en attaquant les Catholiques. Ils jugent auſſi que ces Proteſtans ont tort, & comme leur examen ne s'étend pas à toutes les Sectes ſéparées de l'Egliſe Romaine, ils les confondent l'une avec l'autre & les condamnent toutes également; de ſorte qu'enfin ils ſe perſuadent, que la Verité ne ſe trouve nulle part. Outre les autres motifs, qui les peuvent confirmer dans cette penſée, & dont j'ai déja parlé; ils voient deux choſes, qui les frappent ſi fort, qu'ils demeurent pour jamais dans leur opinion, s'il ne leur tombe aucun meilleur livre entre les mains, ou ſi perſonne ne les tire au plûtôt de cet embarras.

La premiére, c'eſt qu'il eſt viſiblement de l'interêt temporel des Théologiens de ſoûtenir ces dogmes. Ceux qui les défendent avec chaleur, & qui déclament avec le plus de véhemence contre les autres Societez Chrétiennes, ſont avancez, & parviennent aux dignitez les plus conſiderables du Parti. Au contraire, ſi quelcun s'aviſe de témoigner quelque retenuë, & qu'il ſe faſſe un point de conſcience d'avoir de la modération envers ceux, que l'on appelle *Héretiques*, ou *Héterodoxes*; il faut qu'il ait bien de la faveur, pour ne pas être exclus pour jamais de toutes ſortes

d'Emplois, & pour ne pas ſe perdre. En certains lieux, il ne faut que cela, pour être abſolument perdu ; & preſque par tout, ſi l'on témoigne que l'on n'eſt pas de tous les ſentimens du Parti ; avec quelque modeſtie, qu'on le faſſe, il n'y a point de miſericorde, il faut ſouffrir tout ce que la haine & la cruauté peuvent faire, lors qu'elles ſont revêtuës du prétexte de la Religion.

L'autre choſe, qui confirme les Incredules dans leur diſpoſition, c'eſt que, contre les principes les plus clairs de toute ſorte d'équité, dans les Dogmes controverſez, les Théologiens veulent être juges & parties, quelque viſible interêt qu'ils aient à favoriſer l'un des Partis. Quelque peu de ſujet que l'on ait d'être ſatisfait de leurs déciſions, & de leurs réponſes, il s'y faut ſoumettre, contre toutes ſes lumiéres, parce qu'ils les jugent bonnes & ſolides. Il ne faut pas même, ſi on les en croit, lire les livres de leurs Adverſaires ; ou, ſi on les lit, ce doit être avec deſſein de trouver leurs raiſons mauvaiſes, ſans quoi il faut ſubir la condamnation de leurs Parties.

Les Incredules, qui ſont convaincus de la fauſſeté de divers dogmes particuliers, & qui voient qu'on ne les défend que par interêt mondain, & par des voies tout-à-

fait

fait injuſtes, & violentes, concluent que les Théologiens, & par conſéquent tous les Chrétiens, ne ſont que des factieux, & des ennemis de la Verité; auſſi bien que ceux qui font profeſſion des autres Religions, que l'on voit dans le monde.

III. On ne peut pas douter que ce ne ſoient là de très-violens préjugez, contre quelques Societez Chrétiennes; mais il eſt aiſé de faire voir, qu'ils ne doivent pas rejaillir contre le Chriſtianiſme en général. Premiérement, les Incredules ne peuvent pas ſuppoſer ſans examen, comme ils le font en cette occaſion, que l'idée que l'on a en leur païs de la Religion Chrêtienne, ou celle de quelques Theologiens, qu'ils ont lûs, ſoit effectivement la même que celle de ſes premiers fondateurs. Il peut s'être gliſſé inſenſiblement du changement dans la doctrine des Chrétiens qu'ils connoiſſent, & elle peut être ainſi fort differente de celle de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres. Perſonne ne peut s'aſſurer du contraire, ſans remonter à la ſource, pour la comparer avec les ruiſſeaux, que l'on dit en être coulez; c'eſt-à-dire, ſans lire les Ecrits des Apôtres, & comparer leur doctrine avec celle, que l'on fait paſſer aujourdhui pour les ſentimens des Fondateurs du Chriſtianiſme. C'eſt ce que les Incre-

dules ſont indiſpenſablement obligez de faire, avant que de juger que la doctrine de Jeſus-Chriſt eſt fauſſe. Autrement ils imiteroient les mauvais Juges, qui ne daignent pas examiner les pieces d'un procès, mais qui décident ſur le premier rapport, qu'on leur en fait. Je ſuis perſuadé que ſi les Incredules des lieux, que j'ai nommez, entroient dans cet examen, ils verroient bien-tôt que la plûpart des dogmes, qui leur font de la peine, ne ſe trouvent pas dans les Ecrits des Apôtres, & que par conſéquent on ne leur doit pas attribuer tout ce que penſent les Chrétiens d'aujourdhui.

On doit obſerver la même choſe par tout, & non juger de l'Evangile ſur les ſentimens reçus, dans les lieux où l'on eſt, ſans l'examiner en lui-même; ou, ce qui eſt encore pire, le condamner ſur les diſcours d'un mauvais Prédicateur, qui le repréſente tout autrement qu'il n'eſt. Cependant il y a bien des gens, qui jugent mal de la Religion Chrétienne, ſur les explications qu'ils en entendent donner dans les Chaires, qui ne ſont que trop ſouvent mal pourvuës. Bien des choſes, que l'on y dit, loin de ſouffrir un examen rigoureux de perſonnes judicieuſes, ſe ſouffriroient à peine dans la converſa-

ſa-

ſation de gens qui ne ſeroient pas tout à fait deſtituez de bon goût. On ne peut, ſans une injuſtice criante, confondre ces ſortes de diſcours avec *la parole de Dieu ;* quoi qu'il y ait des gens qui affectent de leur donner ce nom, comme ſi c'étoient des Apôtres inſpirez, & autoriſez par des miracles, qui parlaſſent au peuple. On devroit avoir un peu plus de reſpect pour l'Evangile, que d'appeller les méditations, que l'on fait aujourdhui, du même nom que les diſcours de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres. Je ne ferois pas cette remarque, ſi de ſemblables expreſſions ne donnoient lieu aux Incredules de mépriſer le Chriſtianiſme, auſſi digne d'être admiré, par les eſprits les plus pénetrans & les plus ſolides ; que quantité de Sermons méritent d'être mépriſez, par les perſonnes les plus vulgaires, & les moins éclairées.

Comme on ne pourroit ſouffrir l'injuſtice d'un homme, qui jugeroit des ſentimens d'un Auteur, quel qu'il fût, ſur les diſcours d'un autre, qui peut-être ne l'entendroit pas, & qui auroit interêt de les expliquer d'une certaine maniére, & pretendroit en même temps avoir droit de faire recevoir ſes explications, comme infaillibles : les Incredules ne ſauroient attribuer aux Apôtres les ſentimens qu'ils en-

entendent propoſer, comme des doctrines Apoſtoliques, de la maniére dont je viens de le dire; ſans vouloir paſſer pour les plus injuſtes de tous les hommes, qu'après les avoir comparez, avec ſoin, aux Ecrits des Apôtres.

Secondement, les Incredules commettent une autre faute, qui n'eſt guere moindre, lors qu'à cauſe des opinions fauſſes, qu'ils ont luës dans les Ecrits de quelques Théologiens, ou qu'ils leur ont ouï dire, ils rejettent toute la doctrine Chrétienne. Car enfin on ne peut pas diſconvenir, qu'il ne ſe puiſſe faire qu'il y ait bien des veritez mêlées parmi des menſonges; & comme on ne peut pas dire qu'un livre ne contient que la Verité toute pure, à cauſe de quelques peu de veritez, qu'on y a trouvées; on ne peut pas juger auſſi, que tout eſt faux, parce qu'on y a découvert quelque menſonges. Quelle hiſtoire profane, par exemple, y a-t-il, ſoit ancienne, ou moderne, où il n'y ait quelque mêlange du Vrai & du Faux? Cependant on ne dit point qu'il n'y a rien de veritable, ni rien d'aſſuré dans l'Hiſtoire. On tâche ſeulement de diſtinguer le Vrai du Faux. Il en faut uſer de même, dans les explications que l'on lit, ou que l'on entend des dogmes de la Re-

li-

ligion Chrétienne. On ne doit, ni les rejetter, ni les recevoir entierement, à cauſe du mêlange de la Verité & du Menſonge, qui peut y être. Il faut, comme je l'ai déja dit, les comparer aux Ecrits des fondateurs du Chriſtianiſme, & juger par ces Ecrits & de la Religion en elle-même, & de ce qu'il y a de vrai, dans les ſentimens des Théologiens modernes. C'eſt là, pour ainſi dire, la pierre de touche, par laquelle ſeule on peut connoître la veritable doctrine des Apôtres.

En troiſiéme lieu, les Incredules ne peuvent pas ignorer qu'une Verité ne change point de nature, pour être mal défendue. On voit tous les jours de très-bonnes cauſes mal-ſoûtenuës, par des Avocats qui n'entendent pas leur métier. Tous les Chrétiens tombent même d'accord, qu'il y a une infinité de Livres, dont les Auteurs défendent la Verité; mais la defendent ſi mal, qu'à n'en juger que par là, on la condamneroit infailliblement. Bien des gens, par exemple, qui n'ont pas aſſez étudié les Ecrits des Apôtres, diſent qu'ils ne voient aucuns caracteres de Divinité dans la doctrine de l'Evangile, & qu'ils n'en ſauroient convaincre un Incredule; mais qu'ils la croient néanmoins divine, avec autant de certitude que s'ils y remarquoient par tout *le*

*doit*

*doit de Dieu ;* parce qu'ils en ſont perſuadez interieurement, diſent-ils, par le S. Eſprit, ſans ſavoir pourquoi. Ce ſont là les diſcours d'un pur Fanatique, qui égale, ſans y penſer, l'Evangile à l'Alcoran, & à toutes les fauſſes Religions, dont les Sectateurs peuvent tous dire comme lui, qu'ils en ſont perſuadez, par une operation ſecrete de la Divinité, ſur leurs cœurs. Mais jamais les Apôtres n'ont rien dit de ſemblable ; toute leur prédication conſiſte en des faits, & en de bons raiſonnemens, appuiez des dons miraculeux qu'ils avoient ; & c'eſt par là qu'ils prétendoient prouver la divinité de leur doctrine. Ainſi on leur feroit un très-grand tort, ſi l'on croioit qu'ils ont enſeigné, que l'on ne pouvoit pas embraſſer leurs doctrine, par connoiſſance, mais ſeulement par un pur enthouſiaſme.

D'autres pour faire plus d'honneur à la Religion Chrétienne, attribuent aux Apôtres un art qu'eux mêmes diſent * très-ſerieuſement qu'ils n'ont pas. Ils propoſent leur ſtile, comme un modele admirable d'éloquence, qui ſurpaſſe toute celle des Grecs & des Romains. Qu'arrive-t-il de là ? C'eſt que les Incredules vont lire les Ecrits de ces Saints hommes, pour y chercher ce qu'on leur a dit qui y étoit ; com-

* 1 Cor. I, 17. II, 4, 13. &c.

me

me ils ne l'y trouvent point, ils s'imaginent qu'on les a voulu tromper; & là-deſſus, irritez contre ceux qui avoient fondé en partie la verité de la doctrine des Apôtres ſur leur ſtile merveilleux, ils la rejettent toute entiere. On ne pourroit les blâmer en cela, ſi les Apôtres eux mêmes ſe vantoient de leur éloquence; mais comme ils diſent tout le contraire, c'eſt leur faire une injuſtice énorme, que de les condamner comme des impoſteurs, ſur la deſcription de ceux qui leur attribuent ce qu'ils n'ont jamais eu, ni prétendu avoir.

Le veritable caractere du ſtile des Apôtres, pour le dire en paſſant, c'eſt premierement qu'il eſt ſimple & naïf; tel qu'eſt celui de ceux qui propoſent des choſes, dont ils ſont parfaitement perſuadez. Secondement, c'eſt un ſtile ſans ornement de Rhétorique, ſoit à l'égard du choix des mots, ſoit à l'égard de la diſpoſition. S'il s'y trouve mille endroits relevez, cela vient des choſes qu'ils diſent, qui le ſont infiniment, & non des mots, ni de l'ordre. Troiſiémement, on doit ajoûter à cela que la Providence a ſans doute préſidé ſur leur maniére d'écrire; afin qu'ils diſent toûjours la Verité, & de peur qu'en s'exprimant mal ils ne donnaſſent lieu à des mé-

mépriſes dangereuſes à ceux, qui liroient leurs Ecrits. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter de ce ſujet. Je ne fais ces remarques, que pour empêcher que les Incredules ne tirent de l'avantage de la mauvaiſe Rhétorique de quelques défenſeurs du Chriſtianiſme; qui contrediſent les Apôtres, ſans s'en appercevoir.

En géneral, il eſt viſible, que les défauts de ceux qui défendent la Verité ne lui doivent point faire de tort; & je déclare, à l'égard de moi même, que je ne ſouhaite nullement que l'on me croie, en quoi que ce ſoit, qu'après l'avoir bien examiné & comparé aux Ecrits des Apôtres; ou qu'on leur attribue aucune de mes penſées, qu'après les avoir luës dans leurs Ouvrages. Si l'on trouve que je me ſois trompé, en quelque choſe; je ſouhaite qu'on me l'attribue, & nullement à la Religion que je défends.

Il n'eſt pas beſoin que je diſe ici, que les Apôtres n'avoient aucun interêt temporel à prêcher la doctrine qu'ils annonçoient. Je l'ai déja dit ailleurs, & je le prouverai plus au long, dans la premiere des deux Lettres, que l'on pourra lire à la fin de cet Ouvrage. Je ne redirai point non plus, qu'ils ne prétendoient pas qu'on reçût leur doctrine ſans examen, par-

parce que je l'ai aſſez prouvé dans le premier Chapitre de cette ſeconde Partie. Ainſi ſi l'interêt & l'ambition font ſouvent que les Theologiens ſoûtiennent aujourdhui de certains ſentimens, & d'une maniére indigne du Chriſtianiſme ; c'eſt par leur propre faute, & nullement par celle des Apôtres, qu'on ne peut accuſer de rien de ſemblable.

Après ces remarques générales, il faut rapporter quelques exemples particuliers de doctrines fauſſes, qui détournent mal à propos les Incredules de croire à l'Evangile. Il n'eſt que trop vrai, que l'on pourroit faire de très-gros livres de cette matiére ; mais je me contenterai de mettre ici trois ou quatre exemples de dogmes, qui choquent les Incredules, & qui ne ſont pas moins oppoſez à la doctrine des Apôtres. IV.

Il y a bien des gens aujourdhui, qui prétendent qu'on ne doit faire preſque aucun uſage de ſa Raiſon, ni de ſon diſcernement, en matiére de Religion. Ils ſoûtiennent qu'on la doit croire révelée, ſans ſavoir pourquoi ; que lors qu'il s'agit de découvrir quel eſt le ſens de la Révelation, ou des livres qui la contiennent, on ne doit point raiſonner non plus pour le comprendre ; & qu'on doit recevoir

même les choſes qui choquent le plus la Raiſon, plûtôt que d'abandonner le ſens literal. Ils ſont ſi prévenus de la penſée, que la Raiſon eſt capable de bouleverſer toute la Théologie, ſi l'on permet à ceux qui s'y appliquent de s'en ſervir; que s'ils voient quelcun, qui raiſonne mieux que le Vulgaire des Théologiens, ou qui s'appuie ſur des principes un peu differens des leurs, en conſéquence de quelques raiſonnemens, ils le diffament comme un homme dangereux; parce qu'il ſe hazarde de raiſonner, ſur les dogmes établis. Ce caractere d'eſprit ne manque preſque jamais de faire des ennemis, & d'exciter bien des gens mal-intentionnez contre ceux qui l'ont reçu du ciel; comme s'il étoit impoſſible à un bon Théologien de bien vivre avec un homme, qui tâche de raiſonner juſte, & d'appuier la Religion ſur des principes inconteſtables. D'autres veulent encore que, ſans ſe défier le moins du monde de ceux, qui par leur profeſſion ſont les Interpretes publics de la Religion, on reçoive humblement leurs déciſions, ſans raiſonner là-deſſus; parce qu'on les doit ſuppoſer infaillibles, quoi qu'on n'en ait aucune preuve. Ils regardent l'examen, en ces matiéres, comme une choſe abſolument impoſſible à la plû-

part

part des Chrétiens ; pour qui ils ne voient rien de plus sûr, que de s'en remettre aveuglément à leurs Conducteurs.

Ces discours, que l'on tient très-communément, dans les Chaires & ailleurs, ont fait depuis long-temps, & font tous les jours un très-grand nombre d'Incredules. Car la premiére pensée, qui vient alors dans l'esprit, c'est que ceux, qui parlent de la sorte ne sont pas trop assurez de ce qu'ils disent, & ont dessein de tromper ; parce qu'il n'y a rien de si absurde, ni de si faux, que l'on ne puisse défendre, par ces mêmes principes. Si dans les choses de la vie, on nous faisoit de semblables discours, nous croirions en effet, qu'on auroit dessein de nous surprendre. Si on nous vouloit vendre quelque chose, & qu'on nous dît que nous nous gardassions bien de l'examiner, nous soupçonnerions à l'instant qu'on nous voudroit faire quelque tromperie. Nous n'avons, en matiére de Religion, non plus qu'en autres choses, aucun guide pour discerner une Religion fausse d'une veritable, que la Raison. Ce n'est encore qu'en raisonnant que nous pouvons connoître le sens des paroles que nous trouvons, dans les Livres, que nous avons reconnu contenir la Révelation. Cependant ces gens-là voudroient,

droient, que nous n'apportaſſions, en cette occaſion, qu'une Credulité ſans bornes, prête à recevoir tout ce qu'on nous dit, quelque oppoſé qu'il puiſſe être à toutes nos lumieres. Ils tremblent, dès qu'ils entendent parler d'un homme, qui ne ſe paie que de raiſons, & que des mots qui ne ſignifient rien, ou une autorité mal fondée ne peuvent ſatisfaire. Les Incredules concluent de là qu'on les veut tromper, & que l'on ſent bien que les dogmes, que l'on veut introduire, ſont inſoûtenables, puis qu'on ne veut pas ſouffrir qu'on les examine. Comme on fait paſſer cette étrange doctrine, pour l'une des principales du Chriſtianiſme; ceux qui n'ont pas lû, avec aſſez d'attention, les Ecrits des Apôtres, s'imaginent qu'elle eſt en effet venuë d'eux, & les enveloppent dans les mêmes ſoupçons, qu'ils forment contre quelques Théologiens modernes.

Après avoir avancé des principes ſi oppoſez à la nature de l'homme, on débite en ſuite aux ames credules la *Tranſſubſtantiation*, & autres ſemblables dogmes; que l'on fait couler, en vertu de la maxime de ne raiſonner point en matiére de Religion. Les Incredules ne manquent pas néanmoins de s'appercevoir de la fauſ-

ſeté

ſeté de ces ſentimens ; & ils ſe confirment plus que jamais dans les penſées desavantageuſes, qu'ils ont de la Religion Chrétienne.

Mais ils doivent remarquer que les Apôtres ne nous enſeignent nulle part, que nous ne devons pas emploier nôtre Raiſon, pour examiner ſi la Religion eſt vraie, ou non ; ni pour ſavoir ce que les paroles, dont ils ſe ſervent, veulent dire. Au contraire, ils ſuppoſent par tout que l'on doit examiner ce qu'ils diſent, & ne s'y rendre qu'après avoir reconnu qu'ils n'avancent que la Verité. Ils ſuppoſent auſſi, que nous ſommes raiſonnables, & capables de donner un bon ſens à leurs paroles ; en nous ſervant de tout ce qu'on a accoûtumé d'emploier, pour entendre le langage des autres. Ils ne diſent nulle part, qu'ils nous enſeignent des choſes, qui paroiſſent, ou qui ſont contraires à la Raiſon ; mais qu'il faut renoncer à nos lumiéres, pour les embraſſer. Ils ſavoient bien qu'ils avoient à faire à des hommes, qui ne jugent de rien qu'en acquieſçant à leur propre raiſonnement.

Ce n'eſt pas que nous comprenions entierement toutes les choſes, dont les Apôtres nous parlent, telles que ſont, par exemple, les proprietez divines ; mais

au moins nous nous en formons quelque idée, qui n'eſt nullement contraire à la Raiſon ; & il n'eſt pas beſoin que nous en aiyons une idée complette & exacte, pour être ſauvez. La Raiſon ſeule nous apprend auſſi que nous ne pouvons pas connoitre exactement ces ſortes de choſes, ni une infinité d'autres, & que nous ne devons pas juger de ce que nous n'entendons pas. C'eſt encore une regle de Grammaire ou de Critique, de ne rien décider ſur une expreſſion équivoque, ou obſcure. Ainſi il ne faut point ſacrifier nôtre Raiſon, ni nos regles de Grammaire à la Foi, comme ſi elles lui étoient oppoſées, pour croire ce que diſent les Apôtres; mais il faut ſe ſouvenir que nous n'avons pas des idées exactes de tout, & ne juger que de ce que nous connoiſſons. Il ne faut point non plus renoncer aux regles de la Critique, qui ſont fondées ſur le bon ſens & ſur l'uſage conſtant des Langues, pour entendre ce que les Apôtres diſent. Au contraire, on doit emploier la Raiſon & la Critique, dans toute leur étenduë ; & l'on verra qu'il n'y a rien dans la doctrine des Apôtres, qui bleſſe le moins du monde les veritables lumiéres de la Raiſon ; ni qui ne puiſſe être expliqué, autant qu'il eſt néceſſaire,

re,

re, par les regles d'une bonne Critique.

Ceux qui rejettent l'une, ou l'autre, ne le font, que parce qu'ils ont introduit dans la Religion de nouveaux Dogmes, qu'ils attribuent mal à propos aux Apôtres; ou parce qu'ils ne ſavent pas bien raiſonner, ni ſe ſervir de la Critique, comme il faut. Par exemple, ce qu'on appelle *Préſence réelle* du corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, ou *Tranſſubſtantion*, & que l'on ne peut admettre, ſans renoncer à la Raiſon, ni trouver dans les Ecrits des Apôtres, en ſe ſervant des regles de la bonne Grammaire; la Préſence réelle, dis-je, ou la Tranſſubſtantiation ſont des dogmes, ausquels les Apôtres n'ont jamais penſé. C'eſt en faveur de ces dogmes nouveaux, & nullement de la doctrine des Apôtres, que l'on déclame contre la Raiſon, & contre la Critique.

Pour moi, après avoir étudié ces matiéres autant que j'en ſuis capable, je croi pouvoir ſoûtenir que l'on ne ſauroit extraire aucune propoſition des Evangiles, ou des autres Ecrits des Apôtres, exprimée dans leurs termes, qui ne ſoit parfaitement conforme à la Raiſon; ſi on l'explique, par les mêmes regles de Grammaire, par lesquelles on explique tous les autres Auteurs. Je ſoûtiens encore qu'il

ne faut rien ſuppoſer que de très-raiſonnable, pour reconnoître que la Religion Chrétienne eſt de révélation divine.

V. Quelques Théologiens, qui n'ont pas aſſez médité l'Ecriture Sainte, ſoûtiennent une autre choſe, qui n'eſt pas moins propre à détourner les Incredules de croire en Jeſus-Chriſt, que les maximes que je viens de réfuter. Ils diſent que pluſieurs des commendemens de l'Evangile ſont des commendemens arbitraires, & dont on ne ſauroit rendre aucune bonne raiſon, que la volonté de Dieu; ou qu'il n'a donné aux hommes, que pour les humilier. Ils croient que Dieu a voulu en partie qu'il y eût des myſteres dans la Religion, comme la *Préſence réelle*, ou la *Tranſubſtantiation*, pour mortifier l'orgueuil de l'homme, qui n'y comprend rien du tout. Ils diſent que renoncer à ſes paſſions, comme l'Evangile l'ordonne, eſt un commendement qui n'a d'autre raiſon, que le bon plaiſir de Dieu.

Il eſt indubitable que lorsque l'on eſt aſſuré qu'une choſe eſt de révelation divine, il la faut embraſſer, ou lui obeïr, quand même nous n'en comprendrions point la raiſon; & c'eſt ce que diſent pluſieurs Théologiens de divers des commendemens céremoniels de la Loi de Moïſe.

D'ha-

D'habiles gens * ont entrepris néanmoins de faire voir le contraire, à l'égard de ces céremonies, & l'on peut dire en géneral qu'il n'y ont pas mal réüſſi. Mais à l'égard des commendemens des l'Evangile, on peut ſoûtenir hardiment qu'il n'y en a pas un, dont il ne ſoit très-facile de rendre raiſon ; ſuppoſé la nature humaine, dans l'état où elle eſt.

* Jean Marsham, Jean Spencer &c.

Il n'y a rien de plus faux, ni de plus contraire à la nature de l'Evangile, que de s'imaginer que Dieu s'eſt propoſé, en partie, de faire voir ſimplement qu'il eſt le maître ; en ordonnant des choſes aux hommes, qui n'ont aucun rapport à leur propre bien. La Religion n'a été révelée, que pour nous, & non pas pour Dieu ; qui abſolument parlant, n'a que faire ni de ce que nous penſons de lui, ni du culte que nous lui rendons. Il s'eſt fait connoître à nous, à deſſein ſeulement de nous rendre heureux ; & nous a donné des Loix propres à nous faire goûter un bonheur, auſſi grand qu'il peut l'être ici bas, ſi tout le genre humain les obſervoit ; & propres en même temps à conduire au bonheur éternel ceux qui leur obeïront, malgré le mauvais exemple des autres.

Par exemple, l'Evangile nous ordonne de renoncer a nos paſſions, ou *à nous mê-*

*mêmes*, ce qui eſt la même choſe ; non ſeulement pour donner à Dieu cette marque de nôtre ſoumiſſion à ſes ordres, mais pour le bien de la Societé Humaine. Renoncer *à ſoi même*, ou à ſes paſſions ne ſignifie autre choſe, que préferer l'obſervation des Loix de l'Evangile à ſes deſirs déreglez. Or toutes ces Loix tendent au bien des hommes, & l'on n'en ſauroit produire une ſeule, qui ne ſoit de cette nature. Suppoſons qu'un homme après avoir ſouffert quelque injure d'un autre, ſouhaite de ſe vanger ; s'il fait réflexion ſur ce que l'Evangile lui ordonne, il trouvera que c'eſt là un de ces deſirs, ausquels il faut renoncer. La raiſon de cela eſt, que ſi l'on ſe vangeoit, celui de qui l'on ſe vangeroit ne manqueroit pas de vouloir auſſi ſe vanger à ſon tour ; & qu'ainſi cela ne finiroit jamais, ce qui troubleroit entierement la Societé. C'eſt pour cela que Dieu, qui l'a formée & qui en eſt le Protecteur, défend de ſe venger, & déclare qu'il punira ceux qui le feront. Que l'on examine tous les autres deſirs, oppoſez aux préceptes de l'Evangile ; & l'on trouvera que l'on ne ſauroit s'y abandonner, ſans nuire à la Societé Humaine.

On dira peut-être néanmoins, que lors que l'Evangile nous ordonne de renoncer

au

au deſir de la vie, plûtôt que de violer aucun de ſes commendemens, ou de ſouffrir la mort pour cela, s'il eſt néceſſaire; il n'a pas égard au bien de la Societé, mais ſeulement à la volonté de Dieu. Mais ſi l'on y prend garde de près, on verra que l'on ne peut guere faire de choſe plus utile au genre humain, que celle-là. Il lui eſt utile ſans doute d'obſerver des Loix, qui lui apportent d'auſſi grands avantages, que celles de Jeſus-Chriſt; & on ne le peut porter à cette obſervation par un exemple plus efficace, que celui qu'on lui donne en mourant, plûtôt que de violer une de ces Loix. Si tous les hommes étoient dans une ſemblable diſpoſition, il eſt viſible qu'ils contribueroient autant qu'ils pourroient au bonheur les uns des autres, ou qu'ils *aimeroient leur prochain comme eux mêmes*; & ainſi ceux qui ſacrifient leur vie, pour porter les autres à obeïr à l'Evangile, par leur exemple, font une choſe très-utile à la Societé. Il eſt donc faux que les Loix de l'Evangile ſoient des Loix arbitraires, & non des commendemens donnez aux hommes, pour leur bien.

Il eſt encore faux que Dieu ait voulu qu'il y eût des myſteres dans la Religion, auſquels on ne comprît rien du tout, ſeule-

lement pour humilier l'eſprit de l'homme. Le dogme de la *Préſence réelle* du corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie, n'eſt point un dogme des Apôtres ; & ils ne nous en propoſent aucun à croire, dont nous ne puiſſions former aucune idée, pas même confuſe, comme on le peut dire de celui-là. Pour croire quelque choſe, & pour en tirer des uſages ſalutaires ; il n'eſt pas néceſſaire à la verité, que nous en formions une idée exacte & diſtincte ; mais moins il faut que nous en aiyons quelque idée générale, ou confuſe. Car on ne peut croire ce qu'on n'entend, en aucune maniére ; puis que croire une propoſition veritable, c'eſt acquieſcer au rapport, que l'on voit entre les termes dont elle eſt compoſée, comme les Logiciens l'enſeignent ; & que l'on ne peut acquieſcer à un rapport, que l'on ne voit point.

Par exemple, quand on me dit : *les morts reſſuſciteront*, j'entends non ſeulement ce que veulent dire les termes de *morts* & de *reſſuſciter*, mais je vois clairement le rapport que l'on dit être entre ces deux choſes ; encore que je ne ſâche point diſtinctement la maniére, & les circonſtances de la réſurrection. Mais ſi l'on me diſoit : *les morts reſſuſciteront & ne reſſuſciteront point en même temps*, ſans qu'il y eût d'é-

d'équivoque dans les termes de *morts* & de *reſſuſciter ;* ne voiant aucun rapport entre une affirmation & une négation, je ne pourrois le croire. Il en eſt de même de toutes les propoſitiones contradictoires; elles ne peuvent être l'objet de la foi, qui n'embraſſe que ce qu'elle entend, au moins en quelque ſorte. Tel eſt le dogme de la *Préſence réelle*, qui renferme pluſieurs propoſitions de cette nature.

VI. Lors que l'on propoſe aux Incredules les miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, comme des preuves inconteſtables de leur miſſion divine; ils ne manquent pas d'en conteſter la verité. La principale raiſon qu'ils apportent, pour en rendre l'hiſtoire ſuſpecte, ce ſont les faux miracles, que l'on débite aujourdhui comme veritables; pour tenir le peuple dans ſon devoir, par cette pieuſe tromperie. Ceux qui ſe ſervent de cette adreſſe, ou qui tâchent de défendre ces prétendus miracles ne ſauroient rien repliquer aux Incredules ſans ſe condamner eux mêmes, ou ſans trahir la Religion Chrétienne. Comme ils n'ont garde d'avouër qu'ils ont tort, ils ſoûtiennent hardiment, que l'on n'a pas plus de raiſon de croire les miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, qu'il y en a de reconnoître la verité de leurs miracles

cles modernes. Cependant les Incredules, qui voient clairement que ces derniers ne ſont que de pures fourberies, s'imaginent qu'il en a été de même des premiers. C'eſt à ceux, qui mettent devant eux cette pierre de ſcandale, de l'ôter, & de reconnoître la verité; à moins que de vouloir paſſer pour des gens, qui n'ont aucun diſcernement, ou qui ont encore moins de conſcience.

Mais quoi que les Incredules puiſſent triompher de cette ſorte de gens, qui entreprennent de défendre des faits inſoûtenables; ils ne peuvent nullement dire, contre les Chrétiens en géneral, que les miracles, ſur leſquels leur foi eſt fondée, ſoient ſemblables à ceux que l'on dit arriver tous les jours. Premiérement, Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres n'affectoient point de faire des miracles à tous momens, & par oſtentation; tels que ſont ceux, dont on parle aujourdhui. Secondement, ceux en faveur de qui ces miracles ſe faiſoient, non plus que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres, ne gagnoient pas de l'argent à les aller débiter: comme font à préſent ceux à qui appartiennent les Egliſes, dans leſquelles on dit qu'il s'en fait. Cette ſeule préſomption, que l'opinion qu'il ſe fait des miracles dans un lieu, enrichit celui qui en eſt le maître,

eſt

eſt ſi violente qu'elle rend avec raiſon tout ce qu'il peut dire ſuſpect. Troiſiémement, les miracles ſur leſquels l'Evangile eſt fondé, ſe ſont faits au milieu des ennemis de la Religion Chrétienne, parmi leſquels il étoit trés-dangereux de rendre témoignage à ces miracles; & où au contraire il n'y avoit rien à craindre pour ceux, qui après les avoir examinez, en auroient publié la fauſſeté. Une ſemblable découverte auroit été très-agréable aux Juifs & aux Païens. Mais aujourdhui les miracles ſe font, parmi des gens prêts à croire tout ce que l'on voudra, ou au moins à dire qu'ils le croient, de peur d'être mis à l'Inquiſition, là où elle eſt établie: ou de peur de s'attirer la haine de la populace, qui n'eſt quelquefois guere moins à craindre ailleurs, que ce rédoutable Tribunal. Pour être aſſuré que le témoignage de quelcun eſt bien fondé, il faut au moins qu'il lui ſoit libre de dire le contraire; mais lors qu'il y a tout à craindre pour lui, s'il le diſoit, ſon témoignage n'eſt d'aucun poids. Outre cela, pour s'aſſurer de la verité d'un fait, il faut qu'il ſoit permis de l'examiner, & c'eſt ce que l'on n'oſeroit faire aujourdhui, à l'égard des miracles modernes, dans les lieux où on les croit veritables. Ainſi il y a une differen-

rence infinie, entre la certitude des miracles du premier Chriſtianiſme, & ce que l'on dit en faveur de ceux d'aujourdhui. Il faut entierement manquer de diſcernement, ou de bonne foi, pour comparer les uns aux autres.

Mais il ne faut pas oublier de remarquer ici, que les Incredules prétendent tirer avantage de ce que je viens de ſuppoſer, qu'il ne ſe fait plus de miracles. Ils diſent que s'il n'y a point de raiſon, qui nous perſuade qu'il s'en doive faire à préſent: il n'y en a point non plus, qui nous puiſſe faire croire, qu'il s'en faiſoit autrefois; parce que la ſeule, qui a pû engager Dieu à en faire, il y a pluſieurs ſiecles, c'étoit l'Incredulité des hommes, qui ne pouvoit être vaincue que par là, & que cette raiſon ſubſiſte encore. Ainſi, ſelon eux, la bonté de Dieu ne l'oblige pas moins à faire des miracles, en faveur de ceux qui doutent à préſent de la Religion; qu'elle l'obligeoit d'en faire, du temps des Apôtres.

Je répons à cela premiérement, que les preuves que nous avons de la Verité des miracles anciens, nous les rendent comme préſents, ſi nous y faiſons quelque réflexion; de ſorte qu'ils peuvent encore ſervir, à nous guerir de nos doutes. Il fal-

falloit que Dieu en fît, pour établir une fois la Religion ; mais étant établie, ils ne ſont plus néceſſaires ; parce que l'hiſtoire de la Religion conſerve les preuves de ceux qui ont été faits, dans ſon établiſſement. Mais on dira que l'on doute de la Verité de cette Hiſtoire, & que c'eſt pour cela, que l'on demande des miracles à préſent. Je répons donc, en ſecond lieu, que ſi les preuves de la Verité de cette Hiſtoire ſont bonnes, comme nous le ſoûtenons, & que ſi l'on n'en doute que par de mauvais principes, on n'a pas ſujet de ſe plaindre de la bonté de Dieu. S'il ne reſtoit aucune preuve de la Verité de l'Hiſtoire de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, on pourroit dire que Dieu nous auroit abandonnez, & nous traiteroit incomparablement plus mal, que ceux des ſiecles, auſquels on ſuppoſeroit qu'il auroit fait des miracles. Mais aiant de très-fortes raiſons de croire cette Hiſtoire veritable, elles nous doivent tenir lieu de miracles. Cela étant ainſi, il eſt viſible que l'on n'a pas le même ſujet aujourdhui d'en ſouhaiter, que lors que la Religion n'étoit pas encore établie.

Il faut remarquer, en troiſiéme lieu, que pour être en droit de demander à la bonté de Dieu de nouveaux miracles, il

faudroit avoir fait un bon uſage des moiens que l'on a de reconnoître la Verité, de ſorte qu'après un examen exact & ſincere, on ne ſe trouvât pas ſatisfait, ſans que cela vînt de la faute de ceux qui douteroient encore. En ce cas là, on pourroit dire que Dieu ſeroit en quelque ſorte obligé, par ſa bonté, de ſubvenir à l'Incredulité, où l'on ſeroit. Ainſi ceux qui avoient fait un bon uſage de la révelation de l'ancien Teſtament, & qui pouvoient douter de la miſſion de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, non par opiniâtreté, mais parce que les preuves leur en étoient inconnuës, ne les aiant encore pû ſavoir, furent favoriſez du ciel de quantité de miracles, du temps de nôtre Seigneur. Mais ſuppoſons qu'il y ait des gens dans une diſpoſition toute contraire, qu'ils s'aquittent mal des devoirs, que les ſeules lumiéres de la Raiſon nous apprennent, qu'ils n'aient aucun amour pour la Verité, qu'ils ſoient entêtez de mille préjugez mal fondez, & aveuglez par leurs paſſions déreiglées, qu'ils n'aient rien examiné, & que par un deſordre volontaire de l'eſprit & du cœur ils doutent de tout. Ces gens-là peuvent-ils ſe plaindre, de ce que Dieu ne fait pas des miracles en leur faveur? Oſeroient-ils dire que l'abus qu'ils ont fait de toutes les gra-

graces, qu'ils en ont reçuës, les rendent dignes de nouveaux bienfaits? Si les Incredules d'aujourdhui prennent la peine de s'examiner eux mêmes ſur ce portrait; ils trouveront facilement la réponſe, que nous leur pourrions faire.

En quatriéme lieu, je poſe en fait que les miracles ne ſerviroient de rien à des gens diſpoſez de la ſorte. Les Juifs Incredules, du temps de Jeſus-Chriſt, en ſont un exemple ſenſible; puis que ne pouvant nier les faits miraculeux, que l'on rapportoit de lui, ils les attribuoient aux Démons. Les Incredules d'aujourdhui ne manqueroient pas de chicaneries, pour conteſter de même des miracles qu'ils verroient faire à leurs yeux; puis qu'ils en ont inventé pluſieurs, pour empêcher qu'on ne pût tirer aucune conſéquence de ceux de Jeſus-Chriſt, en ſuppoſant qu'ils ſont veritablement arrivez. C'eſt de quoi je traiterai, dans la ſeconde des Lettres, que l'on verra à la fin de cet Ouvrage.

Ainſi je puis dire, que Dieu a beaucoup plus de raiſon de n'en point faire, en faveur des Incredules d'aujourdhui, que d'en faire. C'eſt auſſi la conduite, que Jeſus-Chriſt tenoit autrefois. Lors qu'il voioit des perſonnes opiniâtres, qui lui demandoient des miracles, il n'en faiſoit

aucun ; parce qu'elles n'en auroient pas fait meilleur uſage, que des autres graces du Ciel, & n'en ſeroient devenues, que plus condamnables. Les Evangeliſtes remarquent * qu'étant allé à Nazareth, *il n'y fit pas beaucoup de miracles, à cauſe de l'incredulité* des gens du lieu. Quelques Docteurs Incredules lui aiant demandé, plus d'une fois, quelque miracle, † il les refuſa, & les renvoia à celui de ſa réſurrection, dont ils n'eurent pas néanmoins l'honneur d'être témoins. C'eſt ce qui faiſoit qu'il demandoit quelquefois à ceux qui ſouhaitoient qu'il les guerit de leurs maladies, s'ils le croioient * capable de le faire ; pour leur apprendre que pour être digne d'une nouvelle grace, il falloit avoir fait quelque uſage des autres. Il auroit été abſurde de lui demander qu'il les guerît, ſans être aſſuré qu'il le pouvoit faire, par d'autres exemples, ou par de bonnes raiſons.

* Voiez Matth. XIII, 58. Marc. VI, 5.

† Matth. XII, 38. XVI, 1.

* Matth. IX, 29. &c.

Ceux qui ſuppoſent que la bonté de Dieu l'obligeroit d'en uſer tout autrement envers les Incredules, ſuppoſent en même temps deux choſes très-abſurdes, & tout à fait indignes de gens qui ſe mêlent de raiſonner. L'une c'eſt que Dieu ne doit avoir aucun égard à l'uſage, que les hommes peuvent avoir fait de ſes graces ; mais

que

que plus ils ſont Incredules, par quelque principe que ce ſoit, plus il eſt obligé de leur en accorder de nouvelles; en renverſant l'ordre de la Nature, dès qu'il leur plaira de douter de la Révelation; ce qui eſt faire dépendre la conduite de Dieu du caprice des hommes. L'autre abſurdité c'eſt que tout autant qu'il y auroit d'Incredules, dans le monde, juſqu'à ce qu'il finiſſe, Dieu auroit tout autant de Parties, à qui ſa bonté l'obligeroit de ſatisfaire, de la maniére dont ils le trouveroient à propos. Car enfin chacun d'eux voudroit voir quelques miracles; & mettre, pour ainſi dire, la Providence à l'épreuve; ſans ſe mettre en peine de ce qu'elle pourroit avoir fait, en d'autres temps, ou en d'autres lieux; puiſque perſonne ne ſeroit obligé d'en croire les autres. Si quelcun peut digerer ces conſéquences néceſſaires, qui naiſſent de l'objection des Incredules; il n'eſt pas beſoin que nous raiſonnions davantage, contre lui. Il paroit, par ce qu'on vient de lire, que de ce qu'autrefois Dieu a fait des miracles, il ne s'enſuit point qu'il en doive faire, ou qu'il en faſſe encore aujourdhui.

En des lieux, où l'on ne croit pas ces miracles modernes, on a une mauvaiſe coûtume, auſſi bien que là où l'on y ajoûte VII.

foi ; qui eſt très-nuiſible à la Religion Chrétienne, dans l'eſprit des Incredules. C'eſt que bien des gens, qui défendent des dogmes peu importans & peu aſſûrez, avec trop de chaleur, diſent ſouvent, pour faire valoir leur zele, que ſi le ſentiment de leurs Adverſaires étoit vrai, la Religion Chrétienne ſeroit perdue, que l'on ne pourroit s'aſſûrer de rien, & autres choſes ſemblables. Cependant leurs Adverſaires ne s'efforcent pas moins de prouver la verité de leurs ſentimens, & la prouvent quelquefois ſi clairement, que l'on ne peut ſoûtenir le contraire, ſans opiniâtreté. Les Incredules, qui ſont comme un tiers Parti, & qui ne ſont que ſpectateurs de ces querelles, en conçluent enſuite que la Religion Chrétienne n'eſt pas plus veritable, que les dogmes qu'ils voient ſi bien réfutez ; & ceux, qui ont trop exaggeré l'importance de leurs ſentimens, ne ſauroient empêcher que les Incredules ne tirent cette conſéquence, contre eux.

Il n'y a que trop d'exemples de cette mauvaiſe maniére de diſputer ; mais je n'en rapporterai qu'un, qui ſuffira, pour faire comprendre ce que je veux dire. On a beaucoup diſputé, dans ce ſiecle, de l'antiquité des *Points Voïelles* des Hebreux. Les uns ont ſoûtenu qu'ils avoient été in-

ven-

ventez, par les *Maſſorethes*, quelques ſiecles après Jeſus-Chriſt. Les autres au contraire ont prétendu qu'ils étoient pour le moins auſſi anciens qu'Eſdras, & par conſéquent appuiez ſur l'autorité des Prophetes. Ces derniers, pour émouvoir, s'il étoit poſſible, toute la Chrétienté contre leurs Adverſaires, ſe ſont écriez d'un ton tragique, qu'il ne s'agiſſoit pas de moins, que de l'autorité de l'Ancien Teſtament, & même de toute l'Ecriture ſainte; que l'on ruinoit, en ſoûtenant la nouveauté des Points. Cependant *Louïs Cappel* a fait voir, dans ſon livre intitulé *le Secret de la Ponctuation*, & dans ſa *Défenſe*, avec autant d'évidence, qu'on en peut demander dans une choſe de cette nature, que les Maſſorethes étoient les veritables Auteurs de ces Points. Les plus habiles Critiques ſe ſont déclarez de ſon ſentiment, & ont traité d'opiniâtres ceux qui ſoûtenoient le contraire. La même choſe eſt arrivée à l'égard d'une autre diſpute, que ce ſavant homme a euë, touchant les *Varietez de Lecture* du Vieux Teſtament.

Il a prouvé qu'il y en avoit un bon nombre, que l'on pouvoit préferer à la maniére de lire de nos exemplaires modernes. S'il s'enſuivoit de là, comme ſes Adverſaires l'ont dit, que l'autorité de l'Ecriture étoit

détruite ; les Incredules auroient, ſans doute, ſujet de triompher, & il ſeroit impoſſible de leur repliquer rien de raiſonnable. Mais *Cappel* a fait voir très-clairement qu'il n'y a rien de plus faux, que cette conſéquence, auſſi bien que celle que l'on tire de la nouveauté des Points ; & ainſi il a mis l'autorité de l'Ecriture à couvert des inſultes des Incredules, auſquelles ſes Adverſaires l'avoient expoſée.

Il eſt viſible qu'il n'y a guere de meilleur moien de confirmer les Incredules, dans leur opiniâtreté, que de tirer facilement des conſéquences de la ſorte. Car enfin ils entendent d'un côté des Docteurs graves & eſtimez dire d'une maniére triſte, que ſi certaines opinions ſont veritables, la Religion eſt perdue ; & de l'autre ils voient des perſonnes d'un grand ſavoir, non ſeulement ſe déclarer pour ces opinions, mais encore les ſoûtenir, par de très-bonnes raiſons. Ils concluent de là qu'il n'y a rien de moins aſſuré, que la Religion, ſelon l'aveu d'une partie de ceux qui en font profeſſion. On a beau leur vouloir prouver le contraire, en rejettant des opinions ſoûtenues de preuves très-ſolides ; tout ce que les défenſeurs du ſentiment oppoſé leur peuvent dire ne ſert qu'à les faire paſſer eux mêmes, pour des entê-

tez,

tez, ou pour des gens de mauvaiſe foi.

Cela leur fait encore appercevoir, en pluſieurs Theologiens, une étrange diſpoſition, & qui deshonoreroit la Religion Chrétienne, ſi elle y avoit part. C'eſt qu'il paroît, d'une maniére ſenſible, qu'ils cherchent non ce qui eſt vrai, mais ce qu'ils jugent propre à ſoûtenir les principes qu'ils ont embraſſez. Quand ils s'imaginent que ſi une choſe étoit cruë, on pourroit venir à douter de quelques uns de leurs dogmes; ils ne ſe mettent pas en peine, ſi leur imagination eſt mal-fondée, ni ſi cette choſe ſe peut prouver, ou non, comme ils le devroient faire; mais ils ſe mettent à crier d'un air terrible, *que cette opinion eſt dangereuſe*; c'eſt à dire, comme ils le croient, qu'on ne la peut concilier que difficilement avec la Religion. C'eſt là le veritable caractere d'un plaideur, qui n'eſt pas trop aſſuré de ſon bon droit; il ſupprime tout ce qui lui ſemble en quelque ſorte contraire à ce qu'il avance, vrai, ou faux; il tremble que l'on ne vienne à découvrir par là, qu'il a tort. C'eſt encore ce que feroit un gouverneur de place, qui manqueroit d'habileté ou de courage, & qui diroit que ſi on lui prenoit quelques dehors mal fortifiez & de nulle conſéquence, il ſeroit obligé de ſe rendre. Ceux qui re-

remarqueroient cette conduite de l'un, ou de l'autre, ſoupçonneroient à l'inſtant que le plaideur auroit tort, que le gouverneur de cette place en ſentiroit la foibleſſe, & que l'un & l'autre auroient peu d'eſperance de ſe bien défendre.

Les Incredules jugent de même des Théologiens, lors qu'ils les voient ramaſſer avidement tout ce qui peut en quelque ſorte rendre, au moins en apparence, leur cauſe meilleure. Mais ce qu'il faut dire, c'eſt que ces Théologiens connoiſſent peu la Verité de la Religion, & n'y ſont attachez que par un eſprit de faction ou d'interêt. La Religion Chrétienne eſt appuiée ſur des preuves claires & invincibles; elle n'a que faire que l'on ramaſſe de mauvaiſes raiſons, pour la ſoûtenir; elle n'a qu'à paroître toute nuë, & telle qu'elle eſt deſcendue du ciel, pour diſſiper toutes ſortes de difficultez. Quand quelques perſonnes, qui ne l'entendent point, & qui n'aiment nullement la Verité, mais ſeulement les avantages mondains, qui y ſont attachez, ſembleront craindre pour elle; elle ne manquera pas de défenſeurs plus éclairez, & qui lui ſeront dévoüez, par un principe digne d'une ſi ſainte doctrine. Rien ne ſera capable de les faire trembler pour elle; pendant qu'on ne l'attaquera, que par des raiſons.

CHA-

## Chapitre Septiéme.

*Que les difficultez, que l'on peut rencontrer dans la Religion Chrétienne, ne doivent pas faire douter de sa Verité.*

LEs difficultez, dont je viens de parler, regardent plûtôt quelques Théologiens modernes, que la Religion Chrétienne; qu'ils expliquent, ou qu'ils défendent mal. Mais comme il n'y a aucune Science, qui n'ait ses difficultez, de quelque maniére qu'on l'explique; il faut avouër que la Religion a aussi les siennes. C'est de quoi je traiterai dans ce Chapitre, pour finir par là ce petit Ouvrage. Je ferai d'abord quelques réflexions génerales sur les difficultez, que l'on peut trouver, dans la Theologie Chrétienne; & j'en rapporterai en suite quelques exemples particuliers, par où je ferai voir, qu'elles ne doivent pas faire douter de sa verité. I.

Il peut y avoir de deux sortes de difficultez, dans une Science; dont les unes n'ébranlent point ses principes, & dont les autres font voir que ce n'est nullement une Science, quoi qu'on lui donne ce nom, mais un ramas d'opinions, ou de conjectures II.

res mal fondées. Par exemple, *la Géometrie* a bien ſes difficultez, mais perſonne ne doute de la verité de ſes principes. La raiſon de cela eſt, qu'ils ſont tous appuiez ſur des preuves claires, & que rien ne peut obſcurcir, ni rendre douteuſes. Quelque difficulté qui puiſſe ſe trouver, à l'égard d'une propoſition déduite de ces principes, ils ne changent point de nature; & l'on s'accuſe plûtôt de ne pas bien entendre la Géometrie, que d'en douter, parce qu'on ne peut pas ſoudre une difficulté; ou l'on fait voir que la propoſition, dont il s'agit, eſt d'une nature à ne pouvoir être pleinement réſoluë. Au contraire, on propoſe des difficultez contre *l'Aſtrologie Judiciaire*, qui non ſeulement embarraſſent ceux qui en ſont entêtez, mais font encore que l'on regarde tous ſes principes comme faux, & toute cette prétenduë Science, comme un amas de penſées chimeriques. La raiſon de cette difference, c'eſt que les principes de la Geometrie ſont ou de ſimples *Définitions*, ou des *Maximes* claires par elles mêmes, ou des *Propoſitions* démontrées, au-lieu que l'Aſtrologie Judiciaire n'eſt fondée que ſur de fauſſes ſuppoſitions. Ainſi dès que les veritez, ſur leſquelles une Science eſt appuiée, ont été démontrées, ſans que l'on puiſſe trouver

ver aucun défaut dans ces Démonſtrations; quelque difficulté que l'on rencontre en quelque Propoſition que l'on en tire, la certitude de cette Science ne diminuë point, dans nôtre eſprit.

Pour appliquer cette remarque à la Religion Chrétienne, & aux difficultez que les Incredules y trouvent; la premiere choſe qu'il y a à faire, lors que l'on propoſe quelque objection contre le Chriſtianiſme, c'eſt de voir ſi cette objection montre directement que ſes preuves ſont fauſſes. Quand on n'auroit rien à répondre à cette difficulté, ſi ceux qui la font ne peuvent rien repliquer non plus aux preuves directes de la Religion, la difficulté ne diminue point la force des preuves; & tout ce qu'on peut dire c'eſt qu'il s'agit, dans cette objection, d'une choſe que nous n'entendons pas bien, ou même que la Théologie Chrétienne ne nous eſt pas aſſez connuë. Les Incredules ſe conduiſent donc mal, lors qu'à cauſe de quelque difficulté, ils rejettent la Religion Chrétienne; ſans pouvoir néanmoins réfuter les preuves, ſur leſquelles elle eſt établie. Or je ſoûtiens qu'il n'y a aucune difficulté, qui puiſſe ruiner ces preuves; & ſi les Incredules y prennent garde, ils s'appercevront que la plûpart de leurs objections n'y ont aucun rapport.

Cette

Cette remarque eſt d'une très-grande conſéquence lors qu'il s'agit de faits, arrivez il y a déja pluſieurs ſiecles, & atteſtez par des Hiſtoriens, dont les lumiéres & la ſincerité ont été une fois bien prouvées. Quoi qu'à l'égard de quelques circonſtances on puiſſe propoſer des difficultez, qu'il n'eſt pas facile de ſoudre aujourdhui; ſi ces difficultez ne détruiſent pas les preuves directes, que l'on a de la ſincerité des Hiſtoriens, & de leur connoiſſance exacte de ce qu'ils ont raconté, elles ne doivent pas nous faire douter de la verité de l'hiſtoire. Pour ſatisfaire à toutes les demandes, que l'on peut faire ſur une rélation, il faudroit avoir été témoin oculaire de tout ce qu'elle contient; & l'on ne peut rejetter une hiſtoire comme fauſſe, parce qu'il ne ſe trouve perſonne aujourdhui, qui nous puiſſe donner cette ſatisfaction; ſi d'ailleurs l'on n'a aucun ſujet de ſoupçonner de mauvaiſe foi, ou de peu de connoiſſance les Hiſtoriens, de qui nous la tenons. Il me ſeroit facile d'éclaircir cette matiére, par des exemples; mais cela me meneroit trop loin.

III. Pour continuer à me ſervir de la comparaiſon, que j'ai emploiée, on peut encore propoſer contre une Science, tel-

le

le qu'eſt la Geometrie, & contre la Théologie Chrétienne, deux ſortes de difficultez. Les unes ne demandent que la connoiſſance exacte de deux ou trois Propoſitions, pour être entierement réſoluës; & ainſi l'on y peut ſatisfaire, en peu de mots. Mais les autres ſuppoſent une aſſez longue déduction de pluſieurs Propoſitions, dont les unes dépendent des autres; de ſorte qu'on ne peut être convaincu des derniéres, qu'après s'être aſſuré de la verité de pluſieurs autres, & de la liaiſon qu'elles ont enſemble. Alors il n'eſt pas poſſible de ſatisfaire, en peu de mots, ceux à qui toutes ces Propoſitions, ou la plûpart d'entre elles ſont inconnues; parce qu'il faut qu'ils les examinent, les unes après les autres.

Cependant on a remarqué plus d'une fois, que des gens embarraſſez de quelques difficultez ſur la Religion, ſans avoir aucun égard à cela, veulent qu'on leur ſolve leurs objections en un mot; quoi que cette ſolution ſuppoſe néceſſairement la connoiſſance de pluſieurs autres choſes, qu'ils ne ſavent pas. Comme on ne ſauroit les ſatisfaire, ſans les en inſtruire, & qu'un long diſcours ſur ces ſortes de choſes les fatigue, il eſt difficile de leur faire ſentir qu'ils ſe trompent. Quoi que ce

ſoit

ſoit par leur faute, qu'ils ſe retirent peu ſatisfaits de ceux à qui ils ont propoſé leurs difficultez, puis qu'ils ne les ont pas voulu écouter ; ils s'imaginent qu'ils les ont réduits au ſilence, ou à la néceſſité de leur parler de toute autre choſe. C'eſt à peu près comme ſi quelcun, qui n'auroit aucune connoiſſance de la Geometrie, entendoit parler des *lignes aſymptotes*, ou qui peuvent s'approcher à l'infini, ſans ſe toucher jamais, & vouloit qu'on lui fit entendre, en deux mots, comment cela eſt poſſible. C'eſt ce qu'aucun Géometre ne pourroit faire. Si cet homme ſe mettoit là-deſſus à dire, qu'il y a de très-grandes fauſſetez, dans la Géometrie, & que cette Science n'eſt pas plus aſſurée que beaucoup d'autres ; quel jugement pourroit-on faire de lui, ſi ce n'eſt qu'il ſeroit le plus déraiſonnable de tous les hommes, puis qu'il voudroit juger d'une choſe, dont la connoiſſance dépend de celle de pluſieurs autres, ſans les ſavoir? Il en eſt de même de ceux qui propoſent quelque difficulté, ſur un article de la Religion, qu'on ne peut entendre, que par d'autres, & qui ſe fâchent qu'on ne leur réponde pas en un mot.

IV. Des gens, qui ne manquent pas d'ailleurs d'eſprit, & qui doutent de la Religion

gion Chrétienne, ou qui la rejettent, parce qu'ils y trouvent des difficultez, font preſque toûjours, ſans s'en appercevoir, une ſuppoſition tout à fait inſoûtenable; c'eſt que ce qu'ils ne conçoivent pas diſtinctement n'eſt point; comme ſi la connoiſſance humaine (pour leur accorder des lumiéres auſſi grandes, qu'elles puiſſent être) devoit néceſſairement égaler tout ce qui exiſte, ou tout qui ſe fait dans la Nature. Il me ſeroit aiſé de faire voir, qu'il y a une infinité de choſes, où nos connoiſſances ne ſauroient parvenir; mais il ſuffit de remarquer ici que le principe des Incredules, duquel je viens de parler, eſt une pure ſuppoſition, qu'il leur plait de faire, parce qu'elle les éleve au deſſus de ce qu'ils ſont. Je ſoûtiens que l'on ne peut pas nier cette propoſition: *Qu'il peut y avoir des choſes de fait, dont la nature humaine n'eſt pas capable à préſent de ſavoir la maniére, quelque effort de méditation qu'elle faſſe.* Il faut bien remarquer que je ne dis point, qu'il peut y avoir des choſes contraires à nos connoiſſances diſtinctes; ce qui eſt impoſſible; mais ſeulement qu'il peut ſe faire que nous n'aiyons pas les lumiéres néceſſaires, ni les moiens de les acquerir, pour venir à la connoiſſance de certaines choſes, qui ne ſont point d'ail-

leurs contraires à ce que nous connoiſſons aſſurément. Il eſt important de faire cette diſtinction, parce que bien des gens, qui n'y prennent pas garde, confondent des choſes extrémement differentes. Nous ne pouvons croire ce qui eſt effectivement contraire à nos connoiſſances claires; mais nous croions une infinité de choſes, quoi que nous ne ſâchions pas comment elles arrivent.

V. Les Incredules commettent preſque tous une autre faute, encore moins pardonnable que la précedente. Au lieu de prendre l'eſprit & les maniéres de ceux, qui recherchent la Verité, comme ils le devroient; ils agiſſent comme des gens, qui ne penſent qu'à gagner leur cauſe, ſans rechercher qui a droit, ou qui a tort. Ils chicanent tout ce qu'ils peuvent, & ſi ceux contre qui ils diſputent leur donnent quelque priſe, ils ne manquent pas d'en tirer avantage, comme ſi la verité de la Religion Chrétienne dépendoit de là. Ils n'ont garde d'avertir ceux, qui défendent mal la Religion, des fautes qu'ils commettent; ils ne penſent qu'à en profiter, pour triompher plus facilement d'eux.

Cependant lors qu'il s'agit d'une choſe de cette nature, où perſonne ne peut tromper les autres, ſans ſe faire encore

plus

plus de tort à lui même, & où la Verité eſt également avantageuſe à tout le monde; il faudroit ne penſer qu'à la trouver, & aulieu d'inſulter ceux qui ne ſavent pas en montrer le chemin, il faudroit tâcher de les redreſſer eux-mêmes, pour en profiter auſſi bien qu'eux. L'eſprit de diſpute eſt entierement contraire à la recherche de la Verité, & un Philoſophe Payen a parfaitement bien dit * *que ceux qui veulent bien juger de la Verité doivent être arbitres, & non parties.* Dès qu'on a revêtu le perſonnage d'adverſaire, on ne penſe plus à la Verité, mais ſeulement à l'honneur qu'il y a de triompher de celui, que l'on attaque. On n'a l'eſprit attaché, que ſur ſa maniére de raiſonner, pour profiter de toutes les fautes qu'il pourra faire, & non pour tâcher d'en découvrir une meilleure. On ne conſidere plus la choſe même dont il s'agit, comme l'objet de ſes recherches, mais comme le ſujet de ſes cenſures. On la tourne de tous côtez, pour y trouver à redire, & non pour en reconnoître les fondemens, qu'on ne cherche pas. Il eſt certain que cette diſpoſition d'eſprit eſt mauvaiſe, & les Incredules eux-mêmes ne ſauroient en diſconvenir.

* Ariſtote Lib. I. de Cœlo c. 10.

Après cela, il n'y a pas ſujet de s'éton-

ner, ſi des gens, qui ferment les yeux à tout ce que la Religion Chrétienne a de beau & de clair, & qui ne les ouvrent que ſur les endroits obſcurs & difficiles, à deſſein d'y trouver quelque choſe à reprendre, s'entêtent enfin ſi fort de leur prétendue pénetration, qu'ils deviennent preſque incurables. Cette diſpoſition n'eſt nullement conforme à l'amour de la Verité, dont ils font profeſſion, & ne peut ſervir qu'à jetter toûjours plus dans l'erreur. Car enfin quelle Verité peut-on trouver, quand on cherche ſeulement l'occaſion de conteſter, & de vaincre? La Verité qui fuit ſouvent ceux qui la cherchent, avec application, ne s'offre point à la vuë de ceux qui la fuient.

VI. Après ces remarques génerales, concernant les difficultez que l'on propoſe ſur la Religion; il faut rapporter quelques exemples particuliers des principaux dogmes, que les Incredules ont accoûtumé d'attaquer. Celui qu'ils attaquent le plus fréquemment, eſt ce que les Chrétiens croient de la Création du monde, & il eſt de ſi grande conſéquence, que l'on peut dire que ce dogme étant établi, il n'eſt pas difficile de faire recevoir les autres; aulieu que s'il demeure douteux, tout le reſte de la Religion eſt néceſſairement

ment incertain. Toute la Révelation eſt fondée là-deſſus, qu'il y a un Dieu qui a créé le ciel & la terre; & l'on ne ſauroit faire aucun progrès, dans la connoiſſance de la Religion, ſans avoir commencé par là. Ainſi il ne ſera pas inutile de le prouver ici, en peu de mots.

Il y a deux ſortes d'Etres; les uns, que l'on nomme *Eſprits*, conçoivent, veulent, ſentent, & raiſonnent; les autres qui ſont deſtituez d'intelligence, ſont étendus, diviſibles & ſolides, & on les nomme *Corps*. Ces Eſprits & ces Corps ſont modifiez de differentes maniéres, comme nous le voions, ou comme l'experience nous l'a appris. C'eſt tout ce que nous connoiſſons dans l'Univers, outre la Divinité. La Religion Chrétienne nous apprend que ces Eſprits & ces Corps, avec toutes leurs proprietez, ont eu un commencement, & qu'un Etre, qui n'en a point, les a créez. C'eſt ce que les Incredules ne peuvent, diſent-ils, concevoir, & il leur ſemble que tout a toûjours dû être, comme il eſt à préſent.

Pour ſavoir s'il y a quelque apparence de verité à ce qu'ils diſent, il faut examiner ces deux ſortes d'Etres, & voir s'ils renferment quelque choſe, qui nous puiſſe faire ſoupçonner qu'ils ſont éter-

nels. A l'égard des Eſprits, nous ne connoiſſons bien, que nôtre Ame, & les Incredules n'en reconnoiſſent pas même d'autres. Or je leur demande s'ils ſentent quelque choſe, dans leur Eſprit, qui leur donne le moindre ſoupçon qu'il eſt éternel? Il eſt certain qu'il n'y a rien de ſemblable, à moins qu'on ne veuille dire que l'ignorance & la foibleſſe ſont des caracteres de l'éternité. Si l'on examine les Corps, qui ſont au deſſous des Eſprits en ce qu'ils ſont deſtituez d'intelligence, on n'y verra rien non plus, qui puiſſe faire croire qu'ils ſont éternels.

On ne peut conſiderer en cette eſpece d'Etres, que la matiére & la forme, & ſi ni l'un, ni l'autre ne nous donne lieu de croire qu'ils ont toûjours été, on n'a aucun ſujet de le ſoûtenir. A l'égard de la matiére des Corps, ce n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance étenduë, ſolide, diviſible, capable de mouvement, & de toutes ſortes de figures. Cet aſſemblage de qualitez qui fait l'eſſence de tous les Corps, autant qu'elle nous eſt connuë, ne renferme rien qui reſſente l'éternité. L'idée de cette derniere proprieté, de quelque côté qu'on la conſidere, ne ſe trouve point attachée à cet aſſemblage. Ainſi l'on ne peut pas aſſurer, que la matiére des corps eſt éternelle. Tout

Tout ce qu'on pourroit dire là-deſſus ſe réduit à ces deux choſes. C'eſt premierement que l'on ne conçoit pas comment la ſimple étendue a pû commencer d'être ; parce que quelque effort d'eſprit que l'on faſſe, pour ſe repréſenter le temps auquel Dieu exiſtoit ſeul, avant que les Corps fuſſent créez, on s'apperçoit qu'une étendue ſimple & ſans bornes ſe préſente à l'eſprit. Mais une ſimple étenduë, & dans laquelle on ne conçoit aucune ſolidité, n'eſt pas un Corps ; comme il paroit par la définition que l'on en a donnée. Si l'on en veut encore une autre preuve manifeſte, c'eſt que l'étendue ſimple eſt indiviſible & ſans bornes, comme on s'en apperçoit en eſſaiant de la diviſer, ou de la borner dans ſon eſprit ; au lieu que tous les Corps ſont diviſibles & bornez. Ainſi tout ce qu'on pourroit conclurre de là, c'eſt que le lieu des Corps eſt éternel.

Secondement, les Incredules diſent qu'ils ne peuvent concevoir qu'une ſubſtance, telle qu'eſt celle des Corps, ſoit *produite du néant*, comme on le dit parmi les Chrétiens. Si *être produit du néant* ſignifioit n'avoir point de cauſe préexiſtante, & néanmoins commencer à exiſter, j'avouë que cela ſeroit tout à fait impoſſible. Car ſuppoſons que rien n'exiſte qu'une

pure & ſimple étendue, comment peut-on concevoir qu'il s'y forme, ſans cauſe, une ſubſtance ſolide & diviſible? On concevroit auſſi facilement que, ſans aucune Cauſe qui s'en mêle, il peut ſortir du milieu de l'air toutes ſortes d'animaux, de plantes, & de mineraux. Mais *être produit du néant* ſignifie avoir eu une Cauſe, qui renfermoit d'une maniére plus excellente les proprietez que l'on voit dans la choſe produite, outre une infinité d'autres; de laquelle Cauſe on tire ſon exiſtence, ou par la volonté de laquelle on commence à exiſter actuellement. Il n'y a rien là, qui ſoit contradictoire, & ſi nous ne concevons pas clairement en quoi conſiſte l'action de la Cauſe, qui produit du néant; c'eſt que la nature de cette Cauſe ne nous eſt pas aſſez connue.

Pour expliquer ce que je veux dire, par un exemple inconteſtable, il n'y a perſonne qui puiſſe nier qu'il n'y ait dans la nature un Principe de mouvement different de la matiére, puis que l'on voit que la matiére ne ſe meut point d'elle même. Tout ce qu'on y apperçoit c'eſt la *mobilité*, mais on ne ſauroit dire que l'on ait le moindre ſujet de croire que la matiére ſe meut & ſe modifie elle même. Cela étant, le Principe immateriel du mouvement,

ment, quel qu'il ſoit, *produit du néant* le mouvement dans la matiére; c'eſt-à-dire, qu'aiant la force de mouvoir, ſans avoir les imperfections du mouvement actuel, il fait que le mouvement commence à exiſter dans la matiére, qui étoit auparavant en repos. On ne peut pas douter du fait, puis que le mouvement exiſte, & que la matiére n'en eſt pas cauſe. Cependant on ne ſait point comment il peut ſe faire qu'un Etre incapable de mouvement actuel, puis qu'il n'eſt pas materiel, le produiſe dans la matiére. Si quelcun ſe mettoit à dire que le mouvement eſt éternel, parce qu'il ne comprend pas comme il peut commencer; on le renvoieroit à l'experience, qui nous apprend que nous remuons les bras, & les pieds lorsque nous voulons, après avoir été en repos, quoi que nous ne ſâchions pas comment cela ſe fait. Je ſai qu'il y a des Philoſophes, qui diſent, que nous ne faiſons que déterminer le mouvement actuel des eſprits animaux, qui pouſſent nos membres du côté, que nous voulons. Je ne veux pas attaquer ici cette conjecture (car il faut remarquer que ce n'eſt qu'une pure conjecture) mais je ſoûtiens qu'il eſt auſſi difficile de concevoir qu'un Etre immateriel détermine un mouvement d'un

certain côté, que de concevoir qu'il le produit de nouveau. Ainſi s'il eſt permis à ces Philoſophes d'aſſurer l'un, ou s'ils croient qu'il leur eſt impoſſible de le nier; quoi qu'ils ne conçoivent pas comment cela ſe fait; ce ſeroit la derniere injuſtice que de trouver mauvais, que l'on diſe qu'il y a un Principe immateriel qui a produit le mouvement dans la matiére, quoi qu'on ne ſâche pas comment il l'a fait.

Cela étant inconteſtable, j'en conclus que quoi que je n'aie pas d'idée diſtincte de la maniére, dont Dieu a pû produire les Corps du néant, je ne puis pas néanmoins le nier. Si d'ailleurs nous ne voions dans la Matiére aucun caractere d'éternité, il eſt abſurde de ſoupçonner ſeulement qu'elle eſt éternelle,& encore plus de trouver mauvais que les Théologiens Chrétiens diſent qu'elle a été produite du néant.

Quoi que rien ne puiſſe empêcher qu'on n'appuie la Création du monde ſur ce fondement; il faut avouër, que la Religion Chrétienne, qui eſt faite pour les Perſonnes ſans étude, auſſi bien que pour celles qui ont étudié, ne ſuppoſe pas néceſſairement cette ſorte de choſes, qui demandent plus de méditation, que le Vulgaire n'en peut avoir. Il ſuffit que l'on conçoive que Dieu a donné à la matié-

tiére la forme qu'elle a préſentement; pour lui rendre tous les devoirs, qu'il demande de nous, dans l'Evangile. Ainſi, ſans rien ſuppoſer de ce que nous avons prouvé de la création de la matiére des Corps; il faut voir ſi l'on a ſujet de croire, que la forme qu'ils ont ſoit éternelle.

Il n'y a rien dans la forme, non plus que dans la matiére, qui nous puiſſe faire ſoupçonner, avec quelque fondement, que le monde, tel qu'il eſt aujourdhui, n'a eu aucun commencement. Quoi que nous n'aiyons pas vû la formation des grands Corps qui nous environnent, & qu'aucun témoin oculaire ne nous en ait laiſſé la rélation; quoi qu'il ſemble qu'il ſe faſſe peu, ou point de changement ſenſible dans le monde en géneral; perſonne ne peut dire, pour cela, qu'il ait été de même de toute éternité; parce que le monde peut avoir été entierement formé, avant qu'il y eût aucun homme ſur la terre.

Mais non ſeulement nous ne pouvons pas dire, que la forme du monde ſoit éternelle, & que les hommes, par conſéquent & les autres animaux (qui en font une partie) ont toûjours été ſur la Terre; mais la ſucceſſion perpetuelle, que nous voions dans leurs eſpeces, nous apprend clairement qu'ils ont eu un commencement.

ment. On ne ſauroit dire que les animaux, qui vivent préſentement, ſont nez de leurs peres & de leurs meres, & ceux-ci de même, & ainſi à l'infini, en ſorte que l'on ne puiſſe jamais venir aux premiers. La raiſon de cela eſt, que des Etres, dont la durée eſt bornée, comme eſt celle de chaque géneration, ne peuvent pas égaler l'éternité par cette durée: comme un nombre, quelque grand qu'il ſoit, de meſures bornées, ne peut pas être égal à une étenduë infinie. Chaque géneration priſe à part aiant commencé, il faut venir néceſſairement au commencement de ces générations.

Il eſt donc évident que les hommes & les animaux ont commencé à exiſter ſur la Terre, & par conſéquent que quelque Cauſe les y a formez. *Epicure*, qui diſoit qu'ils s'étoient formez, par le concours fortuit des Atomes, faiſoit des ſuppoſitions ridicules, & avançoit en cela une conjecture plus abſurde, que tout ce que les Fables ont jamais dit. Auſſi perſonne ne ſoûtient-il plus cette hypotheſe. Mais il y a d'autres gens, qui diſent que tout ce qui exiſte n'eſt proprement qu'un ſeul Etre, & qui s'eſt modifié lui même, par une ſuite néceſſaire de ſa nature. Si quelcun entendoit ces gens là, ou s'ils s'en-

ten-

tendoient eux-mêmes, il faudroit les réfuter ; mais un ſi affreux galimathias, quoi que rangé apparemment en ordre Geometrique, ne peut ſéduire perſonne, que ceux qui le veulent bien être, & qui ſont déterminez à cela, par d'autres raiſons.

Cela étant ainſi, puiſque rien ne peut ſe donner le commencement à ſoi même, il faut avouër qu'il y a un Etre plus excellent que ne ſont tous les animaux, & qui les a formez, ſur la Terre, ſur laquelle nous ſommes. C'eſt cet Etre, que les Chrétiens appellent DIEU, & ainſi on eſt obligé de reconnoître, avec eux, un Dieu qui nous a créez.

On peut prouver qu'il a créé le Soleil, & les Planetes, qui tournent autour de lui, dans un certain temps, par le même raiſonnement ; parce que des Periodes bornez, comme le ſont ceux des Planetes, quoi qu'on les multiplie autant que l'on pourra, n'épuiſeront jamais l'éternité. Ainſi nous pouvons dire *qu'il y a un Créateur du Ciel & de la Terre*, & aucune difficulté ne peut nous faire abandonner cette Propoſition ; puis que nous la prouvons directement, par des preuves invincibles, & que les difficultez, que l'on y peut oppoſer, ne les détruiſent point, & ne

ſont

ſont que des ſuites de nôtre ignorance.

On objecte, par exemple, que l'on ne comprend pas comment Dieu, que l'on ſuppoſe immateriel, a pû tirer les Corps du néant. *Perſonne ne donne ce qu'il n'a pas*, dit-on, de ſorte que Dieu étant incorporel, n'a pas pû donner aux Corps les proprietez qu'ils ont. Mais il faut d'abord remarquer, que ce même raiſonnement peut prouver qu'il n'y a point de mouvement dans la Nature, car on peut dire: la matiere n'a point de mouvement d'elle même; & ce qui eſt immateriel en a encore moins; on ne donne point ce qu'on n'a pas; donc la matiere n'a point de mouvement. Que l'on eſſaie de répondre à ce raiſonnement, & la réponſe, ſi elle eſt bonne, ſoudra l'objection propoſée, contre la création de la matiére. On peut dire que Dieu poſſede les proprietez réelles de tous les Etres, mais ſans en avoir les imperfections, ou les défauts; puis qu'il eſt ſûr qu'il les a créez, & qu'il eſt infiniment plus parfait, que tout ce à quoi il a donné le commencement. C'eſt un raiſonnement, où l'on remonte de l'effet à la cauſe; mais ce raiſonnement, ni aucun autre ne nous apprend pas diſtinctement comment les proprietez réelles des Creatures ſont en Dieu, ni comment

il

il leur a donné l'exiſtence. Le fait eſt auſſi aſſuré, que la maniére en eſt impénetrable à l'eſprit humain; auſſi bien que l'origine du mouvement, quoi que perſonne ne puiſſe douter de ſon exiſtence.

VII. Une autre choſe à laquelle les Incredules ne peuvent ſe réſoudre d'ajoûter foi, c'eſt la Révelation, qui eſt, ſelon nous, renfermée *dans le Vieux & dans le Nouveau Teſtament.* Tout ce qu'ils diſent, à l'égard de la Révelation en géneral, eſt fondé ſur ce préjugé; c'eſt que n'aiant eux-mêmes aucune experience de Révelation, ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y en ait eu. Mais il n'y a rien de plus foible, que les raiſonnemens qui ſont uniquement fondez ſur nôtre ignorance, & qui ſuppoſent que ce que nous ne connoiſſons pas n'eſt point, comme je l'ai déja remarqué. Pour s'inſcrire en faux, contre la Révelation; il faudroit, ou prouver évidemment que Dieu ne peut pas ſe réveler à ſes créatures, d'une maniére extraordinaire, & c'eſt ce que perſonne ne prouvera jamais; ou trouver dans cette Révelation des caracteres manifeſtes de fauſſeté, que qui que ce ſoit ne peut montrer dans la Révelation de l'Ecriture Sainte.

Cela pourroit ſuffire, pour fermer la bou-

bouche aux Incredules ; mais la peine qu'ils ont d'ajouter foi à la Révelation venant en bonne partie de ce qu'ils en ignorent l'hiſtoire, & de ce qu'ils ne voient pas combien la ſageſſe de Dieu y paroit, il faut donner ici cette hiſtoire en peu de mots.

Les hommes ne connoiſſant rien, que par l'experience & par la réflexion, & l'experience étant tardive & la réflexion ſouvent difficile; Dieu leur fit connoître depuis le commencement du monde, par des révelations, ce qu'il étoit néceſſaire qu'ils ſuſſent de ſa nature, & du culte qu'il demandoit d'eux. Quoi que Moïſe ne nous ait donné qu'un très-petit abregé de l'Hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé pendant plus de deux mille ans, avant qu'il reçût la Loi de Dieu ; il parle * de pluſieurs révelations, & il ſuppoſe par tout qu'elles étoient aſſez fréquentes, comme tous ceux qui ont lû la Geneſe le ſavent. Il paroît néanmoins que les hommes n'en avoient pas beaucoup profité. Les Egyptiens, l'un des plus anciens & des plus heureux peuples du monde, étoient déja de ſon temps infectez d'une honteuſe Idolatrie, † qui faiſoit qu'ils adoroient des bêtes. Les Chananéens étoient auſſi Idolatres, comme il * nous l'apprend en di-

* Gen. III, 3, 9. & ſuiv. IV, 7. & ſuiv. VI, 13. VII, 1. VIII, 15. IX, 1. XII, 1. &c.

† Voiez Exod. VIII, 16. XXXII, 4.

* Levit. XX, 2. Num. XXV, 3. &c.

vers

vers endroits & vivoient dans un très-grand desordre. Il n'y a pas d'apparence que les autres peuples voisins eussent fait un meilleur usage ou des anciennes Révelations, ou de la Raison, que Dieu a donnée à tous les hommes.

Ainsi il n'y avoit aucune nation, qui pût se vanter d'avoir fait valoir, comme elle le devoit, les talents qu'elle avoit reçus du ciel; de sorte que si Dieu les eût toutes abandonnées à leurs ténebres, & à leurs desordres, aucune d'entre elles n'auroit pû se plaindre de lui. Cependant pour ne pas parler des peuples dont l'histoire ne nous est pas assez connue; Dieu touché de pitié envers les hommes ne voulut pas permettre que l'Idolatrie, & les mauvaises mœurs inondassent, pour ainsi dire, tout l'Univers. Il continua à se réveler d'une façon toute particuliére à la famille d'Abraham, & à ses descendans; & pour rendre ces révelations plus fructueuses, & empêcher qu'on ne les corrompît, par le mêlange des fausses opinions des autres peuples; il voulut que les Israëlites formassent une République à part, & leur défendit d'avoir beaucoup de commerce avec leurs voisins. Pour former cette République, & pour la mettre en état de subsister, jusqu'à ce qu'il trouvât

à propos d'appeller les autres peuples à la même connoissance que les Hebreux ; il leur donna des Loix, dont il exigeoit l'observation sous des peines très-severes. Il y a diverses choses à remarquer dans ces Loix, qui peuvent servir à en faire voir la sagesse ; mais il suffira de dire que les unes sont fondées dans la constitution même de la nature & de la Societé humaine ; de sorte que tous les Peuples sont contraints de les observer, au moins en partie, & qu'on ne peut les violer, sans nuire à la Societé. Ce sont celles, que l'on appelle *Morales*. Les autres regardent en telle sorte la République des Hebreux en particulier, que les autres hommes ne trouvent aucun inconvenient à ne les pas observer ; & on les nomme *Politiques*. Les autres enfin concernent les Céremonies, que Dieu vouloit, que l'on observât dans le culte exterieur qu'on lui rendoit. On leur donne le nom de *Céremonielles*.

La premiere espece de Loix, comme celles qui ordonnent de reconnoître une Divinité, & de la servir, d'honorer son pere & sa mere, & de traiter son prochain, comme l'on voudroit en être traité ; cette espece, dis-je, de Loix a été approuvée par les plus sages des Legislateurs & des Philosophes Païens, &

Je-

Jesus-Christ les a ensuite confirmées. On ne sauroit douter de leur nécessité, puis qu'on ne les peut négliger, sans en voir à l'instant des conséquences fâcheuses; & puis que la nature de la Societé Humaine demande nécessairement que l'on observe ces Loix, on ne peut pas douter qu'elles ne soient dignes de celui à qui la nature humaine doit son origine. Quoi que cela soit visible, il seroit facile de faire voir que plusieurs Etats avoient diverses Loix, qui leur étoient opposées; parce que la passion de quelques particuliers l'emportoit, sur le bien public. De peur donc que les lumiéres contraires à ces mauvaises coûtumes ne vinssent à s'éteindre entierement, parmi les hommes; il étoit important qu'il y eût au moins un peuple sur la Terre, chez qui les bonnes Loix fussent établies d'une maniére si claire & si inconteſtable, que personne ne pût les révoquer en doute. C'est ce qui se trouve chez les Juifs; où Dieu lui même prononça une partie de ces Loix, & instruisit des autres un Prophete, qu'il autorisa par des miracles.

Ces Loix, comme je l'ai dit, sont également nécessaires, dans tous les temps & dans tous les lieux, pour le bonheur & pour la tranquillité de la Societé Hu-

maine; mais comme il falloit empêcher la République des Juifs de se mêler avec les autres, de peur qu'elles ne s'anéantissent, Dieu lui donna d'autres Loix accommodées au génie du peuple qui les recevoit, & à l'état auquel il devoit être dans le païs de Chanaan. Telles sont les Loix Politiques & Céremonielles; dont la principale excellence consiste à n'avoir rien qui soit opposé aux Loix Morales, & à être proportionnées au peuple à qui on les donne. Il n'est pas difficile de voir que les Loix Politiques & Céremonielles de Moïse n'ont rien, qui soit contraire aux Morales; mais pour se convaincre en particulier que Dieu n'en pouvoit donner de plus propres à l'état & au naturel des Hebreux, il faut avoir une assez grande connoissance des mœurs des peuples, chez qui ils avoient vécu, & au milieu desquels ils se trouvoient placez. Ceux qui se sont appliquez à cette sorte d'étude ont reconnu qu'une grande partie de ces Loix étoit conforme à celles des peuples voisins, & qu'elles * leur étoient aussi contraires en diverses choses; de sorte que l'on peut dire que Dieu, en s'accommodant aux Israëlites, eut soin de distinguer si bien la forme de leur République & de leur Culte, de celles de leurs voisins, qu'il n'é-

* Voiez le Commentaire Philologique sur les Loix de Moïse, publié à Amsterdam en 1695. *in fol.*

n'étoit pas poſſible qu'ils ſe mêlaſſent avec eux, pendant qu'ils obſerveroient ſes Loix. Je n'entre dans aucun détail de ces faits, parce que j'en ai traité au long ; dans l'Ouvrage Latin, que je viens de citer en marge.

Comme Dieu avoit établi ces Loix, principalement par ſon autorité, ou par celle d'un Prophete autoriſé par des miracles ; il continua à en exiger l'obſervation, non ſeulement par les Magiſtrats Ordinaires, qui pouvoient eux mêmes venir à les négliger ; mais encore par divers Prophetes, qu'il envoia aux Juifs de temps en temps, pour les cenſurer de leurs vices, & pour les porter à lui obeïr par des recompenſes & par des peines qu'ils annonçoient de ſa part.

Toutes les Loix, qui ont du rapport à un certain état d'un peuple, qui les rend utiles ou néceſſaires, ſuppoſent manifeſtement qu'elles ne ſont bonnes, que pendant que cet état dure ; & telles ſont les Loix Politiques & Céremonielles des Juifs. Cependant le Legiſlateur, qui ne vouloit donner ſujet à perſonne de violer ſes Loix, ſous prétexte qu'elles ne lui étoient plus néceſſaires & de renverſer ainſi la République des Juifs, avant le temps, en parle par tout comme de Loix éternelles. Il

ſe réſervoit à lui ſeul le pouvoir de les révoquer, quand le temps en ſeroit venu; du peur que les Juifs ne le fiſſent mal à propos, & d'une maniére oppoſée à ſes deſſeins.

Cependant les Prophetes, qu'il envoioit pour retenir les Juifs dans leur devoir, ou pour les y rappeller, avoient ordre de dire pluſieurs choſes, qui diſpoſoient inſenſiblement ce peuple à ce qui devoit arriver quelque jour; c'eſt-à-dire, à ſe voir mêler parmi toutes les autres nations, & à n'obſerver plus que les Loix d'un uſage éternel, & fondées ſur la conſtitution de la nature humaine. Par exemple, *Jeremie* eut ordre de dire aux Juifs de ſon temps : † *Les jours viendront, dit le* Createur, que je ferai une alliance avec la maiſon d'Iſraël, une alliance nouvelle, qui ne ſera pas comme celle que je fis avec leurs peres, lorsque je les pris par la main, pour les tirer de l'Egypte, alliance qu'ils ont violée; pour laquelle cauſe je les ai traitez en maître, dit le Createur. C'eſt ici l'alliance, que je ferai avec la maiſon d'Iſraël, après ces jours là; je mettrai ma Loi au dedans d'eux & je l'écrirai dans leur cœur* (c'eſt-à-dire, elle ſera d'une telle nature que preſque la ſeule Raiſon la leur apprendra, & qu'ils la retiendront aiſément;) *je leur ſerai Dieu,*

† Chap. XXXI, 31. & ſuiv.

* C'eſt ainſi qu'on peut traduire le mot *Jehova*. Voiez les remarques Latines ſur Exod. VI, 3.

&

*& ils me ſeront peuple. Perſonne n'enſeignera plus ſon prochain, ni perſonne ſon frere, en leur diſant: apprenez à connoître le Créateur, car ils me connoîtront tous, depuis le plus petit juſqu'au plus grand* &c. Cela marque clairement de nouvelles Loix, qu'il ſeroit facile de ſavoir & de retenir; au lieu qu'il n'en étoit pas ainſi des Loix céremonielles de Moïſe, qu'il n'eſt pas aiſé de retenir, ni d'entendre. Un autre Prophete introduit Dieu parlant de la ſorte: * *depuis le lever du Soleil juſques à ſon couchant, mon nom ſera grand parmi les nations; on offrira des parfums à mon nom & des oblations pures, car mon nom ſera grand parmi les nations.* * Malach. I, 11.

On trouve encore dans les Prophetes des promeſſes, qui regardent la perſonne de celui que Dieu devoit envoier, pour inſtruire plus clairement les Juifs de ſes derniéres volontez; comme au Ch. LIII. d'Eſaie, où Dieu dit, entre autres choſes: *mon ſerviteur le juſte en rendra pluſieurs juſtes, par la connoiſſance qu'ils auront de lui, & il portera leurs pechez.* Il eſt repréſenté ailleurs, comme un Roi: * *O Bethlehem Ephratha, qui es trop petite pour être comptée entre les milliers de Juda, de toi me ſortira un homme, pour être dominateur dans Iſraël.* Quoi qu'il ne ſoit pas facile de prou- * Mich. V, 1. Voiez Zachar. IX, 9.

ver aujourdhui aux Juifs, ou à d'autres qui le voudroient nier, par des raiſons de Grammaire, que ces paſſages & autres ſemblables regardent le Liberateur, qui avoit été promis à Iſraël; on voit néanmoins & par l'Hiſtoire de l'Evangile, & par leurs plus anciens Docteurs, que les Juifs entendoient alors les Propheties en ce ſens-là. C'étoit l'opinion génerale, qu'il devoit venir un Roi, (qu'ils nommoient par excellence *Meſſie*, c'eſt-à-dire, *Oint*, parce qu'on oignoit les Rois) & que ce Roi changeroit l'état de la République d'Iſraël. Néanmoins ni les termes des Prophetes, ni ce que la Tradition pouvoit avoir conſervé de leur doctrine, n'étoit aſſez clair, pour leur donner une idée juſte & exacte de la perſonne de ce Roi, ni de la nature de ſon Roiaume. Auſſi attendoient-ils généralement un Roi ſemblable à ceux qu'ils avoient eu autrefois, & qui les rendroit maîtres de leurs voiſins, par ſes victoires.

Il y a quantité de promeſſes ſemblables dans les Prophetes, auſquelles je ne m'arrêterai pas; parce que peu d'exemples ſuffiſent, pour montrer le deſſein de la Révelation & l'effet qu'elle fit ſur l'eſprit des peuples. Les Juifs, après avoir eu quel-

quelques Prophetes, au retour de la captivité de Babylone, n'en eurent aucun, au moins que nous ſâchions, juſqu'au temps de l'Empire d'*Auguſte ;* qui étoit le temps marqué par la ſageſſe divine, pour envoier non ſeulement aux Juifs, mais encore à tout le Genre Humain, un nouveau Légiſlateur, pour les inſtruire plus exactement des veritables devoirs des hommes.

Il faut s'arrêter un peu ſur cet endroit, pour faire remarquer la ſageſſe de Dieu, dans le choix du temps, auquel il a envoié Jeſus-Chriſt au monde. Les Juifs n'avoient plus beſoin de Prophetes, tels que les précedens avoient été, pour exiger d'eux l'obſervation de la Loi de Moïſe & pour les cenſurer de leurs défauts. Les Ecrits des anciens Prophetes, qu'ils liſoient, avec plus de ſoin que jamais, ſuffiſoient pour cela. Il n'étoit pas beſoin non plus de continuer à leur promettre le Meſſie, par de nouvelles révélations ; ils croioient le voir aſſez clairement, dans les anciennes. Mais ils avoient extrémement beſoin de deux choſes. L'une étoit d'apprendre, que le veritable culte de Dieu ne conſiſtoit pas dans des céremonies ; mais à avoir une grande idée de la Divinité, à l'invoquer, à ſe fier en elle ; & à aimer

ſon prochain, comme ſoi même. Il faut remarquer que par le mot de *prochain*, on doit entendre généralement tous les hommes. L'autre choſe, dont les Juifs avoient infiniment beſoin dans ce temps-là, c'étoit de ſavoir d'une maniére qui ne laiſſât aucun doute, qu'il y aura une autre vie après celle-ci; où Dieu recompenſera les bons, & punira les méchans.

A l'égard de la premiére de ces deux choſes, les Juifs étoient communément dans une erreur très-pernicieuſe, c'étoit que l'obſervation des céremonies étoit la principale choſe que l'on pouvoit faire, pour être agréable à Dieu; au lieu que ces céremonies n'étoient que des Loix, que Dieu leur avoit données pour s'accommoder à eux, & pour les tenir ſéparez des autres nations, juſqu'à un certain temps; comme la choſe même & l'évenement l'ont fait voir. Outre cela, la puiſſance Romaine étant prête alors à dépouiller les Juifs du peu de liberté qui leur reſtoit, & à leur ôter les moiens d'entretenir leur Temple; il étoit de la derniére conſéquence que les Juifs ſuſſent que cette perte n'étoit pas conſiderable; puiſqu'en adorant un ſeul Dieu, & en obeiſſant aux Loix Morales, ils ne lui ſeroient pas moins agréables, quoi qu'ils n'obſervaſſent plus

les

les Loix Céremonielles. Comme ils alloient être mêlez pour jamais, parmi toutes les nations, leur République étant détruite ſans reſſource; l'un des plus ſalutaires avis, qu'on pût leur donner, c'étoit de regarder tous les hommes comme leurs *prochains*. Auparavant il leur étoit défendu de converſer avec eux trop familiérement, pendant que la République d'Iſraël ſubſiſteroit; mais après ſa ruine totale, cette diſtinction ne devoit plus avoir de lieu, & elle étoit même impoſſible. La réünion des Juifs, avec le reſte du genre humain, étoit très-digne de Dieu, le pere commun de tous les hommes; qui n'avoit ſéparé ſes enfans, pour un temps, que de peur qu'une corruption génerale ne les ſéduisît tous.

Pour ce qui regarde l'autre vie, avec ſes recompenſes & ſes peines; il étoit tout à fait néceſſaire que Jeſus-Chriſt l'établît, ſur de nouveaux fondemens. Les Prophetes ne ſont pas aſſez clairs là deſſus, il faut beaucoup aider à la lettre, & ſe ſervir de bien des conſéquences, pour l'y trouver. Cette doctrine n'y eſt pas traitée exprès, & il n'y en a rien là où l'on croiroit qu'on la devroit trouver au long, & en termes propres; comme là où la Loi propoſe des recompenſes à ceux qui obéi-

obeïront à Dieu, ou menace ceux qui auront violé ſes préceptes. C'eſt ce qui faiſoit que les *Sadducéens* s'en moquoient, & prétendoient que c'étoit une vaine tradition. Cependant il eſt clair que, ſans cela, la Religion eſt en un extrême danger. Cette doctrine eſt aſſurément toûjours néceſſaire, pour porter les hommes à la vertu, comme il ſeroit facile de le faire voir; mais elle étoit ſur tout néceſſaire aux Juifs, en ce temps-là. Il y avoit long-temps qu'ils étoient aſſez malheureux, ou par les perſecutions de leurs voiſins, ou par leurs propres diſſentions, & les promeſſes temporelles de la Loi ne s'accompliſſoient plus. Cela produiſoit de grands murmures contre la Providence, même parmi les gens de bien, & les Savans de ce temps-là, n'étoient nullement capables de les appaiſer; comme on le voit par l'Auteur de la *Sapience de Salomon*, & par celui de l'*Eccleſiaſtique*, qui s'embarraſſent étrangément ſur cette queſtion, * *pourquoi les méchans étoient ſouvent très-heureux en cette vie, & les obſervateurs de la Loi très-malheureux?* Il n'y avoit aucune autre ſolution à donner, ſi ce n'eſt que Dieu ne voulant plus que la République d'Iſraël ſubſiſtât, ceſſoit d'accorder aux obſervateurs de ſes Loix les recompenſes qu'il leur avoit promi-

* Voiez Sapience Ch. IV. & V. &c.

miſes ; & que les appellant à une vertu plus relevée, il leur accorderoit une recompenſe dans l'autre vie infiniment plus excellente, que la felicité temporelle, qu'ils ſouhaitoient.

Il eſt vrai que les Phariſiens ſoûtenoient la réſurrection des morts & la vie éternelle ; mais il ſemble qu'ils ſe fondoient plûtôt ſur la Tradition, que ſur la Lettre de l'Ecriture. Ils parloient même de l'autre vie preſque comme les Païens, * ſi l'on en croit *Joſeph.* Pour établir un dogme ſi important, ſur un fondement qui ne chancelât point, il ne falloit pas moins que l'autorité du Meſſie ; qui nous l'enſeigne par tout très-clairement, & qui a été lui même un exemple ſenſible de ce que Dieu fera, en faveur des gens de bien. C'eſt ce qui a fait dire à un de ſes Apôtres, * *qu'il a mis en lumiére la vie & l'incorruptibilité, par l'Evangile.*

* Ant. Jud. Liv. XVIII. c. 2.

* 1 Tim. I, 10.

On voit par là de quelle importance il étoit, que Jeſus-Chriſt nâquit parmi les Juifs, au temps auquel il y eſt né, & combien ſa doctrine leur étoit néceſſaire. Mais on demandera peut-être, pourquoi il n'y avoit pas lieu de craindre alors que les Juifs ne ſe corrompiſſent parmi les Païens, comme auparavant ? La raiſon de celà eſt que la créance de l'unité d'un

Dieu

Dieu Créateur du ciel & de la terre, & ſa ſpiritualité avoient pris de ſi profondes racines dans les eſprits des Juifs, que rien n'étoit deſormais capable de les en arracher. Les Juifs étoient plus en état de gagner les Païens, que les Païens ne l'étoient d'attirer les Juifs dans leurs ſentimens, quoi qu'ils fuſſent les maîtres. La plûpart des plus eſtimez d'entre les Philoſophes Grecs croioient l'unité d'un Dieu ſuprême; & la Religion du Vulgaire, fondée ſur les fables, n'étoit plus du goût des gens d'eſprit, comme il ſeroit facile de le prouver. Ainſi les Juifs, à cet égard, étoient beaucoup moins en danger qu'auparavant. Outre cela, les maximes des Romains n'étoient nullement de faire des proſelytes, comme celle des Juifs; de ſorte qu'ils n'entreprenoient point de les gagner, au moins communément, ni par l'adreſſe, ni par la force. On les ſupportoit par tout, pourvû qu'ils obeïſſent aux Loix, qui ne ſe trouvoient pas oppoſées à leur Religion, & il y en avoit preſque par tout l'Empire Romain.

De plus, Dieu qui ſe diſpoſoit à appeller les Gentils à ſa connoiſſance, alloit bien-tôt former, dans le milieu du Paganiſme, un grand peuple, avec lequel les Juifs pourroient vivre, ſans danger de s'y cor-

corrompre. Mais on demandera, d'où vient que Dieu avoit attendu juſqu'alors à ſe faire connoître aux Païens? Peut-être que ce que je viens de dire en eſt une des raiſons; ſavoir, de peur que les Juifs, obligez de vivre parmi eux, ne s'y corrompiſſent entierement, ſi le Paganiſme duroit dans toute ſon étenduë. Mais outre cela, on peut dire que jamais les Romains & les Grecs n'avoient été plus en état de recevoir l'Evangile. L'étude de la Philoſophie les avoit tirez en partie de l'ignorance & de la ſuperſtition, où ils avoient été plongez pendant pluſieurs ſiecles; & la grandeur des Romains, d'ailleurs peu perſuadez de la Religion de leurs peres, ne leur permettoit pas de prendre garde à tout ce que l'on pouvoit dire contre leurs Dieux. Les Juifs & les Chrétiens n'en ont pas plus fait de railleries que les Epicuriens, comme il paroit par le ſeul exemple de *Lucien*. Quoi que les diſcours des Epicuriens vinſſent d'un principe d'Atheïſme, tout contraire à la diſpoſition des Chrétiens & des Juifs, ils ne laiſſoient pas de contribuer beaucoup à faire recevoir la doctrine de ces derniers; parce que les Epicuriens détruiſoient fort bien la Religion Païenne, mais qu'ils n'avoient aucuns meilleurs principes à établir en ſa pla-

place; aulieu que les Juifs & les Chrétiens avoient un Syſteme très-raiſonnable, pour ſubſtituer aux erreurs Païennes. Ainſi Dieu, qui ſait tirer la lumiére des ténebres, ſe ſervit de l'effet que la Philoſophie Epicurienne avoit produit, pour introduire plus facilement ſa connoiſſance parmi les Païens.

Les parties les plus polies & les plus peuplées de l'Europe & de l'Aſie étant alors ſous une ſeule domination, & ſous des Loix aſſez équitables; la paix qui y regnoit plus qu'auparavant, & la ſureté qu'il y avoit à voiager dans l'Empire Romain, facilitoit beaucoup la propagation de la doctrine de l'Evangile; de ſorte que l'on peut dire que ſi Dieu vouloit avoir pitié des Païens, il étoit temps (ou jamais il ne l'auroit été) de les appeller à ſa connoiſſance.

Dans ces conjonctures, que je prie le Lecteur de repaſſer toutes dans ſon eſprit, Dieu fit naître parmi les Juifs un Liberateur d'une toute autre nature, que celui qu'ils attendoient, mais infiniment plus avantageux pour eux. Au lieu d'un Roi mondain, qui auroit pû augmenter leur réputation & leur puiſſance, mais qui n'auroit diminué ni leur ignorance, ni leurs vices; Dieu leur envoia un Roi digne

digne de lui, qui leur apprit de quelle maniére il falloit vivre ici bas, pour être éternellement heureux après la vie ; & qui leur fit voir qu'au lieu d'être membres d'une petite République & ennemis du reſte du genre humain, ils devoient regarder l'Univers entier comme leur patrie, & tous les hommes comme leurs concitoiens ; penſée digne de ceux qui faiſoient déja profeſſion de croire, que tous les hommes ſont également l'ouvrage de Dieu.

A l'égard des Païens, peu ſatisfaits de leur propre Religion, ils emploioient en vain les lumiéres de leurs Philoſophes pour trouver quelque choſe de meilleur ; lors que le Chriſtianiſme ſe préſenta heureuſement à eux, pour les tirer de leurs doutes. Il y avoit parmi eux une corruption génerale, née de ce que les uns n'avoient point de Religion & de ce que les autres n'en avoient que de ridicules. Les Philoſophes à la verité s'oppoſoient en quelque ſorte à ce débordement. Mais les uns n'exhortoient les hommes à la vertu, qu'autant que cela pouvoit être utile à cette vie, comme les Epicuriens, ce qui ôtoit toute la force à leurs diſcours ; les autres, comme les Platoniciens & les Stoïciens, parloient bien des recompenſes qu'on peut attendre après la mort, mais

ce n'étoit qu'en doutant, & ſans preuves, de ſorte que leurs exhortations étoient très-foibles. Quoi que leur Morale eût mille beaux endroits, il y avoit encore bien des choſes à reprendre, & leur Théologie étoit pleine de chimeres, auſquelles je ne m'arrêterai pas. Alors la Religion Chrétienne parut, avec une Théologie entierement conforme aux lumiéres de la Raiſon; avec une Morale ſi parfaite qu'elle renferme ſeule tout ce que les differentes Sectes des Philoſophes avoient dit de bon là deſſus; & avec des peines & des recompenſes ſi aſſurées, que l'on ne peut s'empêcher d'en être ébranlé, lors que l'on y penſe. Il faut avoüer que Dieu ne pouvoit rien réveler aux hommes, qui fût plus proportionné à leurs beſoins, ni les éclairer dans un temps plus propre que celui-là.

On peut voir par là, que Dieu a eu de très-grandes raiſons de ſe faire connoître aux Juifs & aux Païens, comme je viens de le dire. Ce n'eſt pas que je veuille aſſurer que ce ſont là préciſement les raiſons de la conduite de la Providence, ou qu'elle n'en ait pas eu d'autres. Mon deſſein n'a été que de montrer, qu'il eſt très-aiſé d'en faire voir la ſageſſe, & de fermer la bouche aux Incredules; car enfin ſi les hommes,

dans

dans l'ignorance où ils ſont, peuvent rendre des raiſons très-apparentes de la conduite de Dieu, quelle lumiére ne répandroit-il point lui même dans nos eſprits, s'il vouloit tirer, pour ainſi dire, le rideau derriére lequel il ſe cache?

Il faut encore faire quelques remarques ſur les perſonnes, dont il s'eſt ſervi, pour faire connoître ſa volonté aux hommes; parce que les Incredules s'imaginent qu'elles devroient avoir été tout-autres que les Chrétiens ne le diſent. Ils croient, que ſi Dieu avoit eu à envoier quelcun aux hommes, il auroit dû choiſir des perſonnes d'autorité, pour ſe faire craindre, & d'une éloquence propre à ſe faire écouter, & à écrire, ſelon toutes les regles de l'art, ce qu'elles auroient voulu laiſſer à la poſterité.

J'avouë que la plûpart de ceux du miniſtere de qui Dieu s'eſt ſervi, pour porter ſa volonté aux hommes, n'étoient nullement des gens d'autorité. L'Evangile même, qui eſt ſa derniere révelation, n'a été annoncé que par des perſonnes d'entre le peuple, ſans charge & ſans dignité dans la République des Juifs. Mais je ſoûtiens que l'on voit dans ce choix des marques ſenſibles de la ſageſſe de Dieu, qui ne paroîtroient point dans un choix contraire. Je ne parlerai que des premiers prédicateurs

de l'Evangile, parce qu'il eſt facile d'appliquer ce que j'en dirai à ceux d'entre les Prophetes de l'Ancien Teſtament, qui étoient d'une condition ſemblable à la leur.

Quoi que Jeſus-Chriſt fût de race roiale, ſa famille étoit tombée dans une ſi grande pauvreté, qu'il ne pouvoit tenir aucun rang entre les Juifs, en vertu de ſon extraction. Ses Apôtres étoient des pêcheurs pour la plûpart, ou des gens qui n'étoient pas plus conſiderez. Ainſi ils n'avoient aucune autorité parmi ceux de leur nation, qui pût les faire reſpecter. Mais ce qui ſembloit propre à les faire mépriſer, étoit l'unique moien de donner du poids à leur doctrine, ſur tout dans les ſiecles à venir. Pour en être convaincu, ſuppoſons tout le contraire, & voions ce qu'on en pourroit penſer. Si Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres avoient été des perſonnes d'autorité, on diroit, avec beaucoup d'apparence de raiſon, premierement que c'étoient des gens d'eſprit, qui voiant les Juifs dans des deſordres, qui ruinoient entierement la Societé Civile, parmi eux, comme l'Hiſtoire de ce temps-là nous l'apprend, entreprirent de la réformer en quelque ſorte, en feignant de nouvelles révelations, & les autoriſant de faux miracles. C'eſt un deſſein, qui peut facilement tomber dans l'eſprit de perſonnes du premier or-

ordre, & l'on en accuſe *Lycurgue*, *Numa**, & d'autres Legiſlateurs Païens, qui ont feint d'avoir reçu leurs Loix de quelque Divinité, pour les rendre plus inviolables. Secondement, on diroit qu'en donnant de meilleures Loix à leurs Concitoiens, comme venues du ciel, non ſeulement ils leur rendoient un très-bon ſervice, en les trompant; mais encore qu'eux mêmes en devenoient plus conſiderables, parce qu'on les regardoit comme les miniſtres de la Divinité. En troiſiéme lieu, on ſoûtiendroit que les miracles, qu'ils auroient faits, ſeroient faux; parce qu'il eſt très-facile à des perſonnes puiſſantes de tromper le peuple, en appoſtant des gens qui favoriſent leurs deſſeins, & en intimidant, par leur autorité, ceux qui pourroient découvrir leurs tromperies. Il étoit très-aiſé à *Numa Pompilius*, par exemple, de feindre un commerce particulier avec la Nymphe *Egerie*, & d'en perſuader le peuple Romain. Il alloit voir cette Déeſſe de nuit dans un bois, où il pouvoit cacher quelcun, qui fît croire que c'étoit en effet le ſejour d'une Déeſſe, par mille tromperies qu'il eſt facile d'imaginer. Il pouvoit recompenſer ceux qui favoriſeroient ſon deſſein, & ſe vanger de ceux qui entreprendroient de le traverſer. Ainſi il faut tomber d'accord, que des perſonnes

* Voiez *Plutarque* dans leurs vies, *Diodore de Sicile* Biblioth. Liv. I. ſur la fin. *Lactance* Inſt. Div. Liv. I. c. 22.

d'autorité annonçant une nouvelle révelation, auroient pû être ſi ſuſpectes à ceux de leurs temps, & ſur tout à la poſterité, qu'il auroit été tres-difficile de s'aſſurer de leur bonne foi.

Au contraire, il eſt clair, qu'un deſſein, comme celui de réformer la nation Judaïque, & même tout le genre humain, en feignant une fauſſe révelation, ne peut guere naître dans l'eſprit de gens deſtituez de toute ſorte d'autorité. Un ſi vaſte projet n'eſt point de perſonnes du commun, qui n'ont que très-rarement de grandes vuës; & le danger qu'il y a d'être découvertes & punies, par les Magiſtrats, eſt plus que ſuffiſant pour les en détourner, ſi cette penſée leur tomboit dans l'eſprit. Bien-loin d'eſperer, avec quelque apparence, de devenir plus conſiderables, par une tromperie, comme celle-là; ils craindroient d'être découverts par les Puiſſances, à qui de ſemblables deſſeins ne manquent jamais d'être ſuſpects. Enfin des gens de cette ſorte n'ont ni recompences à promettre à ceux qui les voudront aider, ni vengeance dont ils puiſſent menacer ceux qui s'oppoſeront à eux. On veille ſur leur conduite, on ne veut point qu'ils ſe mêlent de choſes, auſquelles la Societé ne les a point appellez, & on les punit au premier mouvement qu'ils font.

Il y a donc infiniment plus d'apparence que des gens ſans autorité agiſſent ſincerement, dans une occaſion ſemblable, que les perſonnes du premier ordre. Or il n'y avoit rien de plus important, pour tous les ſiecles à venir, que de choiſir, pour prêcher l'Evangile, des gens dont la ſincerité ne pût être ſuſpecte; puis que ce n'eſt que ſur leur bonne foi, dont il faut que nous puiſſions nous aſſurer, que nôtre créance eſt fondée.

Outre cela, le ſuccès de la prédication de l'Evangile, par des perſonnes ſans autorité, marque ſenſiblement le doit de Dieu & la force des raiſons des Apôtres; au lieu que le ſuccès qu'auroit eu un deſſein formé & executé, par des gens conſiderables, paſſeroit pour un effet de leur autorité, plûtôt que de leurs raiſons. * *Dieu a choiſi*, dit l'un des Apôtres de Jeſus-Chriſt, *les choſes foibles du monde, pour faire honte aux puiſſantes; les choſes baſſes & mépriſées & ce qui n'étoit point, pour anéantir ce qui étoit, afin qu'aucune chair ne ſe glorifiât devant lui.* * 1 Cor. I, 27.

Pour venir préſentement à l'art & à l'éloquence, que l'on voudroit voir dans les Ecrits des Apôtres, pour croire qu'ils ſont inſpirez; je ſoûtiens encore que cela ne ſeroit propre qu'à les rendre ſuſpects, & à faire méconnoître la divinité de leur do-

ctrine. Mais avant que de le montrer, il faut que je diſe que je ne prétends blâmer ni l'art, ni l'éloquence, comme quelque choſe de mauvais ou d'inutile, en toutes ſortes d'occaſions. Au contraire, on ne ſauroit trop eſtimer ceux qui en font un bon uſage ; c'eſt à dire ceux qui s'en ſervent pour l'éclairciſſement & pour la défenſe de la Verité, ou pour porter les hommes à la Vertu. Je prétens ſeulement montrer, qu'il valloit mieux que les premiers prédicateurs de l'Evangile en fuſſent deſtituez.

Suppoſons encore ici tout le contraire de ce qui eſt arrivé, & que les Apôtres, qui ont laiſſé à la poſterité la vie, les diſcours & la doctrine de Jeſus-Chriſt aient été des hommes d'une éloquence conſommée, & qui aient poſſedé, dans un degré éminent, l'art d'écrire d'une maniére exacte & méthodique. Feignons que leurs Ecrits, comme leurs diſcours, fuſſent compoſez avec la derniére exactitude, & avec toute l'élegance poſſible ; voici l'effet que cela feroit ſur l'eſprit, principalement de ceux qui les liroient aujourdhui. On jugeroit que c'étoient des gens d'une trés-grande étude, à qui leur ſavoir & leur éloquence avoient inſpiré le deſſein de faire connoître leur doctrine par tout l'Univers, & d'acquerir de la réputation par là ; comme

me on ne peut guere douter que ce n'ait été le deſſein de *Platon*, & de pluſieurs autres Philoſophes. On diroit que ces gens-là, pour convaincre les hommes non ſeulement de la beauté de leur Morale, par l'éloquence de leurs Ouvrages; mais encore pour les porter à l'obſerver, par un motif plus puiſſant, auroient feint tout ce qu'il y a de miraculeux dans la vie de Jeſus-Chriſt. Plus d'exactitude ils auroient apportée à marquer toutes les circonſtances du temps, des lieux, & des perſonnes; plus de ſoin ils auroient pris de relever les endroits merveilleux de cette incomparable vie, & de faire éclatter la beauté des penſées de leur Maître, par la maniére de les exprimer; & plus on les auroit ſoupçonnez d'artifice, ſur tout dans les ſiecles ſuivans, où l'on n'auroit eu d'autre raiſon de croire en Jeſus-Chriſt, que ce qu'ils en auroient dit. C'eſt ainſi que l'on a ſoupçonné *Platon* * d'avoir embelli les diſcours de ſon Maître *Socrate*, & qu'on a même dit qu'il lui prêtoit ſes penſées; comme on n'en peut pas douter, ſi l'on a quelque connoiſſance du Maître & du Diſciple.

Le ſuccès de l'Evangile, qui n'eſt pas une petite marque de ſa divinité, paſſeroit pour l'effet de l'éloquence de ſes premiers prédicateurs, & non pour celui d'une Pro-

* Voiez *Diogene Laërce* Liv. III. §. 3. & ſes Interpretes ſur cet endroit.

vidence extraordinaire. On auroit dit tout au plus, que la doctrine des Apôtres étoit la plus excellente Philoſophie & la mieux fondée, qui eût paru juſqu'alors. Mais en accordant la verité de leurs Regles de Morale, on auroit douté de ſa divinité; & on l'auroit priſe plûtôt pour un fruit de la méditation des Apôtres, que pour une révelation céleſte.

Mais aiant écrit la vie de leur Maître & publié ſes diſcours ſans art & ſans méthode, on n'a pû les ſoupçonner, ni d'avoir inventé ce qu'ils diſoient, ni d'avoir emploié aucune ſorte d'artifice, pour donner au Menſonge l'air de la Verité. L'extrême ſimplicité, qui paroît par tout, & le peu de ſoin que l'on y voit de prévenir les Lecteurs, ſont des marques ſenſibles, non ſeulement de leur incapacité à tromper, mais encore de leur ſincerité. Le ſuccès étonnant qu'a eu leur prédication, deſtituée de tout ce qui faiſoit admirer les Orateurs & les Philoſophes, eſt une preuve convaincante de la faveur du Ciel.* *Ma parole & ma prédication*, dit l'un d'eux, *n'a pas conſiſté en des diſcours perſuaſifs de la ſageſſe humaine, mais dans une démonſtration d'eſprit & de puiſſance* (c'eſt à dire, dans les miracles) *afin que vôtre foi ne fût pas appuiée ſur la ſageſſe des hommes, mais ſur la puiſſance de Dieu.*

* 1 Cor. III, 4.

Si

Si l'on fait réflexion sur ces circonstances de la Révelation, & sur toutes les autres, qui semblent d'abord en pouvoir faire douter, lors qu'on ne les examine pas assez; on verra que Dieu ne pouvoit donner de marques plus sensibles du soin qu'il en a pris, qu'en choisissant ceux du ministere de qui il s'est servi, pour la répandre par tout l'Univers.

Je ne m'engagerai pas à soudre les objections particulieres, que les Incredules peuvent faire sur la Religion. Il en faut chercher la solution dans ceux qui ont prouvé directement la Verité de la Religion Chrétienne, ou qui ont écrit sur l'Ecriture Sainte.

---

## CONCLUSION
## *De la Seconde Partie.*

JE puis conclurre présentement, sans que les Incredules puissent m'accuser de tirer une Conclusion plus étendue, que les preuves dont je me suis servi: Qu'il n'y a rien de plus faux, que de s'imaginer que la Religion Chrétienne est fondée sur une simple Credulité: Que l'ignorance, ou les mauvaises mœurs de ceux qui en font profes-

feſſion ne lui doivent faire aucun préjudice: Qu'encore que bien des gens la profeſſent par interêt, depuis pluſieurs ſiecles, plûtôt que par perſuaſion, on ne peut rien ſoupçonner de ſemblable de ſes premiers fondateurs: Que les diviſions, qui ſont entre les Chrétiens, ne doivent pas rendre ſa verité douteuſe: Que l'Evangile eſt d'une très-grande utilité à la plûpart du genre humain, & dans cette vie & dans l'autre: Que les fauſſetez que l'on trouve dans la doctrine de quelques uns des Chrétiens d'aujourdhui, ne doivent pas être attribuées aux Apôtres: Qu'enfin l'hiſtoire de la Création du monde & de la Révelation de Dieu aux hommes, telle que les Chrétiens la font, n'a rien qui ne ſoit très-conforme à la Raiſon, & très-digne de la ſageſſe du Créateur de l'Univers.

Si les Incredules faiſoient réflexion ſur ce que j'ai dit, touchant ces propoſitions, je ſuis perſuadé qu'ils en conviendroient ſans peine; après quoi il ne leur ſeroit pas difficile de trouver la ſolution de leurs difficultez particulieres. Dès que l'on a établi certains principes inébranlables, & qui ont de l'influence dans toutes les parties de la Théologie Chrétienne; bien des choſes qui faiſoient d'abord de la peine n'en font plus, & l'on eſt en état d'augmenter tous les jours

jours ſes lumiéres. Au contraire, les principes géneraux de la Religion demeurant incertains, ou inconnus; on eſt embarraſſé de tout, & plus on demeure en cet état, plus on trouve de difficultez. Dès que l'on a appris à diſtinguer la Religion de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, de celle que l'on enſeigne en divers endroits de l'Europe; & les maximes des premiers fondateurs du Chriſtianiſme, de celles de pluſieurs Chrétiens d'aujourdhui; on s'apperçoit aiſément qu'une grande partie des dogmes, dont on étoit choqué, & que la conduite, dont on étoit ſcandaliſé, n'ont rien de commun avec la doctrine de l'ancien Chriſtianiſme, ni avec les mœurs des premiers Chrétiens.

Comme il ne s'agit pas d'une diſpute, dans laquelle on n'ait d'autre deſſein, que de faire paroître ſon eſprit & de demeurer vainqueur, mais de la recherche d'une verité, dont la connoiſſance eſt auſſi utile aux uns qu'aux autres; les Incredules doivent ſe défaire entierement de cet eſprit de chicane, qui fait qu'ils ne cherchent qu'à trouver à reprendre, & qu'ils ſeroient fâchez d'être convaincus que la Religion Chrétienne n'a rien qui bleſſe la droite Raiſon. Ils doivent ſe revêtir au contraire de la diſpoſition, dans laquelle ſont ceux qui

qui cherchent une verité, qui leur eſt importante ; & penſer plûtôt à la découvrir eux mêmes, qu'à trouver des fauſſetez dans la doctrine de ceux qui les y voudroient conduire, & à qui elle n'eſt peut-être pas bien connue. Si ceux à qui ils s'adreſſent d'abord ne les ſatisfont pas, il faut chercher les Théologiens ou les Ecrits de quelque autre Parti, qui leur donneront peut-être plus de ſatisfaction. Si perſonne même ne les ſatisfaiſoit entierement, cela ne les exempteroit point de rechercher toûjours plus la verité ; & après l'avoir reconnuë en partie, il faudroit qu'ils tâchaſſent, s'il étoit poſſible, d'aller plus loin, & qu'ils ſe gardaſſent cependant d'abandonner ce qui leur auroit paru aſſuré, parce qu'ils ne ſeroient pas convaincus du reſte.

C'eſt ce que le bon ſens exigeroit des Incredules, ſi le Chriſtianiſme ſe trouvoit aujourdhui dans un état ſi déplorable, que de toutes les Sectes, qui le compoſent, il n'y en eût aucune qui le connût clairement dans toute ſon étenduë, & qui pût le défendre d'une maniére digne de lui. Mais, par la grace de Dieu, nous n'en ſommes pas réduits à cette extrémité. La méthode de raiſonner ſur la Religion, comme ſur toutes les autres choſes,

ſes, & la maniére d'expliquer l'Ecriture Sainte, ont été portées, dans le ſiecle paſſé & dans celui-ci, parmi quelques uns des Chrétiens, à un degré de perfection auquel on ne les avoit jamais vuës. Les premiers ſiecles du Chriſtianiſme ont eu ſujet de remercier Dieu de ce qu'il leur faiſoit voir des preuves claires & vivantes de la verité de la Religion Chrétienne, dans les miracles qui ſe faiſoient aux yeux de tout le monde, & dans l'exacte connoiſſance qu'ils avoient de l'hiſtoire de ſes premiers fondateurs. Si nous n'avons pas les mêmes avantages, nous avons ſujet au moins de lui rendre grace, de nous avoir apris qu'encore que le Chriſtianiſme ait été fondé ſans beaucoup de raiſonnemens, ni d'éloquence, pour les raiſons que nous en avons rapportées; plus on eſt capable de raiſonner juſte, plus on eſt en état de s'en convaincre; & que l'art d'écrire, ſelon les regles appuiées ſur le bon ſens, peut infiniment ſervir à mettre toute la beauté de la Religion Chrétienne dans ſon jour. Les ſoupçons que ces talens, dans les premiers fondateurs du Chriſtianiſme, auroient fait naître, n'ont plus de lieu, à l'égard de ceux qui écrivent aujourdhui. On ne ſauroit mieux ſervir la Religion, qu'en recherchant ſes preuves, avec toute la fineſſe

neſſe du raiſonnement dont on eſt capable; & qu'en étalant ce que l'on a découvert, aux yeux des Lecteurs, avec tout ce que la veritable éloquence peut fournir de ſolides ornemens. Ceux qui ſavent l'hiſtoire des ſiecles précedens n'ignorent pas qu'il s'en eſt écoulé pluſieurs, pendant lesquels les faux raiſonnemens & l'extrême barbarie étoient ſi fort le partage des Interpretes de la Religion; qu'il falloit presque renoncer à la Raiſon & au bon goût, pour avoir la force de les lire. Dieu ſoit loüé, de ce que nous ne ſommes plus dans ces ténebres, & veuille rendre toûjours plus éclattantes les lumiéres, dont il nous fait joüir!

F I N.

DE

# DE LA VERITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PAR

JEAN LE CLERC.

# AVERTISSEMENT.

*N commençant à travailler à l'Ouvrage précedent, je ne croiois pas devoir ajoûter en ſuite des preuves directes de la Verité de la Religion Chrétienne. Mais je me ſuis apperçu, en travaillant, que cet Ouvrage ne ſeroit pas aſſez complet; ſi au moins je ne la prouvois, en peu de mots. Comme ce que j'ai dit de l'Incredulité n'eſt que pour ôter les obſtacles généraux, qui empêchent les Incredules de la croire veritable; il ſembleroit que je me ſerois contenté d'applanir une partie du chemin, qui peut les conduire au ſalut, ſans les mener juſqu'au bout. Ainſi j'ai*

*crû devoir ajoûter ces deux Lettres, dont j'avois deja publié la premiere il y a environ dix ans ; mais on la trouvera ici plus ample, plus correcte, & en meilleur ordre, qu'elle n'étoit. Pour l'autre, ce n'eſt preſque qu'un extrait, en forme de Lettre, d'un Chapitre d'un Ouvrage Latin, où j'ai traité* de la Nature des Eſprits, *& qui paroît il y a plus de trois*

# LETTRE PREMIERE.

*Où l'on prouve la Sincerité des Apôtres, dans le témoignage, qu'ils ont rendu a la Réſurrection de Jeſus-Chriſt.*

VOUS voulez, MONSIEUR, que je vous prouve, en peu de mots, la Verité de la Religion Chrétienne; pour emploier les preuves, que je vous aurai fournies, à guerir quelques perſonnes de vôtre connoiſſance, qui ſont tombées dans l'Incredulité. Je pourrois vous renvoier à d'autres, qui ont travaillé très-heureuſement ſur cette matiére; mais comme ils ſont preſque tous aſſez étendus, je tâcherai de vous dire, avec plus de brieveté, ce que je croi propre pour convaincre vos Amis de la Verité du Chriſtianiſme.

Le reproche le plus fréquent, que les Incredules nous faſſent, c'eſt que nous ſommes pleins de préjugez, qui nous empêchent de nous détromper. Nous diſons la même choſe d'eux, & nous ſoûtenons que ce n'eſt le plus ſouvent que leur mauvaiſe diſpoſition, qui éleve dans leurs eſprits des difficultez, qui autrement ne

leur viendroient pas dans la penſée. Nous leur reprochons encore que dans leurs raiſonnemens, ils ſuppoſent mille choſes incertaines, comme aſſurées; & ils ne manquent pas, à leur tour, de nous accuſer de la même choſe. Il n'eſt pas juſte que les uns ou les autres ſuppoſent leurs préjugez, comme des principes ou démontrez, ou qui n'ont pas beſoin de démonſtration. Agiſſons donc, des deux côtez, comme ſi nous n'avions encore pris aucun parti, & n'avançons rien qui ne ſoit fondé ſur des principes reconnus de part & d'autre.

II. On tombe d'accord, qu'il y a de certains caracteres, par lesquels nous pouvons ſouvent nous aſſurer ſi un fait eſt vrai, ou non, ou diſtinguer une Hiſtoire fauſſe, d'une Hiſtoire veritable. Si on ne convenoit pas de cela, il faudroit être Pyrrhonien, ou plûtôt tout à fait inſenſé; car on ne peut, ſans être fou, douter de la verité de toutes les Hiſtoires du monde. Mais il faut encore convenir d'une autre choſe, qui n'eſt pas moins aſſurée. C'eſt que pour reconnoître la verité, ou la fauſſeté d'un fait, il faut avoir préſentes à l'eſprit diverſes circonſtances des choſes, des temps, des lieux & des perſonnes; ſans leſquelles on ne ſauroit juger

ſo-

ſolidement de ce fait, & par leſquelles on peut très-aſſurément décider de ſa verité, ou de ſa fauſſeté. Ceux qui ſavent ces circonſtances, & qui les ont examinées à loiſir, peuvent porter des jugemens aſſurez des faits dont il s'agit; mais ils n'en ſauroient convaincre qui que ce ſoit, ſans l'avoir inſtruit auparavant & convaincu des mêmes circonſtances. Par exemple, ceux qui ont étudié l'Hiſtoire Romaine ne peuvent pas douter qu'il n'y ait eu un *Jule-Ceſar*, qui ſe rendit maître de la République; parce que la multitude des Hiſtoriens contemporains & des ſiecles ſuivans, qui atteſtent la même choſe, la ſuite des temps & de l'Hiſtoire, les Inſcriptions, les Médailles, & l'air de ſincérité qui eſt répandu ſur tout cela, ne les en laiſſe pas douter. Mais ſi un homme ignoroit toutes ces raiſons, que l'on a de croire veritables les faits, dont je viens de parler, & vouloit en douter; il ne ſeroit pas poſſible de le tirer de ce doute, ſans lui faire enviſager toutes ces circonſtances.

La divinité de la Religion Chrétienne étant établie ſur des faits, on ne peut en juger non plus, que par la connoiſſance que l'on a des circonſtances qui les accompagnent. Ceux qui demandent donc qu'on

la leur prouve, ſans les inſtruire de ces circonſtances, demandent une choſe également injuſte & impoſſible. On ne ſauroit prouver ce que j'ai dit de Jule-Ceſar à un homme qui ignoreroit entierement l'Hiſtoire Romaine, pendant qu'il demeureroit dans cette ignorance; & par conſéquent, il ſeroit injuſte de demander rien de ſemblable, à l'égard de la Religion.

III. Ainſi la premiére choſe qu'il faudroit faire, pour prouver la verité de la Religion Chrétienne, ſeroit d'expoſer les faits qu'elle ſuppoſe, avec toutes leurs circonſtances; mais il ſe préſente d'abord une difficulté, qu'il faut lever auparavant. On demande quels ſont les dogmes de cette Religion, car les Chrétiens ont entre eux de grandes controverſes ſur leur créance. Mais il ne s'agit pas ici de prouver les dogmes particuliers d'un Parti du Chriſtianiſme; il ſuffit de faire voir que les dogmes, dont les Chrétiens conviennent, ſont veritables; en prouvant la verité de certains faits, dont ils conviennent auſſi. Après s'être aſſuré de la verité de ces dogmes & de ces faits, on pourra, ſi l'on veut, examiner les Controverſes.

Sans m'engager donc à décider de ces matiéres, je commence par l'examen de

la

la Morale de l'Evangile, * ſans entrer néanmoins dans aucun détail. On ne peut pas nier que ſi tous les hommes vivoient, ſelon ſes préceptes, & qu'à cauſe des recompences & des peines de l'autre vie, ils s'attachaſſent avec ſoin à adorer le Créateur de l'Univers; à vivre dans la modeſtie, dans la temperance, dans la ſobrieté, & dans la patience; & à en uſer envers leur prochain, comme ils ſouhaitent qu'il en uſe envers eux-mêmes; on ne peut nier, dis-je, que cette maniére de vivre ne fût très-agréable, & très-utile à la Societé Humaine. On ne verroit pas mille extravagantes idolatries, & tant de ſuperſtitions qui ont de très-dangereuſes ſuites, comme on en voit parmi les peuples Idolatres. L'amour déreglé des honneurs, des richeſſes & des plaiſirs, ne cauſeroit aucun desordre, & ne ſeroit ſuivi d'aucun chagrin, ni public ni particulier. On ne ſauroit ce que c'eſt que faire tort à ſon prochain, ou que ſouffrir quelque incommodité, à cauſe de l'inhumanité ou de la malice des hommes. On s'entre-ſecourroit, dans tous ſes beſoins; avec toute l'ardeur & tout l'empreſſement, que l'on pourroit ſouhaiter. Si l'on ſe cauſoit quelque incommodité, par mégarde; on ſe pardonneroit mutuelle-

* Voiez en un Abregé, dans le Chap I. de la I. P.

ment, & l'on répareroit ce mal, par toutes ſortes de bons offices. Enfin l'eſprit étant dans une parfaite tranquillité, & le corps auſſi ſain que le peut permettre ſa foibleſſe naturelle ; & l'un & l'autre jouïſſant de tous les innocens plaiſirs, que l'Evangile nous accorde ; on ne voudroit quitter une ſi aimable vie, que pour entrer dans une autre, où l'on fût délivré pour jamais des incommoditez inévitables, que la nature a attachées à ceux qui vivent ſur cette terre.

Tous ceux qui ont quelque idée de la Morale de Jeſus-Chriſt tomberont néceſſairement d'accord de cette verité ; que les hommes ſeroient très-heureux, s'ils l'obſervoient tous également. On demandera peut-être ici s'il y a quelque Societé Chrétienne, qui le faſſe ? Mais ce n'eſt pas de quoi il eſt queſtion ; il ſuffit que l'on accorde qu'une doctrine, capable de produire de ſi merveilleux effets, ne peut faire naître que des préjugez avantageux à ceux qui l'ont prêchée les premiers. On ne peut avoir qu'une haute idée de ceux, qui les premiers ont exhorté les hommes à vivre les uns avec les autres, d'une maniére ſi conforme à la Raiſon, ſi utile à la Societé, ſi agréable & ſi douce ; qu'il n'y a rien qu'on lui puiſſe pré-

préferer, que le ſouverain bonheur, dont on ne peut jouïr, que dans une vie, qui ne finit point.

Pour ſavoir quand cette doctrine a été apportée au monde, & par qui ; on n'a qu'à examiner, de Siécle en Siécle, les Auteurs, qui en ont parlé, en remontant depuis le nôtre, juſqu'à celui auquel on a commencé à connoître le Chriſtianiſme. On apprendra par là, ou par la lecture de quelque Hiſtoire, qu'il y a plus de treize-cens ans, que les Empereurs Romains, étant devenus Chrétiens, le Chriſtianiſme a été floriſſant, dans une grande partie de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique. Nous pouvons nous convaincre, par un nombre infini d'Auteurs Chrétiens, que depuis ce temps-là ils ont fait profeſſion de croire la divinité de la Morale de l'Evangile. Si nous remontons plus haut, nous trouverons, par la lecture des Auteurs Païens & Chrétiens, que ſous les Empereurs Païens, il y avoit déja une très-grande multitude de Chrétiens, qui enſeignoient la même doctrine. Tous ceux, qui ont parlé de l'origine du Chriſtianiſme, tombent d'accord que c'eſt ſous l'Empire de Tibere qu'il a commencé, & qu'auparavant on n'en avoit pas ouï parler. *Tacite*, qui étoit né ſur la fin de l'Empire de Clau-

Claude, ou au commencement de celui de Neron, nous dit que Neron, après avoir fait mettre le feu, en divers endroits de Rome, & cauſé un grand incendie, en accuſa les Chrétiens, & leur fit ſouffrir des ſupplices horribles. A l'occaſion de cela, il parle de l'Origine du Chriſtianiſme, en ces termes : * *L'Auteur de cette Secte eſt Chriſt, qui ſous l'empire de Tibere a été puni du dernier ſupplice, par Ponce-Pilate Intendant* de Judée. *Cette pernicieuſe ſuperſtition, quoi que réprimée ſur le champ, éclattoit tout de nouveau, & ſe répandoit non ſeulement par la Judée, où avoit été l'origine du mal, mais dans Rome même ; où ſe rend tout ce qu'il y a d'horrible & de honteux, & y trouve des Partiſans. On ſaiſit donc d'abord ceux qui avoüoient* qu'ils étoient Chrétiens, *& enſuite une grande multitude de gens, qu'ils découvrirent ; mais qui ne furent pas convaincus du crime d'incendiaires, comme de la haine qu'ils ont pour le genre humain.* On voit bien par là que Tacite, quelque homme d'eſprit qu'il fût, n'avoit pas daigné s'informer de ce que c'étoit que le Chriſtianiſme ; dont il parle d'une maniére tout à fait abſurde. C'eſt là un effet honteux de ſa négligence, comme je l'ai remarqué ailleurs, & peut-être encore de la vanité Romaine, qui mépriſoit tout, excepté les

* Annal. Liv. XV. c. 44.

les ſciences des Grecs. Mais on peut remarquer deux choſes, dans ces paroles, l'une c'eſt la verité du fait, que les Evangeliſtes nous apprennent; qu'il y a eu du temps de *Tibere* un JESUS, que l'on aſſuroit être *le Chriſt*, ou *le Meſſie*, & que *Ponce Pilate* fit mourir; l'autre c'eſt que les Chrétiens ne ſe trouverent nullement coupables de l'incendie de Rome; & qu'on ne les pouvoit faire mourir, comme *Tacite* le croit, que ſur cette accuſation, que l'on faiſoit auſſi contre les Juifs, *qu'ils étoient ennemis du genre humain*. Les Interpretes * de *Tacite*, ont fait voir que cet Hiſtorien confondoit les Juifs avec les Chrétiens. Comme il n'étoit que trop vrai, que les Juifs étoient ennemis des autres hommes; il n'y a rien de ſi abſurde que d'en accuſer les Chrétiens, qui s'étoient attiré la haine des Juifs, en ſoûtenant que tous les hommes ſont freres, & en converſant librement avec toutes ſortes de nations.

* Voiez J. Lipſe, ſur cet endroit.

Nous avons encore un témoignage d'un Auteur contemporain, & ami de *Tacite*, mais qui avoit pris un peu plus de ſoin de s'informer des ſentimens des Chrétiens. C'eſt * *Pline* le Jeune, qui étant Proconſul de Bithynie, environ ſoixante & dix ans après que Ponce-Pilate eut été Intendant

* Ep. Lib. x. Ep. 97.

dant de Judée, rechercha, par ordre de Trajan, les Chrétiens qui étoient dans la Province, & voulut ſavoir quels étoient leurs ſentimens. Il en écrivit enſuite à Trajan, dans une Lettre qui nous reſte: *Ils aſſuroient*, dit-il, *que tout leur crime, ou toute leur erreur, conſiſtoit en ce qu'ils avoient accoûtumé de s'aſſembler de nuit, un certain jour, & de chanter enſemble une Hymne à* CHRIST, *comme à un* DIEU; *qu'ils s'obligeoient par ſerment, non à quelque crime, mais à ne commettre point de larcins, point de brigandages, point d'adultéres, à ne tromper point, à ne nier point un dépôt; après quoi ils s'en alloient & revenoient enſuite, pour manger enſemble; ce qui ſe faiſoit en commun, & ſans aucun mal; mais qu'ils avoient ceſſé de le faire, après mon ordonnance, où, ſelon vos ordres, j'avois défendu toutes ſortes de Confrairies. Cela fit, que je crûs qu'il étoit néceſſaire de tirer la verité par les tourmens, de deux ſervantes, qu'on diſoit être Diaconiſſes; mais je n'ai trouvé qu'une ſuperſtition étrange & exceſſive.* Pline, comme Tacite, appelle *ſuperſtition* des ſentimens oppoſez à ceux des Romains, ſelon l'uſage de ce temps-là.

On ne ſauroit rejetter deux témoins comme ceux-là, qui aſſurément n'étoient pas favorables aux Chrétiens; & dont le premier convient de faits, qui étoient d'une

ne notorieté publique: & l'autre rapporte ce qu'il avoit appris de deux Chrétiennes, qu'il avoit appliquées à la queſtion. Les Ecrits, qui nous reſtent des Chrétiens, qui ont vécu depuis le temps de Ponce-Pilate, juſqu'à celui de Trajan, nous aſſurent auſſi les mêmes choſes. Ils rapportent les commencemens du Chriſtianiſme à ce CHRIST, que Pilate fit mourir; & ils nous marquent qu'ils avoient préciſément la même Morale. C'eſt ce que l'on voit, non ſeulement dans les Ecrits des Apôtres & des Evangeliſtes, mais encore dans la Lettre de S. *Barnabé*, dans celle de S. *Clement*, dans les livres d'*Hermas* & dans les Epîtres veritables de S. *Ignace*, & de S. *Polycarpe*.

Il faut donc néceſſairement tomber d'accord que, ſous l'empire de Tibere, il y a eu dans la Judée une perſonne, qui a donné le commencement à la Religion Chrétienne, & qui a prêché une Morale admirable. Tous les Chrétiens, qui ont vécu depuis, l'atteſtent de ſiecle en ſiecle, ſans qu'il y ait jamais eu perſonne, qui en ait douté; & les Païens même en conviennent. V.

Pour nous aſſurer, ſi les Apôtres & les autres premiers Chrétiens étoient des perſonnes ſinceres, ou ſi l'on pouvoit avoir

ſu-

ſujet de ſe défier de leur bonne foi, voions quelles gens c'étoient. Examinons la Lettre, que S. *Clement*, Evêque de l'Egliſe de Rome, écrivit à celle de Corinthe, environ quarante ans après la mort de Jeſus-Chriſt; ou au commencement de l'Empire de Veſpaſien. On voit, dans toute cette Epître, un eſprit de paix, de charité, & d'humilité, & des exhortations très-fortes à obeïr à la Morale de l'Evangile. Il reprend ſéverement ceux qui ne l'obſervoient pas, & il louë les Corinthiens de ce qu'ils avoient reglé leur vie ſur ſes préceptes, pendant quelque temps. On peut voir le commencement de ſon Epître, où il rend témoignage

* §. 2. * aux Chrétiens de Corinthe, *qu'ils avoient travaillé jour & nuit pour tous les freres, afin que le nombre des Elûs de Dieu fût conſervé, avec miſericorde & avec conſcience; Qu'ils avoient été ſinceres, ſans malice, & ſans ſe ſouvenir du mal qu'ils s'étoient pû faire les uns aux autres; Que toute diviſion & tout ſchiſme leur étoient abominables; Qu'ils s'affligeoient des fautes de leur prochain; Qu'ils regardoient ſes beſoins, comme les leurs propres; Qu'ils ne ſe repentoient jamais d'avoir bien fait, mais qu'ils étoient toûjours prêts à faire toute ſorte de bonnes œuvres; Que dans leur conduite pleine de vertu, & digne de*

*reſ-*

*reſpect, ils faiſoient toutes choſes dans la crainte de Dieu, dont les commendemens étoient écrits dans leurs cœurs.* Il dit même, ſur la fin, *qu'il avoit connu pluſieurs Chrétiens, qui s'étoient mis dans les chaines, pour en racheter d'autres; & que pluſieurs s'étant vendus pour être eſclaves, en avoient nourri d'autres, du prix de leur propre liberté.* Toute ſa Lettre eſt pleine de ſemblables traits.

Ce *Clement* a eu pour maîtres les Apôtres de JESUS DE NAZARET, qui a le premier enſeigné le Chriſtianiſme, & il leur rend témoignage d'une grande pieté. Si nous liſons leurs Ecrits, nous n'y voions rien, qui ne reſpire un ſouverain reſpect pour la Divinité, une tendreſſe extrême pour tous les hommes, & une retenue extraordinaire dans tout ce qui regarde la conduite, que chacun doit obſerver à l'égard de ſoi même. Qu'on choiſiſſe leſquels que l'on voudra, on n'y trouvera rien, qui ne tende à la pieté, & à la charité. S'il y a eu quelques uns de leurs Ecrits de conteſtez, qu'on prenne ceux, dont on n'a jamais douté; ou même, ſi l'on veut, ceux que *Clement* a citez, l'Evangile de S. Luc, & la premiere Epître de S. Paul aux Corinthiens; & l'on y verra par tout la même Morale, qu'ils tâchent de mettre dans le cœur de leurs Diſciples.

VI. Les Apôtres donc, en exhortant tous ceux, qui vouloient les écouter, à vivre d'une maniére ſi raiſonnable & ſi utile à la Societé Humaine, ne pouvoient être ſuſpects par là de manquer de ſincerité. On dira peut-être néanmoins, qu'ils ne prêchoient cette doctrine, que pour s'inſinuer dans l'eſprit du peuple: & enſuite, ſous prétexte de pieté, obtenir de lui ce qu'ils auroient voulu. Mais premiérement je demande que l'on m'accorde que ce n'eſt là qu'un ſoupçon, qui n'a aucun fondement; dans la Doctrine qu'ils annonçoient; puis qu'elle condamne également l'amour illégitime des richeſſes, des honneurs & des plaiſirs, & toute ſorte de tromperie. On ne ſauroit citer un ſeul endroit de leurs Ouvrages, qui favoriſe l'ambition, l'avarice, ou la concupiſcence.

Cela étant ainſi, on ne peut fonder ce ſoupçon, que ſur l'une de ces deux choſes, c'eſt ou que les Apôtres pouvoient eſperer de tirer quelque avantage de leur doctrine, ſi elle venoit à être reçuë; ou qu'ils en tiroient actuellement, dès qu'ils eurent commencé à la prêcher. J'appelle ici *avantage* un bien plus grand en ſoi, que toutes les fatigues & tous les dangers, auſquels les Apôtres s'expoſoient en prêchant l'Evangile; ou au moins qu'ils eſtimoient

plus

plus grand. Il n'y a aucune apparence, que, s'ils étoient des trompeurs, ils ne ſe propoſaſſent un avantage plus grand, que les peines qu'ils ſe donnoient. Autrement il faudroit les regarder, comme des fous; ce qu'on ne peut pas ſuppoſer, ſans extravagance, ſi l'on a lû quelque choſe de leurs Ecrits.

Or les Apôtres ne pouvoient eſperer de tirer quelque avantage de leur Doctrine, qu'en cas que la plûpart de ceux, parmi leſquels ils la prêchoient, la reçuſſent. Autrement ils ne pouvoient s'attendre, qu'à être expoſez à une perſecution perpetuelle; car il auroit fallu être inſenſé, pour ſe promettre de vivre en paix, parmi des gens violemment entêtez de ſentimens tout-contraires à ceux dont on fait profeſſion; des gens qui ſe croient obligez, & pour le bien de l'Etat & pour l'interêt de leur Religion, d'ôter les biens & la vie à ceux qui s'oppoſent à leurs ſuperſtitions; tels qu'étoient généralement les Romains, les Grecs & les Juifs, du temps des Apôtres.

Il falloit donc qu'ils eſperaſſent, que leur prédication feroit un ſi grand effet, qu'elle gagneroit la plûpart du monde. Mais c'eſt ce qu'ils ne pouvoient attendre, pour peu de connoiſſance qu'ils euſ-

ſent de l'état, auquel ſe trouvoient alors les peuples ſoumis à l'Empire Romain. Les Juifs étoient ſi opiniâtrément attachez à leurs Traditions & à leurs Céremonies, & d'ailleurs * de ſi mauvaiſes mœurs; qu'il n'y avoit point d'apparence de les faire revenir de leurs préjugez, ni de leurs deſordres. Les Romains & les Grecs, étoient ou athées, ou ſuperſtitieux; & généralement ſi plongez dans les plaiſirs, ſi avares & ſi ambitieux; que le petit nombre de ceux, qui n'avoient pas perdu tout ſentiment * de vertu, parlent avec horreur & avec déteſtation des mœurs de leur ſiecle. L'Hiſtoire des uns & des autres nous repréſente, dans les évenemens de ce temps-là, l'image de la plus effroiable corruption, qui fût jamais, à en juger ſelon les idées de l'Evangile. Après cela, peut-on s'imaginer, que les Apôtres eſperaſſent d'attirer dans leurs ſentimens la plûpart de ceux qui vivoient de leurs temps? Comment ſe promettre que des gens ſi aveuglez de leurs paſſions, & ſi endurcis dans le crime, viendroient jamais à embraſſer des ſentimens, qui leur ſont entierement oppoſez? Auſſi voions-nous que les Apôtres diſoient ouvertement, après leur Maître, qu'ils n'eſperoient pas de faire recevoir l'E-

* Voiez Joſeph, dans l'Hiſtoire de ce temps-là.

* Voiez Salluſte in Bell. Catilinario. Seneque Ep. VII. Quæſt. Nat. Lib. IV. Præf. & paſſim. Juvenal, Perſe &c.

l'Evangile à un grand nombre de perſonnes, à proportion de celui qui demeureroit dans l'Incredulité.

Mais quand la ſimplicité des Apôtres leur auroit donné l'eſperance de convertir la plus grande partie de l'Empire Romain, l'experience les auroit bien-tôt détrompez; puis qu'après avoir prêché, pendant pluſieurs années, ils étoient obligez de reconnoître, qu'ils avoient attiré peu de gens à eux. L'Hiſtoire Payenne nous apprend clairement, que pendant trois ſiecles, après les commencemens du Chriſtianiſme, il y avoit dans l'Empire Romain, beaucoup moins de Chrétiens, que de Payens. Ainſi les Apôtres ont dû être néceſſairement expoſez à une cruelle perſecution, pendant toute leur vie. Mépriſez & haïs également des Juifs & des Payens, ils ne pouvoient avoir aucune recompenſe, qui fut comparable à leurs travaux, & aux dangers, dans leſquels ils étoient à tous momens. Auſſi nous diſent-ils * eux mêmes, qu'ils ne s'attendoient qu'à toutes ſortes de malheurs en cette vie. Ils n'y furent point trompez, puis qu'après des peines infinies, ils ſouffrirent le dernier ſupplice, en aſſurant toûjours la verité de la Doctrine, qu'ils avoient prêchée. † *C'eſt par une envie injuſte,* dit

* 1 Cor. XV, 19.

† 5. V.

dit *Clement* que j'ai déja cité, *que Pierre a ſouffert, non une ou deux, mais pluſieurs douleurs, & après avoir ſupporté le martyre, eſt allé dans le lieu de gloire qui lui étoit dû. C'eſt par l'envie que Paul a remporté le prix de la patience. Aiant été ſept fois mis dans les fers, foüetté, & lapidé; devenu le Herant de l'Evangile, en Orient & en Occident, il a rendu ſa foi illuſtre. Aiant enſeigné la juſtice à toute la terre, & étant parvenu à l'extremité de l'Occident, après avoir ſouffert le martyre, devant les chefs de l'Etat, il eſt ainſi ſorti du monde.*

Cet évenement de la prédication des Apôtres détruit entierement la ſeconde choſe, ſur laquelle on auroit pû fonder les ſoupçons qu'on pourroit avoir qu'ils n'ont pas été ſinceres. S'ils ont été conſiderez d'un petit nombre de perſonnes, † la plûpart de baſſe condition, cela n'a point empêché qu'ils n'aient été mépriſez de tout le reſte des hommes, Juifs & Payens; qu'ils n'aient été très-ſouvent maltraitez, & perſecutez; qu'ils n'aient ſouffert une extrême pauvreté, & enfin qu'ils ne ſoient morts par la main des Bourreaux; comme je viens de le faire voir, par les paroles de *Clement*, & comme tous leurs autres Diſciples l'aſſurent. L'un des Apôtres nous l'apprend encore, lors

† Voiez 1 Cor. I, 26.

lors qu'il dit, dans une de ſes Lettres : * *Juſqu'à cette heure, nous avons ſouffert la faim & la ſoif, la nudité & les mauvais traitemens ; nous ſommes errans & vagabonds ; nous ſommes abbatus de laſſitude, en travaillant de nos propres mains.* † *Si nous n'avions d'eſperance que pour cette vie, nous ſerions les plus miſerables de tous les hommes.*

* 1 Cor. IV, 11.

† Ib. XV, 19.

Il n'y a aſſurément perſonne, qui ait quelque ſens commun, qui pour être conſideré d'un petit nombre de gens, ſans pouvoir & ſans réputation, voulût, en ſoûtenant une fourberie, devenir l'horreur du reſte des hommes, & * *être traité comme ceux, que l'on condamnoit à mourir*, dans les Amphithéatres, pour ſervir de ſpectacle au peuple. On peut ſe laiſſer toucher par l'amour de la gloire, lors qu'on ſe repréſente que la plûpart de ceux, parmi leſquels on vit, applaudiront à ce que l'on fera ; mais il n'eſt jamais tombé dans l'eſprit de perſonne, de s'expoſer à de longues ſouffrances, & enfin à une mort cruelle & honteuſe ; ſeulement pour être eſtimé de très-peu de gens, & regardé comme un impie, ou comme un inſenſé, par la plus grande partie de ceux, au milieu deſquels il vivoit.

* Ib. IV, 9.

VII. On ne peut pas nier la verité de ces faits ; Que les Apôtres ont prêché la Doctrine,

ctrine, que nous liſons dans leurs Livres, & dont les Chrétiens ſont encore profeſſion, ſous l'Empire de Tibere, & de quelques uns des Empereurs ſuivans ; Qu'ils ont vêcu, avec bien de la peine & bien des traverſes, & qu'enfin quelques uns d'eux ont ſouffert le dernier ſupplice ; en ſoûtenant la Doctrine, qu'ils avoient annoncée, pendant pluſieurs années.

Si l'on ſoupçonnoit que les Apôtres ont vécu d'une maniére voluptueuſe, & toute contraire à la Morale qu'ils prêchoient, il faudroit douter du témoignage de leurs premiers Diſciples ; qui à l'imitation de leurs Maîtres, comme ils le diſent eux mêmes, ſe ſont courageuſement expoſez à une infinité de peines & de ſouffrances, ſans en retirer non plus

* §. VI. aucun avantage en cette vie. * *A ces hommes*, dit encore *Clement* en parlant de S. Pierre & de S. Paul, *qui vivoient d'une maniére divine, ſe joignit une grande multitude d'Elûs, qui aiant ſouffert beaucoup de ſupplices & de tourmens, ont été un très-bel exemple parmi nous.* Ce ſeroit avancer la plus grande de toutes les abſurditez, que de dire que les Apôtres prêchant qu'il faut beaucoup ſouffrir pour la Religion, exhortant les peuples à toutes ſortes de vertus ; & vivant néanmoins à leur aiſe, ſans

ſans ſe ſoucier de pratiquer les préceptes qu'ils donnoient aux autres, ſi ce n'étoit autant que cela pouvoit ſervir à tromper le monde; avoient fait un grand nombre de Diſciples, non ſeulement imitateurs ſinceres des vertus apparentes de leurs Maîtres, mais encore prêts à mourir, & morts en effet pour une Doctrine, pour laquelle ceux de qui ils l'avoient appriſe, n'avoient rien voulu ſouffrir.

On conçoit bien que des perſonnes ſéduites peuvent être auſſi fortement perſuadées d'un menſonge, que nous le ſommes de la verité la plus évidente; & faire par conſequent, pour ſoûtenir une fauſſeté, tout ce que les hommes les plus fermes peuvent faire, pour les veritez les plus importantes. Mais on ne ſauroit concevoir que des gens, prévenus depuis leur enfance de ſentimens tout-contraires à ceux des Apôtres, ſe ſoient laiſſé ſéduire, en ſorte qu'après avoir embraſſé leur doctrine, ils aient ſouffert pour elle les plus cruels ſupplices; quoi qu'ils n'euſſent jamais rien vû ſouffrir pour cela à leurs Maîtres. Or on voit, par le paſſage de *Tacite*, que j'ai cité, qu'au commencement du Chriſtianiſme un très-grand nombre de gens ſe déclarerent Chrétiens, quoi qu'ils viſſent que cette ſeule profeſſion

publique de la Religion Chrétienne les expoſeroit aux peines des Incendiaires. On voit encore, par celui de *Pline*, que des femmes Chrétiennes ſouffrirent la queſtion, en faveur du Chriſtianiſme, ſans accuſer les Chrétiens de quoi que ce ſoit. Il faut donc néceſſairement, que quelques uns des premiers prédicateurs de l'Evangile aient donné exemple aux autres, comme leurs Diſciples l'aſſurent. Sans cela, il n'eſt pas poſſible de concevoir qu'ils aient pû attirer à eux tant de gens, & tant de gens qui ont ſouffert d'horribles tourmens pour la Religion, qu'ils avoient appriſe d'eux.

Je ne tire de tout cela d'autre conſéquence, que celle-ci; c'eſt que les Apôtres ont été des perſonnes ſinceres; auſſi bien que ceux qui, à leur exemple, ſont morts pour la même Doctrine. Les Apôtres aiant donc été inconteſtablement des hommes ſinceres, il faut encore que l'on avouë, que s'il y a jamais eu quelcun au monde, dont la vertu ait mérité nôtre eſtime, ce ſont eux. On ne pourroit concevoir un deſſein plus utile à tout le genre humain, que le leur; comme on l'a déja montré, en parlant de la Morale qu'ils prêchoient. On ne ſauroit s'appliquer à le faire réüſſir, avec plus de zele

&

& plus d'ardeur qu'eux, qui lui ont ſacrifié leur repos, leurs plaiſirs, leur bien, leur avancement, leur honneur & leur vie.

VIII. Je demande préſentement, ſi étant convaincu de la probité & de la ſincerité des Apôtres, & ſâchant d'ailleurs, par leurs diſcours qu'ils n'étoient nullement inſenſez; on peut refuſer avec juſtice de croire leur témoignage, lors qu'ils aſſurent d'avoir vû de leurs propres yeux des faits, qu'ils racontent avec une infinité de circonſtances; & d'avoir ouï de leurs oreilles des diſcours, qu'ils rapportent d'un bout à l'autre, & qui ſont pleins de bon ſens? Que chacun ſe demande à ſoi même, s'il refuſeroit de croire un de ſes amis, qu'il ſauroit être un homme ſincere & judicieux; lors qu'il l'aſſureroit d'avoir vû & ouï diverſes choſes qu'il lui raconteroit, ſans avoir aucun interêt à le tromper? Pourroit-on traiter de menſonge le témoignage d'un homme de bon ſens, & qui donneroit toutes les marques poſſibles de ſincerité; lors qu'il aſſureroit d'avoir ouï dire certaines choſes à un de ſes amis, d'avoir été préſent en ſuite à ſon ſupplice & de l'avoir vû mourir? J'avouë que ceux qui ne connoîtroient ni ſa ſincerité, ni ſon bon ſens, & qui ne ſauroient pas qu'il n'a aucun interêt de mentir, pourroient

roient révoquer en doute ce qu'ils entendroient dire ; mais je ſoûtiens qu'étant perſuadé de ſa bonne foi & de ſa ſageſſe, il ne ſeroit pas poſſible qu'on refuſât de le croire. Chacun en peut être convaincu par ſa propre experience, & peut ſe former mille exemples particuliers de ce que je viens de dire.

Les Apôtres nous diſent qu'ils ont vêcu quelques années, avec JESUS de Nazaret, de qui ils ont appris toute leur Doctrine ; Qu'ils l'ont vû crucifier un tel jour, expirer ſur la Croix, & enſuite enſevelir dans un ſépulcre creuſé dans le roc, pour un Conſeiller Juif, nommé *Joſeph d'Arimathée*, qui obtint de Pilate la ſépulture de Jeſus, & qui après l'avoir mis dans le tombeau, fit rouler une grande pierre à l'entrée ; Qu'ils ont vû des Soldats Romains faire la garde, autour de ce tombeau, que les principaux des Juifs avoient cacheté, de peur qu'on n'enlevât le corps de Jeſus. Pouvons-nous perſuadez, comme nous le devons être, de la ſincerité des Apôtres, après en avoir vû de ſi fortes preuves, refuſer de les croire en cela ? Aſſurément il faudroit que nous euſſions perdu le ſens, pour croire que des perſonnes ſages & de bonne foi mentent en aſſurant, avec tant de circonſtances, un

fait

fait de cette nature. Nous ne pouvons que faire le même jugement des diſcours de Jeſus, que les mêmes Apôtres nous rapportent d'une maniére ſi circonſtantiée & ſi naïve, que nous ne ſaurions mieux les raconter, ſi nous venions de les ouïr. Il eſt plus clair que le jour, pour ceux qui ſont perſuadez que les Apôtres étoient des gens, qui avoient au moins du ſens commun & de la ſincerité, qu'en effet ils diſoient la verité, dans les faits que je viens de rapporter.

IX. Cela étant ainſi, on ne peut avoir aucune bonne raiſon, pour refuſer de les croire, lors qu'ils nous aſſurent qu'ils ont vû pluſieurs fois leur Maître guerir en un moment des maladies incurables, rendre la vie à des morts, reſſuſciter enfin lui même, après avoir demeuré plus de trente heures dans le tombeau, parler & manger enſuite avec eux, pendant pluſieurs jours, & monter enfin au Ciel, ſur une nuée, en leur préſence. Je ſai bien, que pluſieurs perſonnes, qui n'auroient peut-être jamais douté de la verité du témoignage des Apôtres, s'ils n'avoient rien dit des Miracles, de la Réſurrection & de l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt, en doutent ſeulement à cauſe de cela. Ils auroient crû, ſans peine, que dans la Judée, lors que

que Ponce-Pilate en étoit Intendant, un homme, nommé Jesus, enſeigna la Morale, que nous trouvons dans les Evangiles; & que les Juifs obligerent l'Intendant Romain à le faire mourir, par malice & par envie; mais que ſes Diſciples continuerent, après ſa mort, à enſeigner ſes préceptes, & que les tourmens les plus cruels ne purent les empêcher de les publier. Ils loüeroient toute la Doctrine de Jeſus-Chriſt, comme la plus excellente Philoſophie, qu'on ait jamais enſeignée parmi les hommes; & qui renferme les meilleurs principes, dont il ſoit poſſible de s'aviſer, pour les obliger de bien vivre les uns avec les autres. Mais ils ſe perſuadent que les Apôtres ſont des impoſteurs, ſeulement parce qu'ils diſent qu'ils ont vû faire des Miracles à leur Maître, qu'ils l'ont vû après ſa Réſurrection, & qu'il eſt monté au ciel à leurs yeux. Voyons pourquoi ils en uſent ainſi.

On ne peut reconnoître la fauſſeté d'une Hiſtoire, que par deux voies. La prémiere c'eſt quand on s'apperçoit que les témoins qui la racontent ont été trompez eux mêmes, ou qu'ils ont deſſein de tromper, quoi que d'ailleurs ce qu'ils rapportent ſoit très-poſſible. La ſeconde c'eſt lors que nous connoiſſons, par des preu-

ves

ves claires & évidentes, que les faits, dont il eſt queſtion, ſont abſolument impoſſibles, en eux mêmes.

J'ai fait voir évidemment que les Apôtres n'ont pas eu deſſein de tromper les autres; & l'on ne peut pas dire qu'ils aient été perpetuellement trompez eux mêmes, dans tous les Miracles qu'ils racontent. S'il ne s'agiſſoit que d'un petit nombre de Miracles & difficiles à examiner, on pourroit former ce ſoupçon, avec quelque vrai-ſemblance; mais ils en rapportent tant & de tant de differentes ſortes, que ſi ce qu'ils diſent n'eſt pas vrai, il faut néceſſairement qu'ils aient été des trompeurs. Par exemple, ils n'ont pû être ſurpris, par l'Aſcenſion de Jeſus-Chriſt au Ciel; qu'ils ont conſtamment aſſurée, & dont les Chrétiens ont fait, dés le commencement, un des principaux articles de leur foi. Ceux qui, au rapport de *Pline*, chantoient des hymnes à Jeſus-Chriſt comme à un Dieu, croioient ſans doute qu'il étoit monté au ciel. Si on lit le ſeul Evangile de S. Luc * & la premiere Epître de S. Paul aux Corinthiens, où l'on trouve des circonſtances particuliéres de pluſieurs miracles de Jeſus-Chriſt, & principalement de ſa Réſurrection, & de ſes diverſes apparitions, après être ſorti du tom-

* Luc. XXIV. 1 Cor. XV.

tombeau ; on reconnoîtra aſſurément que ceux qui ont parlé de la ſorte n'ont point été ſéduits ; & que, ſi ce qu'ils diſent n'eſt pas vrai, il faut néceſſairement qu'ils aient eu deſſein de tromper ceux à qui ils racontoient ces faits. Or on a fait voir, d'une maniére invincible, que les Apôtres étoient des perſonnes ſinceres, & que par conſéquent on ne peut pas rejetter leur témoignage.

Auſſi ceux, qui refuſent de s'y rendre, ne les accuſent point de s'être laiſſé ſéduire ; mais ils n'entreprennent pas non plus de renverſer directement les raiſons, par leſquelles nous prouvons la ſincerité des Apôtres. Ils ſe contentent de nous faire des objections, ſur la nature des Miracles, & ſe réduiſent ainſi à la ſeconde voie de reconnoître la fauſſeté d'un fait ; laquelle conſiſte à découvrir, que c'eſt une choſe abſolument impoſſible.

C'eſt de quoi je vous entretiendrai, MONSIEUR, dans une autre Lettre, où j'expliquerai la nature des Miracles. Je ſuis &c.

LET-

# LETTRE SECONDE.

*Où l'on fait voir ce que c'eſt qu'un Miracle, & où l'on montre que l'on doit conclurre, de ceux de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, qu'ils ont été veritablement envoiez de Dieu.*

JE vous ai promis, MONSIEUR, de vous entretenir de la nature des Miracles, & je n'ai garde de vous manquer de parole; puis que, ſans cela, je n'aurois prouvé la verité de la Religion Chrétienne, qu'à demi. Il ne ſuffit pas de croire que les dogmes généraux du Chriſtianiſme ſont veritables & conformes à la Raiſon; il faut encore que nous ſoiyons perſuadez qu'ils ſont de révelation divine, & c'eſt ce que les Miracles de ceux, qui les ont prêchez les premiers, nous apprennent. C'eſt là *le ſeau*, par lequel on découvre clairement la Divinité de la Religion Chrétienne. Pour faire voir qu'elle étoit révelée par le même Dieu, qui a fait le Ciel & la Terre, & qui a donné à toute la Nature les Loix, ſelon leſquelles les Cauſes ſecondes agiſſent; ils l'ont pluſieurs fois prié de ſuſpendre l'effet de ces Loix, d'ailleurs inévitable; à leurs prieres, elles I.

ont été ſuſpendues, & l'on a vû arriver le contraire de ce que l'experience de tous les ſiecles avoit remarqué juſqu'alors, & de ce que nous voions encore aujourdhui. C'eſt là une preuve inconteſtable, non ſeulement que leur Doctrine eſt conforme à la volonté & aux deſſeins du Createur de toutes choſes, comme elle le paroît d'abord, ſi on la conſidere en elle même; mais encore qu'ils avoient un ordre exprès de Dieu de la publier parmi les hommes.

Je montrerai donc premierement ce que c'eſt qu'un *Miracle*, & comment on peut diſtinguer les vrais des faux; en ſecond lieu, j'en rechercherai l'Auteur, & quelle conſéquence on en peut tirer; enfin je dirai un mot de l'étenduë des Miracles & de leur differentes eſpeces. Je ferai voir, en même temps, la verité des Miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, & je répondrai à quelques Objections des Incredules.

II. Pour conſiderer un effet extraordinaire comme un Miracle, & pour en pouvoir tirer quelque conſéquence; il faut premiérement que ce ſoit une choſe, qui ſoit au deſſus de la puiſſance des hommes; ſecondement elle doit être au delà du cours ordinaire de la Nature, ou des cauſes corporelles; & au delà des forces de l'Ame

l'Ame Humaine, car ici la *Nature*, ou les *causes naturelles*, & *l'Ordre* ou les *Loix de la Nature* ne ſont autre que les Ames & les Corps des hommes, les autres Corps, & les Loix, ſelon leſquelles ils agiſſent conſtamment, ſans qu'ils les puiſſent violer. En troiſiéme lieu, il faut que celui, en faveur de qui cette choſe ſe fait le ſâche auparavant, ou pour le moins qu'elle arrive, quand il en a beſoin. J'examinerai ces trois choſes, l'une après l'autre; car c'eſt de là que dépend toute la force des preuves, que l'on peut tirer des Miracles.

III. Il y a des Théologiens, qui ſoûtiennent qu'un Miracle n'eſt l'effet que d'une puiſſance infinie, & que par conſéquent il n'y a que Dieu qui en ſoit l'auteur; de ſorte qu'il eſt non ſeulement au deſſus de la puiſſance des hommes, mais encore au deſſus de celle de toutes les autres Créatures. Je parlerai de cela, dans la ſuite; il ſuffit ici de remarquer que rien de ce qui eſt poſſible aux hommes ne peut paſſer, pour une choſe miraculeuſe. Pour s'aſſurer donc, ſi ce qu'on débite comme un Miracle, l'eſt effectivement; la premiére choſe que l'on doit conſiderer, c'eſt ſi les hommes la peuvent faire. Car ſi l'on trouvoit, qu'elle n'eſt point au deſſus du pouvoir des hommes; on n'auroit aucune rai-

ſon de croire, que c'eſt un effet extraordinaire de la puiſſance de Dieu, ou de quelque autre Intelligence.

Ainſi ſi un homme faiſoit paroître une agilité peu commune à nager, & qu'il ſe vantât de cette adreſſe, comme de quelque choſe de miraculeux, on auroit raiſon de le regarder comme un impoſteur; parce que, par la coûtume, on peut acquerir une adreſſe & une facilité à nager, qui paroît ſurprenante à ceux qui ne l'ont point. Mais ſi quelcun marchoit ſur l'eau, comme ſur la terre, ſans enfoncer en aucune maniére; on ne pourroit pas douter qu'il ne fît une choſe, qui eſt au delà de toutes les forces & de toute l'adreſſe des hommes; pourvû qu'il n'eût rien de ſenſible ſous ſes pieds, ni ailleurs, qui le ſoûtînt. Tout le monde ſait qu'y aiant un certain rapport de peſanteur, entre le corps humain & l'eau, les Loix de la Nature ne permettent pas qu'un homme ſe tienne debout ſur l'eau. Ainſi s'il ſe trouve que quelcun ait marché ſur l'eau, comme ſur la terre, ſans avoir rien de ſenſible ſous ſes pieds, ni ailleurs, pour le tenir ſuſpendu de la ſorte; il faudra tomber d'accord qu'une Puiſſance, plus étenduë que toute celle des hommes, a agi en ſa faveur.

IV. Mais comme il y a une infinité de cauſes

ſes naturelles dont les hommes ſe ſervent, pour produire des effets, qu'ils ne ſauroient produire eux-mêmes, ſans autre ſecours que celui de leur force, ou de leur adreſſe; il faut de plus qu'une choſe, pour paſſer pour miraculeuſe, ne ſe faſſe par aucune autre cauſe naturelle, telles que ſont les corps qui nous environnent. Par exemple, on ſoûtient des poids trés-conſiderables ſur l'eau, & qui iroient à l'inſtant à fonds, ſi on les jettoit dans l'eau; en mettant entre ces poids & l'eau un corps, qui ſoit beaucoup plus leger que l'eau, comme le bois. Il n'y a rien là de miraculeux, parce que cela ſe fait par une cauſe corporelle, & connue. Mais on ne pourroit pas nier qu'il n'y eût du miracle, dans l'action d'un homme, qui marcheroit ſur l'eau, de la maniére dont je viens de le dire.

Lors qu'un habile Médecin guerit un malade, par des remedes, aprés avoir emploié beaucoup de temps à étudier la nature des maladies, & les effets des remedes, on ne regarde point cette gueriſon, comme un miracle; on l'attribue à l'effet naturel des remedes, qui ont été bien appliquez. Mais ſi l'on voioit un homme, qui en touchant ſeulement toutes ſortes de malades, ou en leur parlant, ſans em-

ploier aucun remede ſenſible, les guerît ſur le champ ; on ne pourroit attribuer cet effet, qu'à des cauſes ſurnaturelles.

* Spinoſa in Tr. Theologico-Polit. Cap. VI.

Quelques * Incredules ont eſſaié de rendre incertain ce caractere des miracles, en difant que nous ne connoiſſons pas ſi parfaitement les cauſes naturelles & leurs effets ; que nous puiſſions diſtinguer ce qu'elles peuvent produire, de ce qui eſt au deſſus de leurs forces. Ils prétendent même que ce qu'on a appellé *miraculeux*, ne devoit être regardé que comme quelque choſe d'*extraordinaire*, & comme l'effet de cauſes naturelles, qui n'étoient pas aſſez connuës. Mais encore qu'il ſoit très-veritable, que nous ſommes fort éloignez d'avoir une connoiſſance parfaite des cauſes de la Nature ; il n'eſt pas moins certain, que nous connoiſſons très-aſſurément certaines choſes, par l'experience, ſur tout lors que cette experience eſt commune, & facile à faire. Par exemple, on ſait parfaitement qu'il n'y a aucun homme, qui puiſſe ſuſpendre ſon corps ſur l'eau, en ſorte qu'il ne la touche que de la plante des pieds, ſans emploier le ſecours d'aucun autre corps pour cela. Si quelcun diſoit qu'il ſe peut faire que cela ſoit arrivé quelquefois, par un effet extraordinaire de quelque cauſe naturelle, que

que nous ne connoiſſons pas ; il eſt certain qu'on ne pourroit écouter cette conjecture, que comme une propoſition qui n'eſt pas contradictoire ; mais qui n'en eſt pas moins fauſſe pour cela, comme l'experience de tout le genre humain nous l'apprend. Auſſi ceux qui emploient ce raiſonnement, comme pour rendre les miracles douteux, ne s'en ſervent que pour embarraſſer les ſimples, qui les écoutent. Ils ſavent très-bien que l'on eſt parfaitement aſſuré de certaines choſes, & qu'on ne ſauroit les rendre douteuſes, en diſant ſeulement qu'il n'eſt pas contradictoire que le contraire ſoit vrai. S'ils oſoient nier les faits miraculeux, ſur leſquels la Religion eſt fondée, ils le feroient ſans détour, & n'auroient pas recours à des objections ſi peu judicieuſes ; mais n'oſant le faire, & ne pouvant rendre vrai-ſemblable le contraire de ce que nous croions à cet égard, ils ſe réduiſent à de ſemblables difficultez. Je n'entreprendrai pas ici de les réfuter en détail, parce que les principes que j'établis les détruiſent aſſez.

Il eſt donc conſtant que l'on peut ſavoir que certaines choſes ſont au deſſus de la puiſſance des hommes, & ne peuvent être l'effet d'aucune autre cauſe naturelle, ou corporelle ; & que ſi l'on en V.

voit arriver, ou ſi l'on apprend, par des témoins dignes de foi, qu'il en eſt arrivé, on peut dire, ſans ſe tromper, que ce ſont des choſes miraculeuſes. Telle eſt, par exemple, l'action de marcher ſur l'eau, & celle de guerir toutes ſortes des maladies, ſans remedes.

Pour tirer néanmoins quelque conſéquence d'un fait miraculeux, en faveur de quelcun, il faut qu'il ſâche auparavant que ce miracle arrivera; ou que du moins il arrive à point nommé, lors que ſans cela il ſeroit perdu. Si lors que perſonne n'y penſeroit, il arrivoit une choſe à laquelle ni les hommes, ni les autres cauſes naturelles n'auroient point de part, ſans que l'on vît à quoi elle pourroit ſervir, on ne ſauroit qu'en conclurre; & celui qui diroit, que c'eſt en ſa faveur qu'elle eſt arrivée, devroit être ſuſpect de tromperie.

* Voiez la Diſſert. de Traject. Maris Idumæi.

Par exemple, * quelques Hiſtoriens nous diſent qu'*Alexandre*, en allant au devant de *Darius*, mena une partie de ſes troupes, pour paſſer au pied du Mont *Climax*, où l'on ne pouvoit paſſer quand le vent de Sud ſouffloit, parce que la mer couvroit ce chemin; & que dès qu'il y fut, le vent de Nord ſe leva, de ſorte qu'elles y paſſerent. Pour ne pas dire que

le

le changement de vent, en ce temps-là, pouvoit être naturel ; je ſoûtiens qu'Alexandre ne l'aiant point ſû auparavant, & pouvant d'ailleurs paſſer par un autre chemin ; on ne ſauroit le regarder comme un miracle, que la Providence fît en ſa faveur, ni en tirer cette conſequence, que le Ciel approuvoit ſes deſſeins.

Pour donner encore un autre exemple, tiré de l'Hiſtoire du même Prince, * on dit que ſon cadavre demeura à Babylone, pendant ſept jours, avant que d'être embaumé, ſans ſe corrompre en aucune maniere, & ſans que ſon viſage même eût une autre couleur, que celle qu'il avoit euë pendant ſa vie ; quoi qu'il faſſe des chaleurs extraordinaires, dans le climat où Babylone étoit ſituée. Suppoſons non ſeulement la verité du fait, mais encore que les cauſes naturelles n'y ont eu aucune part; il eſt viſible qu'on ne peut rien conclurre d'une ſemblable choſe, ni pour, ni contre Alexandre. Car enfin que voudroit dire par-là la Puiſſance inviſible, qui auroit garenti le corps d'Alexandre de la corruption, pendant ſept jours? Il n'y a qu'elle, qui pût le faire entendre, & ſi quelcun s'étoit aviſé d'en tirer quelque avantage, après coup, on ſe ſeroit moqué de lui, avec raiſon.

* Voiez Q. Curce Liv. X. c. 10.

Ce caractere d'un veritable Miracle renverſe

verſe entierement l'objection, que j'ai déja réfutée; car ſi les faits miraculeux étoient des effets extraordinaires de cauſes naturelles, mais inconnuës; il eſt viſible qu'on ne les pourroit pas prévoir. Nul homme ne peut prévoir une choſe, qui n'arrive preſque jamais, & qui eſt l'effet de cauſes qu'il ne connoit pas; à moins que cet homme n'en ſoit averti, par un effet de ces mêmes cauſes, ce qui eſt ſuppoſer ſans raiſon une choſe tout-à-fait incomprehenſible.

VI. Ainſi ſi nous pouvons faire voir qu'il eſt arrivé des choſes, que ni les hommes, ni les autres cauſes de la Nature n'ont pû faire, & qui ont été néanmoins prédites, par ceux en faveur de qui elles ont été faites; on ſera obligé de nous accorder que ce ſont des effets miraculeux, arrivez en faveur de ceux qui les ont prédits. Les Evangiles ſont pleins de ſemblables miracles, mais je n'en choiſirai qu'un, pour lui appliquer ce que je viens de dire. Il eſt de ſi grande conſéquence, que ſi l'on convient qu'il eſt vrai, il faut tomber d'accord de tout le reſte. C'eſt la *Réſurrection de Jeſus-Chriſt*, dans laquelle on voit tous les caracteres d'un veritable miracle. Premiérement, il eſt conſtant, par l'experience de tous les ſiecles, qu'il n'y a point d'homme, ni d'autre cauſe naturelle, qui puiſſe reſſuſciter un mort.

mort. Quoi que le corps humain ne nous ſoit pas parfaitement connu, non plus que la vertu d'une infinité de choſes; nous pouvons néanmoins aſſurer, ſans témerité, que perſonne ne ſe reſſuſcite ſoi même, ni par ſa propre vertu, ni par celle de quelque autre choſe que ce ſoit. On ne pourroit dire le contraire, ſans paſſer pour fou, parmi tous les peuples du monde, ſi l'on parloit ainſi ſincerement. En ſecond lieu, Jeſus-Chriſt * avoit prédit pluſieurs fois ſa réſurrection & avoit même dit qu'elle arriveroit le troiſiéme jour. Il avoit conclu de là, par avance, que l'on ſeroit obligé de croire que Dieu l'avoit envoié; ſa réſurrection en étant le plus grand *ſigne*, que l'on pouvoit en demander. † *Cette génération méchante & adultere*, avoit-il dit, *demande un ſigne; mais on ne lui donnera point de ſigne, ſi ce n'eſt le ſigne de Jonas le Prophete; car comme Jonas a été, dans le ventre du poiſſon, trois jours & trois nuits: ainſi le fils de l'homme ſera, dans le cœur de la terre, trois jours & trois nuits.*

* Matt. XVI, 21. XVII, 23. XXVI, 61. XXVII, 63.

† Matt. XII, 39, 40.

Si les Apôtres ont été ſinceres, & s'ils n'ont point été trompez eux mêmes, ce fait eſt indubitable, & par conſequent on doit reconnoître que celui qui a reſſuſcité Jeſus-Chriſt, lui a rendu un témoignage, qui ne peut être révoqué en doute. Or j'ai fait voir, dans la Lettre précedente, que les A-

Apôtres étoient des perſonnes ſinceres, & qu'ils n'ont pu être trompez, en cette occaſion. Leur Maître n'étoit pas caché dans une chambre, lors qu'on avoit dit qu'il étoit mort; c'étoit ſur une croix, & dans un lieu public, environné de Soldats Romains. Il avoit été enſeveli; ſes ennemis avoient cacheté ſon ſépulcre; ils l'avoient fait garder, par ces mêmes Soldats; & il y étoit demeuré plus de vint-quatre heures. On ne pouvoit donc pas douter qu'il ne fût veritablement mort, & ſes Apôtres n'en doutoient point. Enſuite ils le virent pluſieurs fois, ils le toucherent, ils lui parlerent, ils mangerent avec lui; de ſorte qu'ils ne pouvoient pas s'y tromper. Ainſi ſi la choſe n'étoit pas arrivée, il ne ſeroit pas poſſible de défendre leur ſincerité; & s'ils ſont ſinceres, comme ils le ſont aſſurément, ainſi que je l'ai montré, on ne peut pas douter de la verité du fait.

VII. Plus on examinera leur témoignage, plus on s'en convaincra; & ſans inſiſter davantage là-deſſus, il vaut mieux remarquer, contre ceux qui reconnoiſſent un Dieu & une Providence, que l'on ne peut pas objecter à ce Miracle, ni aux autres de Jeſus-Chriſt, ce que l'on peut dire des Miracles feints; c'eſt qu'il y a peu d'apparence que Dieu voulût troubler l'ordre de la Na-

Nature, pour des ſujets auſſi legers, que le ſont ceux, pour leſquels on dit qu'il le trouble tous les jours. Les Incredules, qui vivoient du temps des Apôtres, & qui avoient fait peu d'attention aux circonſtances, qui accompagnoient la prédication de l'Evangile, auroient pû peut-être, en ce temps-là, dire qu'ils ne comprenoient pas comment la Providence s'intereſſoit ſi fort, pour l'établiſſement du Chriſtianiſme, que de faire en ſa faveur un nombre infini de Miracles, puis qu'il faiſoit ſi peu de progrés dans le monde. Mais ceux, qui vivent aujourdhui, ne ſauroient faire de ſemblable objection contre nous, aprés avoir vû la durée & les progrès de la Religion Chrétienne. Que ſi elle n'a pas encore produit parmi les hommes tout l'effet qu'elle y devoit produire, s'ils euſſent connu leurs véritables interêts, on ne peut pas dire qu'il n'arrivera rien de ſemblable à l'avenir. Ceux qui auroient conjecturé, au commencement du Chriſtianiſme, que ce ſeroit toûjours une Secte mépriſée, parce qu'elle l'étoit alors, ſe ſeroient très-groſſierement trompez, comme nous le voions préſentement; & la connoiſſance, que nous avons du paſſé, doit nous rendre retenus à l'égard de l'avenir.

Il faut voir préſentement qu'elle eſt la cauſe VIII.

cauſe efficiente & immédiate des Miracles. Nous avons déja vû, que ce ne ſont ni les hommes, ni les autres corps, agiſſans, ſelon l'ordre de la Nature. Il faut donc que ce ſoit quelque Puiſſance inviſible; c'eſt-à-dire, ou des Intelligences plus excellentes que nous, quoi que créées, ou Dieu lui même.

Quelques-uns croient, comme je l'ai déja dit, que les Miracles ſont des effets d'une puiſſance infinie; & il n'y a pas de doute que Dieu lui même n'ait fait pluſieurs Miracles; mais la queſtion eſt, s'ils ſont tous au deſſus des forces de toutes les Créatures; en ſorte qu'ils n'aient d'autre cauſe efficiente & immédiate, que Dieu lui même. Pour nier que les Intelligences, plus parfaites que nous, puiſſent faire des Miracles, il faudroit ſavoir exactement quelle eſt l'étendue de leur puiſſance, & voir diſtinctement que les Miracles ſont au delà. Nous ſavons à la verité qu'ils ſont au delà des Loix de la Nature, que Dieu a établies dès le commencement du monde; mais nous ne ſavons pas ſi Dieu ne donne point pouvoir aux Anges de changer, au moins quelquefois, cet ordre. Quoi qu'il ſoit originairement l'effet d'une puiſſance infinie, il ne s'enſuit pas qu'il n'y ait qu'une puiſſance infinie, qui y puiſſe apporter du changement; ſi la puiſſance, qui l'a établi,

bli, le veut bien permettre. Ainſi l'on ne peut pas dire que les Anges ne font point de Miracles, & l'on voit en effet, par l'Hiſtoire Sacrée, que Dieu les a emploiez pluſieurs fois, lors qu'il s'eſt fait des Miracles. Mais c'eſt à quoi je ne m'arrêterai pas, parce que cela ne fait rien à mon deſſein.

IX. On demandera peut-être, ſuppoſé que les Anges faſſent des Miracles, premierement, à quoi l'on peut connoître ſi c'eſt Dieu, ou un Ange, qui a fait un certain Miracle; & ſecondement, comment on peut ſavoir que le Miracle a été fait par un bon, ou par un mauvais Ange?

Un Miracle n'étant pas d'une nature, qui demande néceſſairement une Cauſe, dont la puiſſance ſoit infinie; j'avouë qu'on n'y voit pas de caractere, à le conſiderer en lui même, auquel on puiſſe reconnoître s'il eſt de Dieu, ou d'un Ange. Mais plus nous voions une choſe élevée au deſſus de nôtre pouvoir, & plus il nous ſemble qu'elle eſt difficile; plus auſſi nous nous perſuadons que c'eſt un effet d'une puiſſance infinie. Par exemple, prédire un évenement contingent, ou dépendant de la liberté des hommes, & qui doit arriver pluſieurs ſiecles après, nous paroît une choſe qui eſt au delà de la connoiſſance des Intelligences créées,

créées, quelque étendue qu'elle ſoit. Mais exciter une tempête, quoi que l'air n'y ſoit pas diſpoſé, ne nous ſemble pas une choſe fort difficile, encore qu'elle ſoit au deſſus de nôtre pouvoir; & nous croions facilement que les Anges, bons, & mauvais, la peuvent faire. Quoi qu'il en ſoit, il importe peu de ſavoir ſi c'eſt Dieu immédiatement, qui a fait un Miracle, ou ſi c'eſt un bon Ange; puis qu'il eſt conſtant que les bons Anges ne font rien, qui ne ſoit conforme à la volonté de Dieu, ou qui ne ſoit même une execution de ſes ordres. Soit que Dieu agiſſe par lui même, ou par un Ange, c'eſt la même choſe à nôtre égard; puis que nous ne voions ni la cauſe qui agit, ni la maniére dont elle opere.

A l'égard de l'autre queſtion, touchant la maniére de connoître ſi un Miracle a été fait par un bon, ou par un mauvais Ange, on peut dire quelque choſe de plus poſitif. La Verité étant toûjours la même, elle ne ſe contredit point; c'eſt un principe clair, pour tous ceux, qui ne ſont pas Pyrrhoniens. Ainſi les Miracles de Dieu, & des bons Anges doivent toûjours tendre à confirmer, ou à établir des doctrines conformes aux veritez reconnues, par la Révelation, ou par la Raiſon; puis qu'il eſt certain que Dieu

Dieu & les bons Anges aiment toûjours la Verité. Si l'on voit donc qu'un Miracle aille à confirmer ou à établir quelque choſe de contraire à une verité certaine, on peut être aſſuré que ce Miracle eſt un effet d'une Puiſſance oppoſée à celle de Dieu & des bons Anges. Le deſſein, dans lequel ſe fait le Miracle, découvre ainſi ſon Auteur. Que ſi l'on ne peut comprendre quelle eſt la fin d'un Miracle, on n'en peut faire aucun jugement aſſuré, ni en tirer aucune conſéquence pour, ou contre la Verité.

Un mauvais Ange ne pouvant faire des Miracles, qui favoriſent la Verité & la Vertu; tous ceux qui y contribuent doivent être regardez, comme venant d'un bon Principe. Un bon Ange ne pouvant au contraire agir en faveur du Menſonge & du Vice; tous les Miracles, qui ſerviroient à l'un ou à l'autre, doivent paſſer pour des Miracles des mauvais Anges. C'eſt là une regle infaillible, pour découvrir, par quelle ſorte d'Ange, un Miracle auroit été fait, ſuppoſé que l'on ſût qu'un Ange en ſeroit l'auteur.

Si l'on examine, par ce principe, les Miracles de l'Evangile, on ne pourra pas douter qu'ils n'aient été faits, par Dieu lui même ou par de bons Anges; parce que leur unique but eſt d'établir, ou d'affermir X.

la Verité & de porter les hommes à la Vertu. Cela eſt abſolument incompatible avec l'idée, que l'on peut ſe former d'une Puiſſance, qui ſe plait à mal faire, & à tromper les hommes. C'eſt auſſi ce que Jeſus-Chriſt faiſoit remarquer aux Phariſiens, qui l'accuſoient de chaſſer les Démons, en vertu d'un pouvoir qu'il en avoit reçu du Prince des Démons. * *Tout roiaume*, dit-il, *diviſé contre lui même, ſera deſert ; toute ville ou maiſon diviſée contre elle même ne ſubſiſtera point. Si Satan chaſſe Satan, il eſt diviſé contre lui même ; comment donc ſon roiaume ſubſiſtera-t-il ?* C'eſt là une preuve convaincante de la divinité des Miracles de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, contre les Juifs; qui ont eu l'extravagance de les attribuer à une Puiſſance maligne, & ennemie de la Vertu. Mais comme ce n'eſt pas contre eux que j'écris, je ne m'y arrêterai pas davantage. Les Incredules, qui vivent parmi les Chrétiens, ne ſont pas plus perſuadez de la puiſſance du Démon, que de celle de Dieu, & ils nient également toutes ſortes de Miracles. Mais j'ai fait voir, & par la ſincerité des Apôtres, & par la choſe même, qu'ils n'ont aucune raiſon de nier ceux de Jeſus-Chriſt.

* Matt. XII, 25.

XI. Enfin, ſi l'on conſidere que les Miracles ſont des effets de la puiſſance de Dieu, ou des

des Anges, on comprendra très-distinctement que ce ne peuvent pas être des choses contradictoires. Ce qui est *contradictoire* n'est l'objet d'aucune puissance, c'est un pur néant, comme tous ceux qui entendent ce que veut dire ce mot en conviennent. On ne peut s'en former aucune idée positive, & toute proposition contradictoire est inintelligible par elle même. Aussi si l'on examine les Miracles, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, on n'en trouvera aucun de cette nature. Il n'y en a point, qu'on ne puisse exprimer, par des propositions intelligibles. Par exemple, Dieu peut faire en sorte qu'un homme, qui vivoit, ne vive plus; c'est-à-dire, que son sang ne circule plus dans ses veines, & que tous ses membres cessent de faire leurs fonctions. Il peut faire au contraire qu'un homme, dont le sang étoit figé, & dont les membres ne faisoient plus aucune de leurs fonctions, recommence à vivre, comme auparavant. On conçoit ces propositions, sans peine. Mais *faire qu'un homme soit vivant, & non vivant*, en même tems, en prenant le terme de *vivant* dans un seul sens, est une chose contradictoire, & qui n'est point l'objet de la puissance divine. Dieu n'a jamais fait de semblables Miracles.

Ainsi ceux qui mettent, entre les Miracles du Christianisme, celui par lequel ils préten-

tendent que Dieu fait qu'un corps humain, unique en nombre, ſoit étendu, & non-étendu en même temps, & ſoit en pluſieurs lieux à la fois; ces gens-là, dis-je, feignent un Miracle, dont ils n'ont aucune ſorte d'idée, & ſe paient de mots, qu'ils n'entendent point. Ils attribuent à la Religion Chrétienne un myſtere abſurde, & oppoſé aux plus claires lumiéres de la Raiſon, & de la Révelation.

Ce que j'ai dit des Miracles n'a aucun rapport avec celui-là, & je ne prétens défendre rien de ſemblable. Mon deſſein a été de faire voir en quoi conſiſtent les Miracles, pour faire comprendre aux Incredules, qu'ils ſont très-poſſibles; & qu'on ne peut pas les attaquer, en faiſant voir qu'il y a de l'impoſſibilité dans les faits miraculeux, ſur leſquels la Religion Chrétienne eſt fondée.

Il y a encore une ſorte de miracles, qui bien qu'ils arrivent peut-être tous les jours, ne peuvent pas ſervir à prouver la Verité de la Religion Chrétienne, parce qu'ils ne ſont pas ſenſibles. Dieu peut faire très-ſouvent, ou par lui même, ou par le miniſtere des Anges, une infinité de choſes ſans l'intervention des cauſes naturelles, lors qu'il le trouve à propos, ou lors que des gens de bien l'en prient. Mais comme l'on ne peut pas s'appercevoir, ſi une cauſe ſur-

naturelle agit, ou non, en ces occaſions; parce que ce qui arrive n'eſt pas en ſoi même au delà des forces des cauſes naturelles, & que l'on ne ſait pas ſi elles y ſont intervenues; on ne peut pas aſſurer, qu'il s'eſt fait un Miracle. Par exemple, un malade, que les remedes n'auroient pû ſauver naturellement, eſt rendu aux priéres de ſes parens; parce que Dieu, ou les Anges ſuppléent ce qui manque à la vertu naturelle des remedes. Mais c'eſt ce qu'on ne ſauroit aſſurer, ſans révelation.

On demande là-deſſus, d'où vient que l'on ſuppoſe que Dieu qui ne fait plus, ſelon nous, de miracles ſenſibles, comme ceux qui ſervent à établir la Religion, en fait tous les jours d'inſenſibles, tels que celui que l'on vient de décrire; & pourquoi on peut lui demander aujourdhui cette eſpece de miracles, & non ceux qui frappent nos ſens? Je répons à cela que nous ne pouvons rien ſavoir de la conduite de Dieu, que par les effets ſenſibles, ou par la Révelation. Ainſi puis que nous ne voions plus de ces miracles, qui frappent nos ſens, nous devons dire que Dieu n'en veut plus faire; & ſi nous en pouvons rendre quelques raiſons, qui ne ſoient pas indignes de la Sageſſe de Dieu, rien ne peut nous empêcher de les dire, * comme nous l'avons fait ailleurs. D'un autre côté la Révelation nous ordonnant de nous

* Part 2. Ch. VI. §. 6.

adreſſer à Dieu par nos priéres, dans nos beſoins, & nous aſſurant que ſi ce que nous demandons nous eſt veritablement utile, ſi nous le demandons comme il faut, & ſi nous obeïſſons d'ailleurs aux préceptes de l'Evangile, nous obtiendrons ce que nous demandons; nous avons ſujet de ſuppoſer que Dieu interviendra d'une maniére extraordinaire, s'il le faut, pour nous exaucer, parce qu'il l'a promis. Mais pourquoi, dira-t-on, Dieu a-t-il fait des promeſſes, qui ſuppoſent qu'il fait encore de cette derniére eſpece de Miracles, puis qu'il n'en veut plus faire de ſenſibles? J'ai déja fait voir pourquoi il n'en fait plus qui frappent nos ſens, & il n'eſt pas beſoin que je rediſe ce que j'en ai dit. Mais pour les autres, ils ſont une ſuite néceſſaire de la Providence divine, qui ne conſiſte pas ſimplement à avoir donné des Loix à toute la Nature, ſelon leſquelles elle agit; mais à ſuppléer aux défauts de ces Loix, & à y faire les exceptions, que Dieu juge à propos d'y faire. Ainſi puis que la Providence ne ſubſiſte pas moins aujourdhui qu'autrefois, on ne doit pas s'étonner que Dieu faſſe des miracles de cette eſpece. Il n'y a rien là, qui ſoit indigne de lui; & puis qu'il l'a promis, on ne doit pas douter qu'il ne le faſſe, & l'on a raiſon de l'invoquer, dans cette ſuppoſition. On ne peut pas dire, que c'eſt une choſe impoſſible, & prouver par là que nos priéres ſont vaines.

Je

Je croi l'avoir montré, d'une maniére in- XII.
vincible, en ſuppoſant ici qu'il y a un Dieu, qui a créé le Monde, & qui eſt par conſéquent l'auteur des Loix de la Nature; & qu'il y a d'autres Intelligences, qui peuvent faire ce qui eſt au deſſus de la puiſſance des hommes. J'ai prouvé la premiere de ces deux choſes, dans le dernier Chapitre de la II. Partie de mon Ouvrage *de l'Incredulité;* & l'autre ne peut être révoquée en doute, ſi l'on reçoit l'autorité de Jeſus-Chriſt & de ſes Apotres, confirmée par des Miracles indubitables.

Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres auroient pû faire admirer leur Doctrine, par de ſimples raiſonnemens, comme nous le faiſons aujourdhui; mais il ne s'agiſſoit pas ſeulement de faire voir, qu'ils ne diſoient rien, qui ne fût très-conforme au bon ſens; ils ne ſe produiſoient pas comme de ſimples Philoſophes, ou de ſimples Théologiens, mais comme des perſonnes autoriſées du Ciel; ils devoient donc convaincre les hommes, qu'ils étoient envoiez de Dieu. Pour le leur prouver invinciblement, il n'y avoit pas de meilleure voie, que de faire des choſes au deſſus des Loix de la Nature, & qui étoient des *ſignes* ſenſibles que Dieu approuvoit ce qu'ils diſoient, & par leſquels il reconnoiſſoit authentiquement qu'ils étoient ſes Envoiez.

voiez. S'ils n'avoient rien fait, ni rien dit, que ce que les autres hommes peuvent faire, ou peuvent dire; on les auroit pris pour des Théologiens, ou pour des Philosophes, qui auroient débité leurs propres pensées; mais quand on voioit qu'après avoir pris à témoin le Créateur de l'Univers de la verité de ce qu'ils avançoient, il arrivoit, à leurs priéres, des choses qui sont au dessus de la puissance de tous les hommes & de toutes les causes naturelles; on ne pouvoit pas douter que ce ne fût Dieu, qui se déclaroit en leur faveur; sur tout si l'on consideroit que la Doctrine, qu'ils prêchoient, étoit très-digne de lui. Ainsi la plus belle Doctrine, qui fût jamais, jointe à des Miracles inouïs, leur dut attirer l'attention de tous ceux, que leurs propres desordres & leurs préjugez n'avoient pas entierement aveuglez, & les leur faire reconnoître, comme les veritables Ministres du Dieu qui a créé l'Univers.

C'est là, MONSIEUR, ce que j'avois à vous dire, touchant les Miracles; non pour épuiser la matiére, mais pour faire voir seulement la possibilité, & la verité de ceux de Jesus-Christ & de ses Apôtres. Je prie Dieu, de tout mon cœur, que cela puisse contribuer à ramener ceux qui, par ignorance, ou autrement, doutent de la verité de la Religion Chrétienne. Je suis &c.

F I N.

AΦ1 1153962